
P52 Z
Digitized by Google

ABRÉGÉ
DE L'ORIGINE
DE
TOUS LES CULTES.
TOME I.

Imprimerie de WEISSENBRUCH,
Imprimeur du Roi.



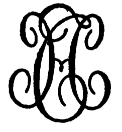
ABRÉGÉ
DE L'ORIGINE
DE
TOUS LES CULTES;

PAR DUPUIS.

QUATRIÈME ÉDITION,

SUIVIE DE LA DISSERTATION SUR LE ZODIAQUE DE DENDRA, PAR LE MÊME AUTEUR, ET ACCOMPAGNÉE DE LA GRAVURE DE CE MONUMENT ASTRONOMIQUE.

TOME PREMIER.



BRUXELLES,
H. TARLIER, LIBRAIRE,
RUE DE LA MONTAGNE.
1829.

PRÉFACE.

Plusieurs personnes ayant paru désirer que je donnasse au public l'abrégé de mon grand ouvrage sur l'*Origine des Cultes*, j'ai cru ne devoir pas différer plus long-temps de remplir leur attente. Je l'ai analysé de manière à présenter le précis des principes sur lesquels ma théorie est établie, et à donner un extrait de ses plus importants résultats, sans m'appesantir sur les détails, que l'on trouvera toujours dans le grand ouvrage. Ce second ne sera point inutile à ceux qui ont déjà le premier, puisqu'il les dirigera

dans la lecture de plusieurs volumes, qui, par la nature même du travail, placent le commun des lecteurs au-delà du cercle des connaissances ordinairement requises pour lire avec fruit et sans trop d'effort un ouvrage d'érudition. Ils y trouveront un résultat succinct de leur lecture, et précisément ce qui doit rester dans la mémoire de ceux qui ne veulent pas se jeter dans l'étude approfondie de l'antiquité, et qui désirent néanmoins connaître son esprit religieux. Quant à ceux qui n'ont pas acquis la grande édition, ils auront dans cet abrégé un extrait des principes du nouveau système d'explications, et un tableau assez détaillé des découvertes auxquelles il a conduit, et une idée de celles auxquelles il peut mener encore ceux qui suivront la route nouvellement ouverte à l'étude de l'antiquité. Il offrira aux uns et aux au-

tres des morceaux neufs qui ne sont point dans le grand ouvrage. Je l'ai dépouillé, autant que la matière l'a permis, de la haute érudition, afin de le mettre à la portée du plus grand nombre d'hommes qu'il serait possible; car l'instruction et le bonheur de mes semblables ont été et seront toujours le but de mes travaux.

NOTICE,

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE DUPUIS, EXTRAITE DE LA BIOGRAPHIE DES CONTEMPORAINS.

DUPUIS (Charles-François) naquit à Trie-le-Château, près de Chaumont, département de l'Oise, le 16 octobre 1742, de parens honnêtes, mais pauvres. Il apprit de son père, qui était instituteur, les mathématiques et l'arpentage; dès l'âge de six ans, son écriture était formée au point qu'elle pouvait servir de modèle. Ses parens s'étant établis à la Roche-Guyon, département de Seine-et-Oise, il s'occupait un jour, sur le bord de la Seine, à prendre avec un graphomètre la hauteur de la tour de cette petite ville, lorsque le duc de La Rochefoucauld, qui semblait destiné à devenir le protecteur ou l'ami des hommes de

mérite de son temps, et à l'amitié duquel on doit peut-être la vocation du célèbre Dolomieu pour les sciences, aperçut le jeune géomètre, âgé alors de moins de douze ans; il vint à lui, le questionna, fut charmé de ses réponses, et le plaça, avec l'autorisation de ses parens, au collége d'Harcourt, où il lui fonda une bourse. L'illustre protecteur fut bientôt récompensé de sa bienveillance par les progrès rapides de son protégé, qui, à l'âge de vingt-quatre ans, passa au collége de Lisieux en qualité de professeur de Rhétorique. Dans les momens de loisir que lui laissaient les devoirs de sa place, Dupuis étudia le droit, et se fit recevoir avocat au parlement de Paris en 1770. A peu près vers cette époque, il quitta l'habit ecclésiastique que jusqu'alors il avait porté, et il se maria. Il fut chargé, en 1775, de composer le discours latin pour la distribution des prix de l'Université. L'occasion était solennelle, le parlement de Paris venait d'être rétabli après la mort de Louis XV, et cet illustre corps assistait à la cérémonie : le jeune orateur saisit

habilement une circonstance politique qui lui permettait de traiter son sujet sous un nouveau point de vue, et son discours fut couvert d'applaudissemens; il lui fit beaucoup d'amis parmi les magistrats. Une autre occasion de justifier la confiance du premier corps enseignant de l'État, et d'obtenir un nouveau succès littéraire, s'offrit quelques années après: en 1780 il fut chargé de prononcer, au nom de l'Université, l'oraison funèbre de l'impératrice Marie-Thérèse. Son talent parut avoir acquis plus de force et plus de maturité. Dupuis fut jugé un excellent humaniste, et la république des lettres compta un nouveau citoyen fait pour l'honorer. Les mathématiques, qu'il avait apprises avec une grande facilité, réclamèrent bientôt toute son attention, et il suivit en même temps les cours d'astronomie de Lalande, dont il devint l'ami, comme il l'était déjà du duc de La Rochefoucauld, de l'abbé Barthélemy, de l'abbé Leblond, et des hommes les plus distingués d'alors. Ses travaux journaliers et ses relations intimes lui donnèrent l'idée du grand ouvrage qui a

établi sa réputation, l'*Origine de tous les Cultes ;* il commença par en publier plusieurs fragmens dans le *Journal des Savans* (cahiers de juin, d'octobre et de décembre 1777, et de février 1781), et en fit hommage à l'Académie des Inscriptions. Il réunit ces matériaux épars, les fit réimprimer dans l'*Astronomie* de Lalande, et les donna séparément, en un vol. in-4°, 1781, sous le titre de *Mémoires sur l'Origine des constellations et sur l'explication de la fable par l'astronomie.* Le système de Dupuis, fruit d'un esprit supérieur, et d'une immense érudition, était nouveau et devait piquer la curiosité des savans et des gens du monde; il ouvrait d'ailleurs une route nouvelle aux méditations des personnes instruites, et il obtint bientôt tous les genres de succès; il fut loué avec enthousiasme, et critiqué avec amertume; cependant l'auteur ne fut pas calomnié; de nos jours, cet honneur ne lui eût pas échappé sans doute. Bailly entreprit de réfuter ce système dans son Histoire de l'Astronomie (5e vol.). Dupuis n'en continua pas moins à le perfectionner, et il

fit paraître son ouvrage en 1794 (3 vol. in-4° et atlas, et 12 vol. in-8°), sous le titre d'*Origine de tous les Cultes*, ou la *Religion universelle*. L'apparition de cet ouvrage avait produit une sensation extraordinaire. Les uns y virent un livre paradoxal, capable peut-être de saper les fondemens de la religion chrétienne. Les autres, et ils étaient en plus grand nombre, y reconnurent une conception singulière, mais forte, du plus haut intérêt, et qui était le produit du savoir, d'une investigation judicieuse, de la méditation, et d'une lente expérience. Ils pensèrent que cet ouvrage ne devait être jugé ni avec légèreté ni avec précipitation, ni par les esprits superficiels; enfin ils le considérèrent comme un de ces monumens que le génie humain élève, en signe de son passage à travers les siècles, et qu'il livre à la méditation des sages de tous les temps et de toutes les nations, hommes dont les lumières et le jugement sont indépendans des révolutions religieuses et politiques. L'ouvrage de Dupuis n'a détruit ni ébranlé aucune croyance; quand il parut,

l'autel et le trône étaient renversés. Rétablis peu d'années après cette publication, ils n'en reçurent aucun dommage, parce que la religion est un sentiment et non un calcul, et que le cœur cède à son inspiration, quand l'esprit discute et juge. Dupuis donna un abrégé de cet ouvrage en un vol. in-8° (1798, an 6), qui a été plusieurs fois réimprimé, soit dans ce format, soit in-18, en un ou en deux volumes. M. le comte Destut de Tracy a fait une espèce d'abrégé de l'ouvrage de Dupuis, sous ce titre : *Analyse raisonnée de l'Origine de tous les Cultes* (Paris, in-8°, 1804). Ce même ouvrage de l'*Origine de tous les Cultes* a été commenté par le savant Pierre Brunet, de l'ancienne maison de Saint-Lazare, dans sa compilation du parallèle des religions (5 vol. in-4°). M. Dulaure a donné, dans son livre intitulé : *Des Cultes qui ont précédé et amené l'idolâtrie et l'adoration des figures humaines* (Paris, in-8°, 1805), une véritable introduction à l'*Origine de tous les Cultes*; et Dupuis lui-même a laissé parmi ses manuscrits des *Recherches sur les Cosmogonies et les Théogonies*, qui pourront

servir de pièces justificatives au système qu'il a développé dans son ouvrage. Chénier, dans son *Introduction au tableau de la Littérature*, où souvent il caractérise d'un mot les plus belles productions de l'esprit, dit : « Avec Dupuis l'érudition raisonnable cherche l'origine commune des diverses traditions religieuses. » Ami du travail et de la retraite, Dupuis s'était fixé, dans la belle saison, à Belleville. En 1778, aidé par Letellier, il exécuta sur la maison qu'il habitait un télégraphe dont il avait puisé l'idée dans Guillaume Amontons, géomètre, mécanicien français, dont Fontenelle a fait l'éloge. Au moyen d'un télescope, Fortin, ami de Dupuis, correspondait avec lui de Bagneux, où il demeurait, recueillant ainsi les signaux qui lui étaient faits de Belleville, et y répondant par les mêmes moyens. Au commencement de la révolution, Dupuis détruisit sa machine dans la crainte de se rendre suspect au gouvernement. Cette découverte, aujourd'hui si répandue en Europe, et particulièrement en France, fut dédaignée à l'époque de son invention. Ce ne fut que lorsque,

pour le service du gouvernement, les frères Chappe parvinrent à l'exécuter et à la perfectionner, qu'on en reconnut toute l'importance. Dupuis avait été nommé professeur d'éloquence latine au collége de France; il devint, en 1778, membre de l'Académie des Inscriptions, en remplacement de Rochefort, auteur d'une traduction en vers de l'Iliade d'Homère. Le duc de La Rochefoucauld et l'abbé Barthélemy firent pour lui les visites d'usage. Peu de temps après, l'administration du département de Paris le nomma l'un des quatre commissaires de l'instruction publique; mais les premiers orages de la révolution l'éloignèrent de la capitale : il se retira à Évreux; il était encore domicilié dans cette ville, lorsque le département de Seine-et-Oise le nomma député à la Convention nationale, où, au milieu des plus grands orages, il se fit remarquer par sa modération. Dans le procès du roi, il vota la détention comme mesure de sûreté générale; et après la condamnation, il se déclara pour le sursis. Lors de l'émission de son vote il s'était ainsi exprimé : « Je souhaite que l'o-

pinion qui obtiendra la majorité des suffrages fasse le bonheur de tous mes concitoyens, et elle le fera si elle peut soutenir l'examen sévère de l'Europe et de la postérité, qui jugeront le roi et ses juges. » Dupuis ne dut qu'au peu de confiance que ses collègues avaient dans ses lumières, l'impunité d'un discours aussi hardi. Il eût été sans cela peut-être l'un de ceux à qui les tigres d'alors disaient, d'un ton menaçant, par une affreuse allusion à la tête de Louis XVI : *la sienne ou la tienne !* Il fut nommé secrétaire de la Convention, place qu'on ne lui permit pas de refuser. Quelque temps après, il fait une motion d'ordre à l'occasion des qualifications de terroristes et de jacobins; se plaint des désarmemens arbitraires, et veut que l'on prenne des mesures pour régulariser la marche des citoyens dans leurs dénonciations; présente des vues sur l'économie politique; enfin, soumet un projet de décret, tendant à faire rendre compte à tous les agens de la république. La Convention le chargea de l'exécution des lois relatives à l'instruction publique. Il fit hommage

à l'Assemblée de son ouvrage, *l'Origine de tous les Cultes*, et l'Assemblée lui accorda une mention honorable. Lalande rendit compte dans le Moniteur de cet ouvrage, qui était attendu depuis long-temps, et dont l'impression avait été surveillée par l'abbé Leblond, sur l'invitation expresse du club des Cordeliers. Dupuis, qui craignait d'armer contre lui les âmes religieuses, en avait voulu brûler le manuscrit; mais sa femme s'en était emparée, et l'avait soustrait à ses regards aussi long-temps qu'elle craignit la perte d'un travail, fruit de tant de veilles laborieuses.

Après la session conventionnelle, Dupuis fut nommé au Conseil des cinq-cents, où il fit un rapport sur le placement des écoles centrales, présenta des vues sur l'instruction publique, appuya le projet de Louvet sur la liberté de la presse, et réclama la publicité dans la discussion sur les finances. En l'an 7, il fut porté sur la liste des candidats au Directoire exécutif, et ballotté trois fois avec le général Moulin, qui fut enfin nommé; il devint membre de l'Institut national, qu'il con-

courut à réorganiser, et membre du Corps législatif, qu'il présida après le 18 brumaire an 8 (9 novembre 1799). Il fut proposé par ce dernier Corps et par le Tribunat pour être membre du Sénat conservateur. La décoration de la Légion d'honneur lui fut accordée peu de temps après. Libre de toutes fonctions politiques, il reprit ses occupations favorites, partageant son temps entre sa famille, ses amis et ses livres. Il habitait une petite maison de campagne qu'il avait en Bourgogne, lorsqu'il fut attaqué d'une fièvre putride, à laquelle il succomba, le 29 septembre 1809, dans la soixante-septième année de son âge. Dupuis a encore publié les ouvrages suivans : 1° *Mémoires sur les Pélasges*, insérés dans la collection de l'Institut, classe de littérature ancienne. Le but que l'auteur s'est proposé est de prouver, par toutes les autorités qu'il a pu recueillir des monumens et de l'histoire, que les Pélasges, originaires d'Éthiopie, formaient une nation puissante qui s'est répandue dans toutes les parties de l'ancien monde, et à laquelle plus particulièrement la Grèce,

l'Italie et l'Espagne doivent leur civilisation. 2° *Mémoire sur le Zodiaque* de Tentyra (Dendra ou Denderah). Ce monument de la science sacrée et astronomique des Égyptiens, objet d'une étude particulière des savans de la glorieuse expédition d'Égypte, a été transporté à Paris en 1822, par le zèle de deux Français, amateurs des arts (MM. Saulniez, fils du député de ce nom, et le Lorrain). Il a fourni à Dupuis le sujet d'une savante comparaison avec les zodiaques des Grecs, des Chinois, des Perses, des Arabes, etc. Entrepris dans l'esprit qui a présidé à la composition de l'*Origine de tous les Cultes*, ce Mémoire en est en quelque sorte le corollaire, le complément, et ne doit plus en être séparé. 3° *Mémoire sur le phénix* (lu à l'Institut, et qui a fait partie, ainsi que la Réfutation de Larcher, de la collection des Mémoires de ce corps). Cet oiseau fabuleux était, aux yeux de Dupuis, le symbole de la grande année, composée de 1461 années vagues, autrement période caniculaire, parce que la canicule en ouvrait et en fermait la marche. 4° Dupuis a

fait paraître dans le *Nouvel Almanach des Muses*, de 1805, un *Fragment* en vers du poème astronomique de Nonnus, qu'il se proposait de traduire en entier. Il a laissé en manuscrit, outre celui dont nous avons parlé plus haut, un travail fort étendu sur les *Hiéroglyphes égyptiens;* des lettres sur la mythologie, adressées à sa nièce, et une traduction des discours choisis de Cicéron. On aura précédemment remarqué que les œuvres de Dupuis ont donné lieu à la composition de plusieurs ouvrages importans, même parmi ceux où l'on a prétendu le réfuter. Ce qui n'est pas moins digne de remarque, c'est que ce fut à la suite d'une conversation avec Dupuis, que feu M. le comte de Volney composa son excellent ouvrage des *Ruines,* ou *Méditations sur les révolutions des empires.* Dupuis est mort généralement regretté. C'était un savant du plus grand mérite, un homme d'un caractère doux, de mœurs pures, d'une société agréable.

M. Dacier, son collègue à l'Institut, a fait son éloge. Madame Dupuis a publié une *Notice*

sur la vie et les ouvrages de son mari; et tous les auteurs de *Biographies* ont rendu hommage à ses qualités personnelles. Les continuateurs du *Dictionnaire* de l'abbé Feller qui, par une assez singulière inadvertance, lui attribuent l'ouvrage de M. Dulaure : *Des Cultes qui ont précédé l'idolâtrie*, etc., s'expriment ainsi : « Dupuis passait pour être un homme instruit et probe; mais on aurait souhaité aussi qu'il eût choisi des sujets moins abstraits, et qu'il n'eût pas fréquenté les philosophes, afin d'être plus estimable et moins irréligieux. » Cet éloge même, ainsi modifié, n'en est pas moins flatteur pour l'auteur de l'*Origine de tous les Cultes*, à qui, nonobstant une censure assez amère de ses ouvrages, et qui rigoureusement pourrait passer pour une violente diatribe, les auteurs de la *Biographie universelle* rendent cependant cette justice : « Qu'il est mort sans fortune, laissant pour tout héritage à sa veuve la réputation d'un homme probe. » Si nos talens divisent nos juges, il est beau de les rapprocher par nos qualités morales.

Nota. Cette notice est extraite de la *Biographie nouvelle des contemporains*, par MM. A.-V. Arnault, ancien membre de l'Institut; A. Jay, E. Jouy, de l'Académie française; J. Norvins, et autres hommes de lettres.

ABRÉGÉ

DE L'ORIGINE

DE

TOUS LES CULTES.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Univers-Dieu et de son Culte.

Le mot *Dieu* paraît destiné à exprimer l'idée de la force universelle et éternellement active qui imprime le mouvement à toute la nature, suivant les lois d'une harmonie constante et admirable; qui se développe dans les diverses formes que prend la matière or-

ganisée ; qui se mêle à tout, anime tout, et qui semble être une de ces modifications infiniment variées, et n'appartenir qu'à elle-même. Telle est la force vive que renferme en lui l'univers ou cet assemblage régulier de tous les corps qu'une chaîne éternelle lie entr'eux, et qu'un mouvement perpétuel roule majestueusement au sein de l'espace et du temps sans bornes. C'est dans ce vaste et merveilleux ensemble que l'homme, du moment qu'il a voulu raisonner sur les causes de son existence et de sa conservation, ainsi que sur celles des effets variés qui naissent et se détruisent autour de lui, a dû placer d'abord cette cause souverainement puissante qui fait tout éclore, et dans le sein de laquelle tout rentre pour en sortir encore par une succession de générations nouvelles et sous des formes différentes. Cette force étant celle du monde lui-même, le monde fut regardé comme Dieu ou comme cause suprême et universelle de tous les effets qu'il produit, et dont l'homme fait partie. Voilà le grand Dieu, le premier ou plutôt l'unique Dieu qui s'est manifesté à l'homme à tra-

vers le voile de la matière qu'il anime, et qui forme l'immense corps de la divinité. Tel est le sens de la sublime inscription du temple de Saïs : Je suis tout ce qui a été, tout ce qui est, tout ce qui sera, et nul mortel n'a encore levé le voile qui me couvre.

Quoique ce Dieu fût partout, et fût tout ce qui porte un caractère de grandeur et de perpétuité dans ce monde éternel, l'homme le chercha de préférence dans ces régions élevées où semble voyager l'astre puissant et radieux qui inonde l'univers des flots de sa lumière, et par lequel s'exerce, sur la terre, la plus belle comme la plus bienfaisante action de la divinité. C'est sur la voûte azurée, semée de feux brillans, que le très-haut paraissait avoir établi son trône; c'était du sommet des cieux qu'il tenait les rênes du monde, qu'il dirigeait les mouvemens de son vaste corps, et qu'il se contemplait lui-même dans les formes aussi variées qu'admirables sous lesquelles il se modifiait sans cesse. « Le monde, dit Pline, » ou ce que nous appelons autrement le ciel, » qui dans ses vastes plans embrasse tous les

» êtres, est un Dieu éternel, immense, qui
» n'a jamais été produit et qui ne sera jamais
» détruit. Chercher quelque chose au-delà
» est un travail inutile à l'homme et hors de
» sa portée. Voilà l'Être véritablement sacré,
» l'Être éternel, immense, qui renferme tout
» en lui : il est tout en tout, ou plutôt il est
» lui-même tout. Il est l'ouvrage de la nature
» et la nature elle-même. »

Ainsi parle le plus philosophe comme le plus savant des naturalistes anciens. Il croit devoir donner au monde et au ciel le nom de cause suprême et de Dieu. Suivant lui, le monde travaille éternellement en lui-même et sur lui-même : il est en même temps et l'ouvrier et l'ouvrage. Il est la cause universelle de tous les effets qu'il renferme. Rien n'existe hors de lui ; il est tout ce qui a été, tout ce qui est, tout ce qui sera, c'est-à-dire, la nature elle-même ou Dieu ; car, par Dieu, nous entendons l'Être éternel, immense et sacré qui, comme cause, contient en lui tout ce qui est produit. Tel est le caractère que Pline donne au monde, qu'il appelle le grand

Dieu, hors duquel on ne doit pas en chercher d'autre.

Cette doctrine remonte à la plus haute antiquité chez les Égyptiens et chez les Indiens. Les premiers avaient leur grand Pan, qui réunissait tous les caractères de la nature universelle, et qui originairement n'était qu'une expression symbolique de sa force féconde.

Les seconds ont leur dieu Vichnou, qu'ils confondent souvent avec le monde lui-même, quoique quelquefois ils n'en fassent qu'une fraction de la triple force dont se compose la force universelle. Ils disent que l'univers n'est autre chose que la forme de Vichnou : qu'il le porte dans son sein ; que tout ce qui a été, tout ce qui est, tout ce qui sera est en lui ; qu'il est le principe et la fin de toutes choses ; qu'il est tout ; qu'il est un être unique et suprême, qui se produit à nos yeux sous mille formes. C'est un être infini, ajoute le Bagawadam, qui ne doit pas être séparé de l'univers, qui est essentiellement un avec lui ; car, disent les Indiens, Vichnou est tout, et tout est en lui ; expression parfaitement semblable

à celle dont Pline se sert pour caractériser l'Univers-Dieu ou le monde, cause suprême de tous les effets produits.

Dans l'opinion des Brames, comme dans celle de Pline, l'ouvrier ou le grand Demiourgos n'est pas séparé ni distingué de son ouvrage. Le monde n'est pas une machine étrangère à la divinité, créée et mue par elle et hors d'elle; c'est le développement de la substance divine, c'est une des formes sous lesquelles Dieu se produit à nos regards. L'essence du monde est une et indivisible avec celle de Brama qui l'organise. Qui voit le monde voit Dieu, autant que l'homme peut le voir; comme celui qui voit le corps de l'homme et ses mouvemens, voit l'homme autant qu'il peut être vu, quoique le principe de ses mouvemens, de sa vie et de son intelligence reste caché sous l'enveloppe que la main touche et que l'œil aperçoit. Il en est de même du corps sacré de la divinité ou de l'Univers-Dieu. Rien n'existe qu'en lui et que par lui; hors de lui tout est néant ou abstraction. Sa force est celle de la divinité même.

Ses mouvemens sont ceux du grand être, principe de tous les autres ; et son ordre admirable, l'organisation de sa substance visible et de la partie de lui-même que Dieu montre à l'homme. C'est dans ce magnifique spectacle que la divinité nous donne d'elle-même, que nous avons puisé les premières idées de Dieu ou de la cause suprême ; c'est sur lui que se sont attachés les regards de tous ceux qui ont cherché les sources de la vie de tous les êtres. Ce sont les membres divers de ce corps sacré du monde qu'ont adorés les premiers hommes, et non pas de faibles mortels que le torrent des siècles emporte dans son courant. Et quel homme, en effet, eût jamais pu soutenir le parallèle qu'on eût voulu établir entre lui et la nature ?

Si l'on prétend que c'est à la force que l'on a élevé d'abord des autels, quel est le mortel dont la force ait pu être comparée à cette force incalculable répandue dans toutes les parties du monde ; qui s'y développe sous tant de formes et par tant de degrés variés ; qui produit tant d'effets merveilleux ; qui tient en

équilibre le Soleil au centre du système planétaire, qui pousse les planètes et les retient dans leurs orbites, qui déchaîne les vents, soulève les mers ou calme les tempêtes, lance la foudre, déplace et bouleverse les montagnes par les explosions volcaniques, et tient dans une activité éternelle tout l'univers? Croyons-nous que l'admiration que cette force produit aujourd'hui sur nous n'ait pas également saisi les premiers mortels qui contemplèrent en silence le spectacle du monde, et qui cherchèrent à deviner la cause puissante qui faisait jouer tant de ressorts? Que le fils d'Alcmène ait remplacé l'Univers-Dieu et l'ait fait oublier? N'est-il pas plus simple de croire que l'homme, ne pouvant peindre la force de la nature que par des images aussi faibles que lui, a cherché dans celle du lion ou dans celle d'un homme robuste l'expression figurée qu'il destinait à réveiller l'idée de la force du monde? Ce n'est point l'homme ou Hercule qui s'est élevé à la hauteur de la divinité; c'est la divinité qui a été abaissée au niveau de l'homme qui manquait de moyens pour la

peindre. Ce ne fut donc point l'apothéose des hommes, mais la dégradation de la divinité par les symboles et les images, qui a semblé déplacer tout dans le culte rendu à la cause suprême et à ses parties, et dans les fêtes destinées à chanter ses plus grandes opérations. Si c'est à la reconnaissance des hommes pour les bienfaits qu'ils avaient reçus, que l'on croit devoir attribuer l'institution des cérémonies religieuses et des mystères les plus augustes de l'antiquité, peut-on penser que des mortels, soit Cérès, soit Bacchus, aient mieux mérité de l'homme que cette terre qui de son sein fécond fait éclore les moissons et les fruits que le ciel alimente de ses eaux, et que le soleil échauffe et mûrit de ses feux? que la nature, qui nous prodigue ses biens, ait été oubliée, et qu'on ne se soit souvenu que de quelques mortels qui auraient enseigné à en faire usage? Penser ainsi, c'est bien peu connaître l'empire que la nature a toujours exercé sur l'homme, dont elle tient sans cesse les regards tournés vers elle, par l'effet du sentiment de sa dépendance et de ses besoins.

Il est vrai que quelquefois des mortels audacieux ont voulu disputer aux vrais dieux leur encens et le partager avec eux ; mais ce culte forcé ne dura qu'autant de temps que la flatterie ou la crainte eut intérêt de le perpétuer. Domitien n'était déjà plus qu'un monstre sous Trajan. Auguste lui-même fut bientôt oublié ; mais Jupiter resta en possession du Capitole. Le vieux Saturne fut toujours respecté des descendans des antiques peuplades d'Italie, qui révéraient en lui le dieu du temps, ainsi que Janus ou le génie qui lui ouvre la carrière des saisons. Pomone et Flore conservèrent leurs autels ; et les différens astres continuèrent d'annoncer les fêtes du calendrier sacré, parce qu'elles étaient celles de la nature.

La raison des obstacles qu'a toujours trouvés le culte d'un homme à s'établir et à se soutenir parmi ses semblables, est tirée de l'homme même, comparé au grand être que nous appelons l'univers. Tout est faiblesse dans l'homme ; dans l'univers, tout est grandeur, tout est force, tout est puissance.

L'homme naît, croît et meurt, et partage à peine un instant la durée éternelle du monde, dont il occupe un point infiniment petit. Sorti de la poussière, il y rentre aussitôt tout entier, tandis que la nature seule reste avec ses formes et sa puissance, et des débris des êtres mortels elle recompose de nouveaux êtres. Elle ne connaît point de vieillesse ni d'altération dans ses forces. Nos pères ne l'ont point vue naître; nos arrière-neveux ne la verront point finir. En descendant au tombeau, nous la laisserons aussi jeune qu'elle l'était lorsque nous sommes sortis de son sein. La postérité la plus reculée verra le soleil se lever aussi brillant que nous le voyons et que l'ont vu nos pères. Naître, croître, vieillir et mourir expriment des idées qui sont étrangères à la nature universelle, et qui n'appartiennent qu'à l'homme et aux autres effets qu'elle produit. « L'univers, dit Ocellus de Lucanie,
» considéré dans sa totalité, ne nous annonce
» rien qui décèle une origine ou présage une
» destruction. On ne l'a pas vu naître, ni
» croître, ni s'améliorer; il est toujours le

» même, de la même manière, toujours égal » et semblable à lui-même. » Ainsi parlait un des plus anciens philosophes dont les écrits soient parvenus jusqu'à nous, et depuis lui nos observations ne nous en ont pas appris davantage. L'univers nous paraît tel encore qu'il lui paraissait être alors. Ce caractère de perpétuité sans altération n'est-il pas celui de la divinité ou de la cause suprême? Que serait donc Dieu s'il n'était pas tout ce que nous paraissent être la nature et la force interne qui la meut? Irons-nous chercher hors du monde cet être éternel et improduit, dont rien ne nous atteste l'existence? Placerons-nous dans la classe des effets produits cette immense cause au-delà de laquelle nous ne voyons rien que les fantômes qu'il plaît à notre imagination de créer? Je sais que l'esprit de l'homme, que rien n'arrête dans ses écarts, s'est élancé au-delà de ce que son œil voit, et a franchi la barrière sacrée que la nature avait posée devant son sanctuaire. Il a substitué à la cause qu'il voyait agir une cause qu'il ne voyait pas, hors d'elle et supérieure à elle,

sans s'inquiéter des moyens d'en prouver la réalité. Il a demandé qui a fait le monde, comme s'il eût été prouvé que le monde eût été fait; et il n'a pas demandé qui a fait son Dieu, étranger au monde, bien persuadé qu'on pouvait exister sans avoir été fait; ce que les philosophes ont pensé effectivement du monde ou de la cause universelle et visible. L'homme, parce qu'il n'est qu'un effet, a voulu que le monde en fût aussi un; et, dans le délire de sa métaphysique, il a imaginé un être abstrait appelé Dieu, séparé du monde et cause du monde, placé au-dessus de la sphère immense qui circonscrit le système de l'univers, et lui seul s'est trouvé garant de l'existence de cette nouvelle cause; c'est ainsi que l'homme a créé Dieu. Mais cette conjecture audacieuse n'est point le premier pas qu'il a fait. L'empire qu'exerce sur lui la cause visible est trop fort pour qu'il ait songé sitôt à s'y soustraire. Il a cru longtemps au témoignage de ses yeux avant de se livrer aux illusions de son imagination, et de se perdre dans les routes inconnues d'un monde invisi-

ble. Il a vu Dieu ou la grande cause dans l'univers avant de le chercher au-delà, et il a circonscrit son culte dans la sphère du monde qu'il voyait, avant d'imaginer un Dieu abstrait dans un monde qu'il ne voyait pas. Cet abus de l'esprit, ce raffinement de la métaphysique est d'une date très récente dans l'histoire des opinions religieuses, et peut être regardé comme une exception à la religion universelle, qui a eu pour objet la nature visible et la force active et intelligente qui paraît répandue dans toutes ses parties, comme il nous est facile de nous en assurer par le témoignage des historiens, et par les monumens politiques et religieux de tous les peuples anciens.

CHAPITRE II.

Universalité du culte rendu à la Nature, prouvée par l'histoire et par les monuments politiques et religieux.

CE n'est plus par des raisonnemens que nous chercherons à prouver que l'univers et ses parties, considérées comme autant de portions de la grande cause ou du grand être, ont dû attirer les regards et les hommages des mortels. C'est par des faits et par un précis de l'histoire religieuse de tous les peuples, que nous pouvons démontrer que ce qui a dû être a été effectivement, et que tous les hommes de tous les pays, dès la plus haute antiquité, n'ont eu d'autres dieux que les dieux naturels, c'est-à-dire, le monde et ses parties les plus actives et les plus brillantes, le ciel, la terre, le so-

leil, la lune, les planètes, les astres fixes, les élémens, et en général tout ce qui porte le caractère de cause et de perpétuité dans la nature. Peindre et chanter le monde et ses opérations, c'était autrefois peindre et chanter la divinité.

De quelque côté que nous jetions nos regards dans l'ancien comme dans le nouveau continent, partout la nature et ses principaux agens ont eu des autels. C'est son corps auguste, ce sont ses membres sacrés qui ont été l'objet de la vénération des peuples. Cheremon et les plus savans prêtres de l'Égypte étaient persuadés, comme Pline, qu'on ne devait admettre rien hors le monde ou hors la cause visible, et ils appuyaient leur opinion de celle des plus anciens Égyptiens, « qui ne reconnaissaient,
» disent-ils, pour dieux, que le soleil, la lune,
» les planètes, les astres qui composent le
» zodiaque, et tous ceux qui, par leur lever
» ou leur coucher, marquent les divisions des
» signes, leurs sous-divisions en décans, l'ho-
» roscope et les astres qui y président, et que
» l'on nomme chefs puissans du ciel. Ils assu-

» raient que les Égyptiens, regardant le so-
» leil comme un grand dieu, architecte et
» modérateur de l'univers, expliquaient non-
» seulement la fable d'Osiris, mais encore
» toutes leurs fables religieuses, générale-
» ment par les astres et par le jeu de leurs
» mouvemens, par leur apparition, leur dis-
» parition, par les phases de la lune, par les
» accroissemens ou la diminution de sa lu-
» mière, par la marche progressive du soleil,
» par les divisions du ciel et du temps dans
» leurs deux grandes parties, l'une affectée
» au jour et l'autre à la nuit; par le Nil; enfin,
» par l'action des causes physiques. Ce sont
» là, disaient-ils, les dieux arbitres souve-
» rains de la fatalité, que nos pères ont hono-
» rés par des sacrifices, et à qui ils ont élevé
» des images. » Effectivement, nous avons fait voir, dans notre grand ouvrage, que les animaux mêmes, consacrés dans les temples de l'Égypte, et honorés par un culte, représentaient les diverses fonctions de la grande cause, et se rapportaient au ciel, au soleil, à la lune et aux différentes constellations,

comme l'a très bien aperçu Lucien. Ainsi la belle étoile Sirius, ou la canicule, fut honorée sous le nom d'*Anubis*, et sous la forme d'un *chien sacré* nourri dans les temples. L'épervier représenta le soleil, l'ibis la lune, et l'astronomie fut l'âme de tout le système religieux des Égyptiens. C'est au soleil et à la lune, adorés sous les noms d'Osiris et d'Isis, qu'ils attribuaient le gouvernement du monde, comme à deux divinités premières et éternelles, dont dépendait tout le grand ouvrage de la génération et de la végétation dans notre monde sublunaire. Ils bâtirent, en l'honneur de l'astre qui nous distribue la lumière, la ville du Soleil ou d'Héliopolis, et un temple dans lequel ils placèrent la statue de ce dieu. Elle était dorée, et représentait un jeune homme sans barbe, dont le bras était élevé, et qui tenait en main un fouet, dans l'attitude d'un conducteur de chars; dans sa main gauche était la foudre et un faisceau d'épis. C'est ainsi qu'ils désignèrent la puissance et tout ensemble la bienfaisance du dieu qui allume les feux de la foudre, et qui verse

ceux qui font croître et mûrir les moissons.

Le fleuve du Nil, dont le débordement périodique vient tous les ans féconder par son limon les campagnes de l'Égypte, fut aussi honoré comme dieu ou comme une des causes bienfaisantes de la nature. Il eut des autels et des temples à Nilopolis ou dans la ville du Nil. Près des cataractes, au-dessus d'Éléphantine, il y avait un collége de prêtres attachés à son culte. On célébrait les fêtes les plus pompeuses en son honneur, au moment surtout où il allait épancher dans la plaine les eaux qui tous les ans venaient la fertiliser. On promenait dans les campagnes sa statue en grande cérémonie; on se rendait ensuite au théâtre, on assistait à des repas publics; on célébrait des danses, et l'on entonnait des hymnes semblables à ceux qu'on adressait à Jupiter, dont le Nil faisait la fonction sur le sol d'Égypte. Toutes les autres parties actives de la nature reçurent les hommages des Égyptiens. On lisait sur une ancienne colonne une inscription en l'honneur des dieux immortels, et les dieux qui y sont nommés sont le souffle ou l'air, le

ciel, la terre, le soleil, la lune, la nuit et le jour.

Enfin le monde, dans le système égyptien, était regardé comme une grande divinité, composée de l'assemblage d'une foule de dieux ou de causes partielles, qui n'étaient autre chose que les divers membres du grand corps appelé monde ou de l'Univers-Dieu.

Les Phéniciens, qui, avec les Égyptiens, ont le plus influé sur la religion des autres peuples, et qui ont répandu dans l'univers leurs théogonies, attribuaient la divinité au soleil, à la lune, aux étoiles, et ils les regardaient comme les seules causes de la production et de la destruction de tous les êtres. Le soleil, sous le nom d'Hercule, était leur grande divinité.

Les Éthiopiens, pères des Égyptiens, placés sous un climat brûlant, n'en adoraient pas moins la divinité du soleil, et surtout celle de la lune, qui présidait aux nuits, dont la douce fraicheur faisait oublier les ardeurs du jour. Tous les Africains sacrifiaient à ces deux grandes divinités. C'est en Éthiopie que l'on trou-

vait la fameuse table du soleil. Ceux des Éthiopiens qui habitaient au-dessus de Méroë, admettaient des dieux éternels et d'une nature incorruptible, nous dit Diodore, tels que le soleil, la lune, et tout l'univers ou le monde. Semblables aux Incas du Pérou, ils se disaient enfans du soleil, qu'ils regardaient comme leur premier père : Persina était prêtresse de la lune, et le roi son époux prêtre du soleil.

Les Troglodites avaient dédié une fontaine à l'astre du jour. Près du temple d'Ammon on voyait un rocher consacré au vent du midi, et une fontaine du soleil.

Les Blemmyes, situés sur les confins de l'Égypte et de l'Éthiopie, immolaient des victimes humaines au soleil. La roche Bagia et l'île Ñasala, situées au-delà du territoire des Ichtyophages, étaient consacrées à cet astre. Aucun homme n'osait approcher de cette île, et des récits effrayans en écartaient le mortel assez hardi pour y porter un pied profane.

C'est ainsi que, dans l'ancienne Cyrénaïque, il y avait un rocher sur lequel personne ne

pouvait sans crime porter la main : il était consacré au vent d'orient.

Les divinités invoquées comme témoins dans le traité des Carthaginois avec Philippe, fils de Démétrius, sont le soleil, la lune, la terre, les rivières, les prairies et les eaux. Massinissa, remerciant les dieux de l'arrivée de Scipion dans son empire, s'adresse au soleil.

Encore aujourd'hui les habitans de l'île Socotora et les Hottentots conservent l'ancien respect que les Africains eurent toujours pour la lune, qu'ils regardaient comme le principe de la végétation sublunaire; ils s'adressent à elle pour obtenir de la pluie, du beau temps et de bonnes récoltes. Elle est pour eux une divinité bienfaisante, telle que l'était Isis chez les Égyptiens.

Tous les Africains qui habitaient la côte d'Angola et du Congo révéraient le soleil et la lune. Les insulaires de l'île de Ténériffe les adoraient aussi, ainsi que les planètes et les autres astres, lorsque les Espagnols y arrivèrent.

La lune était la grande divinité des Arabes.

Les Sarrasins lui donnaient l'épithète de Cabar ou de grande : son croissant orne encore les monumens religieux des Turcs. Son exaltation sous le signe du taureau fut une des principales fêtes des Sarrasins et des Arabes sabéens. Chacune des tribus arabes était sous l'invocation d'un astre : la tribu Hamyar était consacrée au soleil; la tribu Cennah l'était à la lune; la tribu Misa était sous la protection de l'étoile Aldebaran; la tribu Taï, sous celle de Canopus; la tribu Kaïs, sous celle de Sirius; les tribus Lachamus et Idamus honoraient la planète de Jupiter; la tribu Asad, celle de Mercure et ainsi des autres. Chacune révérait un des corps célestes comme son génie tutélaire. Atra, ville d'Arabie, était consacrée au soleil, et renfermait de riches offrandes déposées dans son temple. Les anciens Arabes donnaient souvent à leurs enfans le titre de serviteurs du soleil.

La Caabah des Arabes, avant Mahomet, était un temple consacré à la lune; la pierre noire que les Musulmans baisent avec tant de dévotion aujourd'hui, est, à ce qu'on pré-

tend, une ancienne statue de Saturne. Les murailles de la grande mosquée de Koufah, bâtie sur les fondemens d'un ancien Pyrée ou temple du feu, sont chargées de figures de planètes artistement sculptées. Le culte ancien des Arabes était le sabisme, religion universellement répandue en Orient : le ciel et les astres en étaient le premier objet.

Cette religion était celle des anciens Chaldéens, et les Orientaux prétendent que leur Ibrahim ou Abraham fut élevé dans cette doctrine. On trouve encore à Hellé, sur les ruines de l'ancienne Babylone, une mosquée appelée Mesched Eschams, ou mosquée du soleil. C'est dans cette ville qu'était l'ancien temple de Bel ou du soleil, la grande divinité des Babyloniens; c'est le même dieu auquel les Perses élevèrent des temples et consacrèrent des images sous le nom de Mithra. Ils honoraient aussi le ciel sous le nom de Jupiter, la lune et Vénus, le feu, la terre, l'air ou le vent, l'eau, et ne reconnaissaient pas d'autres dieux dès la plus haute antiquité. En lisant les livres sacrés des anciens Perses, contenus dans la

collection des livres Zends, on trouve à chaque page des invocations adressées à Mithra, à la lune, aux astres, aux élémens, aux montagnes, aux arbres, et à toutes les parties de la nature. Le feu Éther, qui circule dans tout l'univers, et dont le soleil est le foyer le plus apparent, était représenté dans les Pyrées par le feu sacré et perpétuel entretenu par les mages.

Chaque planète, qui en contient une portion, avait son Pyrée ou son temple particulier, où l'on brûlait de l'encens en son honneur : on allait dans la chapelle du Soleil rendre des hommages à cet astre et y célébrer sa fête; dans celle de Mars et de Jupiter, etc., honorer Mars et Jupiter, et ainsi des autres planètes. Avant d'en venir aux mains avec Alexandre, Darius, roi de Perse, invoque le Soleil, Mars et le feu sacré éternel. Sur le haut de sa tente était une image de cet astre, renfermée dans le cristal, et qui réfléchissait au loin des rayons. Parmi les ruines de Persépolis, on distingue la figure d'un roi à genoux devant l'image du soleil; tout près est le feu sacré conservé par

les mages, et que Persée, dit-on, avait fait autrefois descendre sur la terre.

Les Parsis, ou les descendans des anciens disciples de Zoroastre, adressent encore leurs prières au soleil, à la lune, aux étoiles, et principalement au feu, comme au plus subtil et au plus pur des élémens. On conservait surtout ce feu dans l'Aderbighian, où était le grand Pyrée des Perses, et à *Asaac*, dans le pays des Parthes. Les Guèbres établis à Surate conservent précieusement dans un temple remarquable par sa simplicité, le feu sacré dont Zoroastre enseigna le culte à leurs pères. Niebuhr vit un de ces foyers où l'on prétend que le feu se conserve depuis plus de deux cents ans sans jamais s'éteindre.

Valarsacès éleva un temple à Armavir dans l'ancienne Phasiane, sur les bords de l'Araxe, et il y consacra la statue du soleil et de la lune, divinités adorées autrefois par les Ibériens, par les Albaniens et les Colchidiens. Cette dernière planète surtout était révérée dans toute cette partie de l'Asie, dans l'Arménie et dans la Cappadoce, ainsi que le dieu

Mois, que la lune engendre par sa révolution. Toute l'Asie mineure, la Phrygie, l'Ionie, étaient couvertes de temples élevés aux deux grands flambeaux de la nature. La lune, sous le nom de Diane, avait un magnifique temple à Éphèse. Le dieu Mois avait le sien près Laodicée et en Phrygie. Le soleil était adoré à Thymbrée, dans la Troade, sous le nom d'Apollon.

L'île de Rhodes était consacrée au soleil, auquel on avait élevé une statue colossale connue sous le nom de colosse de Rhodes.

Au nord de l'Asie, les Turcs établis près du Caucase avaient un grand respect pour le feu, pour l'eau, pour la terre, qu'ils célébraient dans leurs hymnes sacrés.

Les Abasges, relégués au fond de la mer Noire, révéraient encore, du temps de Justinien, les bois, les forêts, et faisaient des arbres leurs principales divinités.

Toutes les nations scythiques qui erraient dans les immenses contrées qui sont au nord de l'Europe et de l'Asie, avaient pour principale divinité la terre, d'où ils tiraient leur

subsistance, eux et leurs troupeaux; ils la faisaient femme de Jupiter ou du ciel, qui verse en elle les pluies qui la fécondent. Les Tartares qui habitent à l'orient de l'Imaüs, adorent le soleil, la lumière, le feu, la terre, et offrent à ces divinités les prémices de leur nourriture, principalement le matin.

Les anciens Massagètes avaient pour divinité unique le soleil, à qui ils immolaient des chevaux.

Les Derbices, peuples d'Hyrcanie, rendaient un culte à la terre.

Tous les Tartares, en général, ont le plus grand respect pour le soleil; ils le regardent comme le père de la lune, qui emprunte de lui sa lumière; ils font des libations en l'honneur des élémens, et surtout en l'honneur du feu et de l'eau.

Les Votiaks du gouvernement d'Orenbourg adorent la divinité de la terre, qu'ils appellent Mon-Kalzin; le dieu des eaux qu'ils nomment Vou-Imnar : ils adorent aussi le soleil, comme le siége de leur grande divinité.

Les Tatars, montagnards du territoire d'Oudiusk, adorent le ciel et le soleil.

Les Moskaniens sacrifiaient à un être suprême qu'ils appelaient Schkai; c'est le nom qu'ils donnaient au ciel. Lorsqu'ils faisaient leurs prières, ils regardaient l'orient, ainsi que tous les peuples d'origine Tchoude.

Les Tchouvaches mettaient le soleil et la lune au nombre de leurs divinités; ils sacrifiaient au soleil, au commencement du printemps, au temps des semailles, et à la lune à chaque renouvellcment.

Les Toungouses adorent le soleil, et ils en font leur principale divinité; ils le représentent par l'emblème du feu.

Les Huns adoraient le ciel et la terre, et leur chef prenait le titre de Tanjaou ou de fils du ciel.

Les Chinois, placés à l'extrémité orientale de l'Asie, révèrent le ciel sous le nom du grand *Tien*, et ce nom désigne, suivant les uns, l'esprit du ciel; suivant d'autres, le ciel matériel : c'est l'Uranus des Phéniciens, des Atlantes et des Grecs. L'Être suprême, dans le

Chou-King, est désigné par le nom de *Tien* ou de ciel, et de Chang-Tien, ciel suprême. Les Chinois disent de ce ciel qu'il pénètre tout et comprend tout.

On trouve à la Chine les temples du soleil et de la lune, et celui des étoiles du nord.

On voit Thait-Tçoum aller au Miao offrir un holocauste au ciel et à la terre. On trouve pareillement des sacrifices faits aux dieux des montagnes et des fleuves.

Agoustha fait des libations à l'auguste ciel et à la terre reine.

Les Chinois ont élevé un temple au grand être résultant de l'assemblage du ciel, de la terre et des élémens, être qui répond à notre monde, et qu'ils nomment Tay-ki : c'est aux deux solstices que les Chinois vont rendre un culte au ciel.

Les peuples du Japon adorent les astres, et les supposent animés par des intelligences ou par des dieux. Ils ont leur temple de la splendeur du soleil; ils célèbrent la fête de la lune le 7 de septembre. Le peuple passe la nuit à se réjouir à la lumière de cet astre.

Les habitans de la terre d'Yeço adorent le ciel.

Il n'y a pas encore neuf cents ans que les habitans de l'île Formose ne connaissaient point d'autres dieux que le soleil et la lune, qu'ils regardaient comme deux divinités ou causes suprêmes, idée absolument semblable à celle que les Égyptiens et les Phéniciens avaient de ces deux astres.

Les Arrakanois ont élevé dans l'île de Munay un temple à la lumière, sous le nom de temple des atomes du soleil.

Les habitans du Tunquin révèrent sept idoles célestes, qui représentent les sept planètes, et cinq terrestres consacrées aux élémens.

Le soleil et la lune ont leurs adorateurs dans l'île de Ceylan, la Taprobane des anciens : on y rend aussi un culte aux autres planètes. Ces deux premiers astres sont les seules divinités des naturels de l'île de Sumatra : ce sont les mêmes dieux que l'on honore dans l'île de Java, dans l'île Célèbes, aux îles de la Sonde, aux Moluques, aux îles Philippines.

Les Talapoins ou les religieux de Siam ont

la plus grande vénération pour tous les élémens et pour toutes les parties du corps sacré de la nature.

Les Indiens ont un respect superstitieux pour les eaux du fleuve du Gange; ils croient à sa divinité, comme les Égyptiens à celle du Nil.

Le soleil a été une des grandes divinités des Indiens, si l'on en croit Clément d'Alexandrie. Les Indiens, même les spiritualistes, révèrent ces deux grands flambeaux de la nature, le soleil et la lune, qu'ils appellent les deux yeux de la divinité. Ils célèbrent tous les ans une fête en l'honneur du soleil, le 9 janvier. Ils admettent cinq élémens, auxquels ils ont élevé cinq pagodes.

Les sept planètes sont encore adorées aujourd'hui sous différens noms dans le royaume de Nepal : on leur sacrifie chaque jour.

Lucien prétend que les Indiens, en rendant leurs hommages au soleil, se tournaient vers l'orient, et que, gardant un profond silence, ils formaient une espèce de danse imitative du mouvement de cet astre. Dans un de leurs

temples on avait représenté le dieu de la lumière monté sur un quadrige ou sur un char attelé de quatre chevaux.

Les anciens Indiens avaient aussi leur feu sacré, qu'ils tiraient des rayons du soleil, sur le sommet d'une très-haute montagne qu'ils regardaient comme le point central de l'Inde. Les Brames entretiennent encore aujourd'hui, sur la montagne de Tirounamaly, un feu pour lequel ils ont la plus grande vénération. Ils vont, au lever du soleil, puiser de l'eau dans un étang, et ils en jettent vers cet astre pour lui témoigner leur respect et leur reconnaissance de ce qu'il a voulu reparaître et dissiper les ténèbres de la nuit. C'est sur l'autel du soleil qu'ils allumèrent les flambeaux qu'ils devaient porter devant Phaothès, leur nouveau roi, qu'ils voulaient recevoir.

L'auteur du Bagawadam reconnaît que plusieurs Indiens adressent des prières aux étoiles fixes et aux planètes. Ainsi le culte du soleil, des astres et des élémens a formé le fond de la religion de toute l'Asie, c'est-à-dire, des contrées habitées par les plus grandes, par les

plus anciennes comme les plus savantes nations, par celles qui ont le plus influé sur la religion des peuples d'Occident, et en général sur celle de l'Europe. Aussi, lorsque nous reportons nos regards sur cette dernière partie de l'ancien monde, y trouvons-nous le sabisme ou le culte du soleil, de la lune et des astres également répandu, quoique souvent déguisé sous d'autres noms et sous des formes savantes qui les ont fait méconnaître quelquefois de leurs adorateurs.

Les anciens Grecs, si l'on en croit Platon, n'avaient d'autres dieux que ceux qu'adoraient les barbares du temps où vivait ce philosophe, et ces dieux étaient le soleil, la lune, les astres, le ciel et la terre.

Épicharmis, disciple de Pythagore, appelle dieux le soleil, la lune, les astres, la terre, l'eau et le feu. Orphée regardait le soleil comme le plus grand des dieux, et montant avant le jour sur un lieu élevé, il y attendait l'apparition de cet astre pour lui rendre des hommages.

Agamemnon, dans Homère, sacrifie au soleil et à la terre.

Le chœur, dans l'OEdipe de Sophocle, invoque le soleil, comme étant le premier de tous les dieux et leur chef.

La terre était adorée dans l'île de Cos : elle avait un temple à Athènes et à Sparte ; son autel et son oracle à Olympie. Celui de Delphes lui fut originairement consacré. En lisant Pausanias, qui nous a donné la description de la Grèce et de ses monumens religieux, on retrouve partout des traces du culte de la nature ; on y voit des autels, des temples, des statues consacrés au soleil, à la lune, à la terre, aux pléiades, au cocher céleste, à la chèvre, à l'ourse ou à Calysto, à la nuit, aux fleuves, etc.

On voyait en Laconie sept colonnes élevées aux sept planètes. Le soleil avait sa statue, et la lune sa fontaine sacrée à Thalma, dans ce même pays.

Les habitans de Mégalopolis sacrifiaient au vent Borée, et lui avaient fait planter un bois sacré.

Les Macédoniens adoraient Estia ou le feu, et adressaient des prières à Bédy ou à l'élément de l'eau. Alexandre, roi de Macédoine, sacrifie au soleil, à la lune et à la terre.

L'oracle de Dodône, dans toutes ses réponses, exige que l'on sacrifie au fleuve Achéloüs. Homère donne l'éphitète de sacrées aux eaux de l'Aphée. Nestor et les Pyliens sacrifient un taureau à ce fleuve. Achille laisse croître ses cheveux en honneur du Sperchius; il invoque aussi le vent Borée et le Zéphir.

Les fleuves étaient réputés sacrés et divins, tant à cause de la perpétuité de leurs cours, que parce qu'ils entretenaient la végétation, abreuvaient les plantes et les animaux, et parce que l'eau est un des premiers principes de la nature, et un des plus puissans agens de la force universelle du grand être.

En Thessalie, on nourrissait des corbeaux sacrés en l'honneur du soleil. On trouve cet oiseau sur les monumens de Mithra en Perse.

Les temples de l'ancienne Bysance étaient consacrés au soleil, à la lune et à Vénus. Ces trois astres, ainsi que l'Arcture ou la belle

étoile du bouvier, les douze signes du zodiaque, y avaient leurs idoles.

Rome et l'Italie conservaient aussi une foule de monumens du culte rendu à la nature et à ses agens principaux. Tatius, venant à Rome partager le sceptre de Romulus, élève des temples au soleil, à la lune, à Saturne, à la lumière et au feu. Le feu éternel ou Vesta était le plus ancien objet du culte des Romains : des vierges étaient chargées de l'entretenir dans le temple de cette déesse, comme les mages en Asie dans leurs Pyrées; car c'était le même culte que celui des Perses. C'était, dit Jornandès, une image des feux éternels qui brillent au ciel.

Tout le monde connaît le fameux temple de Tellus ou de la terre, qui servit souvent aux assemblées du sénat. La terre prenait le nom de mère, et était regardée comme une divinité avec les mânes.

On trouvait dans le Latium une fontaine du soleil, auprès de laquelle étaient élevés deux autels, sur lesquels Énée, arrivant en Italie, sacrifia. Romulus institua les jeux du cirque en

honneur de l'astre qui mesure l'année dans son cours, et des quatre élémens qu'il modifie par son action puissante.

Aurélien fit bâtir à Rome le temple de l'astre du jour, qu'il enrichit d'or et de pierreries. Auguste, avant lui, y avait fait apporter d'Égypte les images du soleil et de la lune, qui ornèrent son triomphe sur Antoine et sur Cléopâtre.

La lune avait son temple sur le Mont-Aventin.

Si nous passons en Sicile, nous y voyons des bœufs consacrés au soleil. Cette île elle-même porta le nom d'île du soleil. Les bœufs que mangèrent les compagnons d'Ulysse en y arrivant, étaient consacrés à cet astre.

Les habitans d'Assora adoraient le fleuve Chrysas, qui coulait sous leurs murs, et qui les abreuvait de ses eaux. Ils lui avaient élevé un temple et une statue. A Enguyum on adorait les déesses mères, les mêmes divinités qui étaient honorées en Crète, c'est-à-dire, la grande et la petite ourse.

En Espagne, les peuples de la Bétique

avaient bâti un temple en honneur de l'étoile du matin et du crépuscule. Les Accitains avaient élevé au dieu Soleil, sous le nom de Mars, une statue dont la tête rayonnante exprimait la nature de cette divinité. A Cadix, ce même dieu était honoré sous le nom d'Hercule dès la plus haute antiquité.

Toutes les nations du nord de l'Europe, connues sous la dénomination générale de nations celtiques, rendaient un culte religieux au feu, à l'eau, à l'air, à la terre, au soleil, à la lune, aux astres, à la voûte des cieux, aux arbres, aux rivières, aux fontaines, etc.

Le vainqueur des Gaules, Jules César, assure que les anciens Germains n'adoraient que la cause visible et ses principaux agens; que les dieux qu'ils voyaient et dont ils éprouvaient l'influence, le soleil, la lune, le feu ou Vulcain, la terre sous le nom d'Herta.

On trouvait dans la Gaule narbonnaise un temple élevé au vent Circius, qui purifiait l'air. On voyait un temple du soleil à Toulouse. Il y avait dans le Gévaudan le lac

Hélanus, auquel on rendait des honneurs religieux.

Charlemagne, dans ses Capitulaires, proscrit l'usage ancien où l'on était de placer des chandelles allumées auprès des arbres et des fontaines pour leur rendre un culte superstitieux.

Canut, roi d'Angleterre, défend dans ses états le culte que l'on rendait au soleil, à la lune, au feu, à l'eau courante, aux fontaines, aux forêts, etc. Les Francs qui passent en Italie sous la conduite de Theudibert, immolent les femmes et les enfans des Goths, et en font offrande au fleuve du Pô, comme étant les prémices de la guerre. Ainsi les Allemands, au rapport d'Agathias, immolaient des chevaux aux fleuves, et les Troyens au Scamandre, en précipitant ces animaux tout vivans dans leurs eaux.

Les habitans de l'île de Thulé, et tous les Scandinaves, plaçaient leurs divinités dans le firmament, dans la terre, dans la mer, dans les eaux courantes, etc.

On voit, par ce tableau abrégé de l'histoire

religieuse de l'ancien continent, qu'il n'y a pas un point des trois parties de l'ancien monde où l'on ne trouve établi le culte de la nature et de ses agens principaux, et que les nations civilisées, comme celles qui ne l'étaient pas, ont toutes reconnu l'empire qu'exerçait sur l'homme la cause universelle visible, ou le monde et ses parties les plus actives.

Si nous passons dans l'Amérique, tout nous présente sur la terre une scène nouvelle, tant dans l'ordre physique que dans l'ordre moral et politique. Tout y est nouveau : plantes, quadrupèdes, arbres, fruits, reptiles, oiseaux, mœurs, usages. La religion seule est encore la même que dans l'ancien monde : c'est toujours le soleil, la lune, le ciel, les astres, la terre et les élémens qu'on y adore.

Les Incas du Pérou se disaient fils du soleil; ils élevaient des temples et des autels à cet astre, et avaient institué des fêtes en son honneur : il y était regardé, ainsi qu'en Égypte et en Phénicie, comme la source de tous les biens de la nature. La lune, associée à son culte, y passait pour la mère de toutes les

productions sublunaires; elle était honorée comme la femme et la sœur du soleil. Vénus, la planète la plus brillante après le soleil, y avait aussi ses autels, ainsi que les météores, les éclairs, le tonnerre, et surtout la brillante Iris ou l'arc-en-ciel. Des vierges étaient chargées, comme les vestales à Rome, du soin d'entretenir le feu sacré perpétuel.

Le même culte était établi au Mexique, avec toute la pompe que donne à sa religion un peuple instruit. Les Mexicains contemplaient le ciel, et lui donnaient le nom de *Créateur* et d'admirable; il n'y avait point de partie un peu apparente dans l'univers qui n'eût chez eux ses autels et ses adorateurs.

Les habitans de l'isthme de Panama, et de tout ce qu'on appelle terre-ferme, croyaient qu'il y a un dieu au ciel, et que ce dieu était le soleil, mari de la lune : ils adoraient ces deux astres comme les deux causes suprêmes qui régissent le monde. Il en était de même des peuples du Brésil, des Caraïbes, des Floridiens, des Indiens de la côte du Cumana,

des sauvages de la Virginie, et de ceux du Canada et de la baie d'Hudson.

Les Iroquois appellent le ciel Garonhia; les Hurons, Sironhiata, et les uns et les autres l'adorent comme le grand génie, le bon maître, le père de la vie; ils donnent aussi au soleil le titre d'Être suprême.

Les sauvages de l'Amérique septentrionale ne font point de traité sans prendre pour témoin et pour garant le soleil, comme nous voyons que fait Agamemnon dans Homère, et les Carthaginois dans Polybe. Ils font fumer leurs alliés dans le calumet, et en poussent la fumée vers cet astre. C'est aux Panis, qui habitent les bords du Missoury, que le soleil a donné le calumet, suivant la tradition de ces sauvages.

Les naturels de l'île de Cayenne adoraient aussi le soleil, le ciel et les astres. En un mot, partout où l'on a trouvé des traces d'un culte en Amérique, on a aussi reconnu qu'il se dirigeait vers quelques-unes des parties du grand tout ou du monde.

Le culte de la nature doit donc être regardé

comme la religion primitive et universelle des deux mondes. A ces preuves tirées de l'histoire des peuples des deux continens s'en joignent d'autres tirées de leurs monumens religieux et politiques, des divisions et des distributions de l'ordre sacré, et de l'ordre social, de leurs fêtes, de leurs hymnes et de leurs chants religieux, des opinions de leurs philosophes.

Dès que les hommes eurent cessé de se rassembler sur le sommet des hautes montagnes pour y contempler et y adorer le ciel, le soleil, la lune et les autres astres, leurs premières divinités, et qu'ils se furent réunis dans les temples, ils voulurent retrouver dans cette enceinte étroite les images de leurs dieux et un tableau régulier de cet ensemble admirable, connu sous le nom de monde ou du grand tout qu'ils adoraient.

Ainsi le fameux labyrinthe d'Égypte représentait les douze maisons du soleil, auquel il était consacré par douze palais, qui communiquaient entre eux, et qui formaient la masse du temple de l'astre qui engendre l'année et

les saisons en circulant dans les douze signes du zodiaque. On trouvait dans le temple d'Héliopolis ou de la ville du Soleil, douze colonnes chargées de symboles relatifs aux douze signes et aux élémens.

Ces énormes masses de pierres consacrées à l'astre du jour avaient la figure pyramidale, comme la plus propre à représenter les rayons du soleil, et la forme sous laquelle s'élève la flamme.

La statue d'Apollon Ageyus était une colonne terminée en pointe, et Apollon était le soleil.

Le soin de figurer les images et les statues des dieux en Égypte n'était point abandonné aux artistes ordinaires. Les prêtres en donnaient les dessins, et c'était sur des sphères, c'est-à-dire, d'après l'inspection du ciel et de ses images astronomiques qu'ils en déterminaient les formes. Aussi voyons-nous que dans toutes les religions les nombres sept et douze, dont l'un rappelle celui des planètes et l'autre celui des signes, sont des nombres sacrés, et qui se reproduisent sous toutes sortes de for-

mes. Tels sont les douze grands dieux ; les douze apôtres ; les douze fils de Jacob ou les douze tribus ; les douze autels de Janus ; les douze travaux d'Hercule ou du soleil ; les douze boucliers de Mars ; les douze frères Arvaux ; les douze dieux *Consentes* ; les douze membres de la lumière ; les douze gouverneurs dans le système manichéen ; les douze adeetyas des Indiens ; les douze azes des Scandinaves ; la ville aux douze portes de l'Apocalypse ; les douze quartiers de la ville dont Platon conçoit le plan ; les quatre tribus d'Athènes, sous-divisées en trois fratries, suivant la division faite par Cécrops ; les douze coussins sacrés sur lesquels est assis le Créateur dans la cosmogonie des Japonais ; les douze pierres du rational du grand-prêtre des Juifs, rangées trois par trois, comme les saisons ; les douze cantons de la ligue étrusque, et leurs douze lucumons, ou chefs de canton ; la confédération des douze villes d'Ionie, celle des douze villes d'Éolie ; les douze Tcheou dans lesquels Chun divise la Chine ; les douze contrées entre lesquelles les habitans de la Corée parta-

gent le monde; les douze officiers chargés de trainer le sarcophage dans les funérailles du roi de Tunquin; les douze chevaux de main, les douze éléphans, etc., conduits dans cette cérémonie.

Il en fut de même du nombre sept. Tel le chandelier à sept branches, qui représentait le système planétaire dans le temple de Jérusalem; les sept enceintes du temple, celles de la ville d'Ecbatane, également au nombre de sept, et teintes de couleurs affectées aux planètes; les sept portes de l'antre de Mithra ou du soleil; les sept étages de la tour de Babylone, surmontés d'un huitième qui représentait le ciel, et qui servait de temple à Jupiter; les sept portes de la villes de Thèbes, portant chacune le nom d'une planète; la flûte aux sept tuyaux, mise entre les mains du dieu qui représente le grand tout ou la nature, *Pan*; la lyre aux sept cordes touchée par Apollon ou par le dieu du soleil; le livre des destins, composé de sept tablettes; les sept anneaux prophétiques des Brachmanes, où était gravé le nom d'une planète; les sept pierres consa-

crées aux mêmes planètes en Laconie ; la division en sept castes adoptée par les Égyptiens et les Indiens dès la plus haute antiquité ; les sept idoles que les Bonzes portent tous les ans en pompe dans sept temples différens ; les sept voyelles mystiques qui formaient la formule sacrée proférée dans les temples des planètes ; les sept pyrées ou autels du monument de Mithra ; les sept Amchaspands ou grands génies invoqués par les Perses ; les sept archanges des Chaldéens et des Juifs ; les sept tours résonnantes de l'ancienne Byzance ; la semaine chez tous les peuples, ou la période de sept jours consacrés chacun à une planète ; la période de sept fois sept ans chez les Juifs ; les sept sacremens chez les chrétiens, etc. C'est surtout dans le livre astrologique et cabalistique, connu sous le nom d'Apocalypse de Jean, qu'on retrouve les nombre douze et sept répétés à chaque page. Le premier l'est quatorze fois, et le second vingt-quatre.

Le nombre trois cent soixante, qui est celui des jours de l'année, sans y comprendre les épagomènes, fut aussi retracé par les trois

cent soixante dieux qu'admettait la théologie d'Orphée ; par les trois cent soixante coupes d'eau du Nil, que les prêtres égyptiens versaient, une chaque jour, dans un tonneau sacré qui était dans la ville d'Achante ; par les trois cent soixante Éons ou génies des gnostiques ; par les trois cent soixante idoles placées dans les palais du Daïri au Japon ; par les trois cent soixante petites statues qui entouraient celle d'Hobal ou du dieu Soleil, Bel, adoré par les anciens Arabes ; par les trois cent soixante chapelles bâties autour de la superbe mosquée de Balk, élevée par les soins du chef de la famille de Barmécides ; par les trois cent soixante génies qui saisissent l'âme à la mort, suivant la doctrine des chrétiens de saint Jean ; par les trois cent soixantc temples bâtis sur la montagne Lowham à la Chine ; par le mur de trois cent soixante stades, dont Sémiramis environna la ville de Bélus ou du Soleil, la fameuse Babylone. Tous ces monumens nous retracent la même division du monde, et du cercle divisé en degrés que parcourt le soleil. Enfin la division du zodiaque en vingt-sept parties, qui exprime les

stations de la lune, et en trente-six qui est celle des décans, fut pareillement l'objet des distributions politiques et religieuses.

Non seulement les divisions du ciel, mais les constellations elles-mêmes furent représentées dans les temples, et leurs images consacrées parmi les monumens du culte et sur les médailles des villes. La belle étoile de la chèvre, placée aux cieux dans la constellation du cocher, avait sa statue en bronze doré dans la place publique des Phliassiens. Le cocher lui-même avait ses temples, ses statues, ses tombeaux, ses mystères en Grèce, et il y était honoré sous les noms de Myrtile, d'Hippolyte, de Sphérœus, de Cillas, d'Érecthée, etc.

On y voyait aussi les statues et les tombeaux des atlantides ou des pléiades Stéropé, Phœdra, etc.

On montrait près d'Argos la terre qui couvrait la tête de la fameuse Méduse, dont le type est aux cieux, sous les pieds de Persée.

La lune ou la Diane d'Éphèse para sa poi-

trine de la figure du cancer, qui est un des douze signes et le domicile de cette planète. L'ourse céleste, adorée sous le nom de Calysto, et le bouvier sous celui d'Arcas, avaient leurs tombeaux en Arcadie, près des autels du Soleil.

Ce même bouvier avait son idole dans l'ancienne Byzance, ainsi qu'Orion, le fameux Nembrod des Assyriens : ce dernier avait son tombeau à Tanagre en Béotie.

Les Syriens avaient consacré dans leurs temples les images des poissons, un des signes célestes.

Les constellations Nesra ou l'aigle, Aiyûk ou la chèvre, Yagutho ou les pléiades, et Suwaha ou Alhauwaa, le serpentaire, eurent leurs idoles chez les anciens Sabéens. On trouve encore ces noms dans le commentaire de Hyde sur Ulug-Beigh.

Le système religieux des Égyptiens était tout entier calqué sur le ciel, si nous en croyons Lucien, et comme il est aisé de le démontrer.

En général, on peut dire que tout le ciel étoilé était descendu sur le sol de la Grèce et

de l'Égypte, pour s'y peindre, et y prendre un corps dans les images des dieux, soit vivantes soit inanimées.

La plupart des villes étaient bâties sous l'inspection et sous la protection d'un signe céleste. On tirait leur horoscope ; de là les images des astres empreintes sur leurs médailles. Celles d'Antioche sur l'Oronte représentent le bélier avec le croissant de la lune ; celle des Mamertains, l'image du taureau ; celle des rois de Comagène, le type du scorpion ; celles de Zeugma et d'Anazarba, l'image du capricorne. Presque tous les signes célestes se trouvent sur les médailles d'Antonin ; l'étoile d'Hespérus était le sceau public des Locriens, Ozoles et Opuntiens.

Nous remarquons pareillement que les fêtes anciennes sont liées aux grandes époques de la nature, et au système céleste. Partout on trouve les fêtes solsticiales et équinoxiales. On y distingue surtout celle du solstice d'hiver : c'est alors que le soleil commence à renaître, et reprend sa route vers nos climats ; et celle de l'équinoxe du printemps : c'est alors qu'il

reporte dans notre hémisphère les longs jours, et la chaleur active et bienfaisante qui met en mouvement la végétation, qui en développe tous les germes, et qui mûrit toutes les productions de la terre. Noël et Pâques chez les chrétiens, adorateurs du soleil sous le nom de Christ, substitué à celui de Mithra, quelque illusion que l'ignorance ou la mauvaise foi cherche à se faire, en sont encore une preuve subsistante parmi nous. Tous les peuples ont eu leurs fêtes des quatre temps ou des quatre saisons. On les retrouve jusque chez les Chinois. Un de leurs plus anciens empereurs, Fohi, établit des sacrifices dont la célébration était fixée aux deux équinoxes et aux deux solstices. On éleva quatre pavillons aux lunes des quatre saisons.

Les anciens Chinois, dit Confucius, établirent un sacrifice solennel en honneur du Chang-Ty, au solstice d'hiver, parce que c'est alors que le soleil, après avoir parcouru les douze palais, recommence de nouveau sa carrière pour nous distribuer sa bienfaisante lumière.

Ils instituèrent un second sacrifice dans la

saison du printemps, pour le remercier en particulier des dons qu'il fait aux hommes par le moyen de la terre. Ces deux sacrifices ne peuvent être offerts que par l'empereur de la Chine, fils du ciel.

Les Grecs et les Romains en firent autant, à peu près pour les mêmes raisons.

Les Perses ont leur Neurouz ou fête du soleil dans son passage sur le bélier ou sous le signe de l'équinoxe du printemps, et les Juifs leur fête du passage sous l'agneau. Le Neurouz est une des plus grandes fêtes de la Perse. Les Perses célébraient autrefois l'entrée du soleil dans chaque signe, au bruit des instrumens de musique.

Les anciens Égyptiens promenaient la vache sacrée sept fois autour du temple, au solstice d'hiver. A l'équinoxe du printemps ils célébraient l'époque heureuse où le feu céleste venait tous les ans embraser la nature.

Cette fête du feu et de la lumière triomphante, dont notre feu sacré du samedi saint et notre cierge pascal retracent encore l'image,

existait dans la ville du Soleil, en Assyrie, sous le nom de fête des bûchers.

Les fêtes célébrées par les anciens Sabéens en honneur des planètes étaient fixées sous le signe de leur exaltation ; quelquefois sous celui de leur domicile, comme celle de Saturne chez les Romains l'était en décembre sous le capricorne, domicile de cette planète. Toutes les fêtes de l'ancien calendrier des pontifes sont liées au lever ou au coucher de quelque constellation ou de quelque étoile, comme on peut s'en assurer par la lecture des fastes d'Ovide.

C'est surtout dans les jeux du cirque, institués en honneur du dieu qui distribue la lumière, que le génie religieux des Romains et les rapports de leurs fêtes avec la nature se manifestent. Le soleil, la lune, les planètes, les élémens, l'univers et ses parties les plus apparentes, tout y était représenté par des emblèmes analogues à la nature. Le soleil avait ses chevaux, qui, dans l'Hippodrome, imitaient les courses de cet astre dans les cieux.

Les champs de l'Olympe étaient représentés par une vaste arène consacrée au soleil. Ce dieu y avait, au milieu, son temple, surmonté de son image. Les limites de la course du soleil, l'orient et l'occident, y étaient tracées, et marquées par des bornes placées vers les extrémités du cirque.

Les courses se faisaient d'orient en occident, jusqu'à sept tours, à cause des sept planètes.

Le soleil et la lune avaient leur char, ainsi que Jupiter et Vénus. Les conducteurs des chars étaient vêtus d'habits de couleur analogue à la teinte des divers élémens. Le char du soleil était attelé de quatre chevaux, et celui de la lune de deux.

On avait figuré dans le cirque le zodiaque par douze portes : on y retraça aussi le mouvement des étoiles circompolaires ou des deux ourses.

Dans ces fêtes tout était personnifié : la mer ou Neptune, la terre ou Cérès, ainsi que les autres élémens Ils y étaient représentés par des acteurs qui y disputaient le prix.

Ces combats furent, dit-on, inventés pour retracer l'harmonie de l'univers, du ciel, de la terre et de la mer.

On attribue à Romulus l'institution de ces jeux chez les Romains, et je crois qu'ils étaient une imitation des courses de l'Hippodrome des Arcadiens et des jeux de l'Élide.

Les phases de la lune furent aussi l'objet de fêtes, et surtout la néoménie ou la lumière nouvelle dont se revêt cette planète au commencement de chaque mois; car le dieu Mois eut ses temples, ses images et ses mystères. Tout le cérémonial de la procession d'Isis, décrite dans Apulée, se rapporte à la nature, et en retrace les diverses parties.

Les hymnes sacrés des anciens ont le même objet, si nous en jugeons par ceux qui nous sont restés, et qu'on attribue à Orphée. Quel qu'en soit l'auteur, il est évident qu'il n'a chanté que la nature.

Un des plus anciens empereurs de la Chine, Chun, fit composer un grand nombre d'hymnes qui s'adressent au ciel, au soleil, à la lune, aux astres, etc. Il en est de même de

presque toutes les prières des Perses contenues dans les livres Zends. Les chants poétiques des anciens auteurs, de qui nous tenons les théogonies connues sous les noms d'Orphée, de Linus, d'Hésiode, etc., se rapportent à la nature et à ses agens. « Chan-» tez, dit Hésiode aux Muses, les dieux im-» mortels, enfans de la terre et du ciel étoilé, » dieux nés du sein de la nuit, et qu'a nour-» ris l'Océan; les astres brillans, l'immense » voûte des cieux et les dieux qui en sont » nés; la mer, les fleuves, etc. »

Les chants d'Iopas, dans le repas que Didon donne aux Troyens, contiennent les sublimes leçons du savant Atlas sur la course de la lune et du soleil, sur l'origine des hommes, des animaux, etc. Dans les pastorales de Virgile, le vieux Silène chante le chaos et l'organisation du monde; Orphée en fait autant dans les Argonautiques d'Apollonius, la cosmogonie de Sanchoniaton ou celle des Phéniciens, cache sous le voile de l'allégorie les grands secrets de la nature, que l'on enseignait aux initiés. Les philosophes qui ont

succédé aux poètes qui les précédèrent dans la carrière de la philosophie, divisèrent toutes les parties de l'univers, et ne cherchèrent guère les dieux que dans les membres du grand dieu ou du grand tout appelé monde, tant l'idée de sa divinité a frappé tous ceux qui ont voulu raisonner sur les causes de notre organisation et de nos destinées.

Pythagore pensait que les corps célestes étaient immortels et divins ; que le soleil, la lune, et tous les astres étaient autant de dieux qui renfermaient avec surabondance la chaleur, *qui est le principe de la vie*. Il plaçait la substance de la divinité dans ce feu Éther, dont le soleil est le principal foyer.

Parménide imaginait une couronne de lumière qui enveloppait le monde ; et il en faisait aussi la substance de la divinité, dont les astres partageaient la nature. Alcméon de Crotone faisait résider les dieux dans le soleil, dans la lune, et dans les autres astres. Anthistène ne reconnaissait qu'une seule divinité, la nature. Platon attribue la divinité au monde, au ciel, aux astres et à la terre.

Xénocrate admettait huit grands dieux, le ciel des fixes et les sept planètes; Héraclide de Pont professa la même doctrine. Théophraste donne le titre de cause première aux astres et aux signes célestes. Zénon appelait aussi dieux l'éther, les astres, le temps et ses parties. Cléanthe admettait le dogme de la divinité de l'univers, et surtout du feu éther qui enveloppe les sphères et les pénètre. La divinité tout entière, suivant ce philosophe, se distribuait dans les astres, dépositaires d'autant de portions de ce feu divin. Diogène le Babylonien rapportait toute la mythologie à la nature ou à la physiologie. Chrysippe reconnaissait le monde pour dieu. Il faisait résider la substance divine dans le feu éther, dans le soleil, dans la lune et dans les astres, enfin dans la nature et ses principales parties.

Anaximandre regardait les astres comme autant de dieux; Anaximène donnait ce nom à l'éther et à l'air; Zénon, au monde en général, et au ciel en particulier.

Nous ne pousserons pas plus loin nos recherches sur les dogmes des anciens philoso-

phes, pour prouver qu'ils ont été d'accord avec les plus anciens poètes, avec les théologiens qui composèrent les premières théogonies, avec les législateurs qui réglèrent l'ordre religieux et politique, et avec les artistes qui élevèrent les premiers des temples et des statues aux dieux.

Il reste donc démontré, d'après tout ce que nous venons de dire, que l'univers et ses parties, c'est-à-dire, la nature et ses agens principaux, ont non-seulement dû être adorés comme dieux, mais qu'ils l'ont été effectivement, d'où il résulte une conséquence nécessaire, savoir : que c'est par la nature et ses parties, et par le jeu des causes physiques, que l'on doit expliquer le système théologique de tous les anciens peuples; que c'est sur le ciel, sur le soleil, sur la lune, sur les astres, sur la terre et sur les élémens que nous devons porter nos yeux si nous voulons retrouver les dieux de tous les peuples et les découvrir sous le voile que l'allégorie et la mysticité ont souvent jeté sur eux, soit pour piquer notre curiosité, soit pour nous inspirer plus de respect. Ce culte ayant été

le premier et le plus universellement répandu, il s'ensuit que la méthode d'explication qui doit être employée la première et le plus universellement, est celle qui porte tout entière sur le jeu des causes physiques et sur le mécanisme de l'organisation du monde. Tout ce qui recevra un sens raisonnable, considéré sous ce point de vue; tout ce qui, dans les poèmes anciens sur les dieux et dans les légendes sacrées des différens peuples, contiendra un tableau ingénieux de la nature et de ses opérations, est censé appartenir à cette religion que j'appelle la religion universelle. Tout ce qui pourra s'expliquer sans effort par le système physique et astronomique, doit être regardé comme faisant partie des aventures factices que l'allégorie a introduites dans les chants sur la nature.

C'est sur cette base que repose tout le système d'explication que nous adoptons dans notre ouvrage. On n'adora, avons-nous dit, on ne chanta que la nature, on ne peignit qu'elle : donc c'est par elle qu'il faut tout expliquer : la conséquence est nécessaire.

CHAPITRE III.

De l'Univers animé et intelligent.

Avant de passer aux applications de notre système et aux résultats qu'il doit donner, il est bon de considérer dans l'univers tous les rapports sous lesquels les anciens l'ont envisagé.

Il s'en faut de beaucoup qu'ils n'aient vu dans le monde qu'une machine sans vie et sans intelligence, mue par une force aveugle et nécessaire. La plus grande et la plus saine partie des philosophes ont pensé que l'univers renfermait éminemment le principe de vie et de mouvement que la nature avait mis en eux, et qui n'était en eux que parce qu'il existait éternellement en elle, comme dans une source abondante et féconde dont les ruisseaux vivi-

fiaient et animaient tout ce qui a vie et intelligence. L'homme n'avait pas encore la vanité de se croire plus parfait que le monde, et d'admettre dans une portion infiniment petite du grand tout ce qu'il refusait au grand tout lui-même et dans l'être passager, ce qu'il n'accordait pas à l'être toujours subsistant.

Le monde paraissait animé par un principe de vie qui circulait dans toutes ses parties, et qui le tenait dans une activité éternelle. On crut donc que l'univers vivait comme l'homme et comme les autres animaux, ou plutôt que ceux-ci ne vivaient que parce que l'univers, essentiellement animé, leur communiquait pour quelques instans une infiniment petite portion de sa vie immortelle qu'il versait dans la matière inerte et grossière des corps sublunaires. Venait-il à la retirer à lui, l'homme et l'animal mouraient, et l'univers seul, toujours vivant, circulait autour des débris de leurs corps par son mouvement perpétuel, et organisait de nouveaux êtres. Le feu actif ou la substance subtile qui le vivifiait lui-même en s'incorporant à sa masse immense, en était

l'âme universelle. C'est cette doctrine qui est renfermée dans le système des Chinois, sur l'*Yang* et sur l'*Yn*, dont l'un est la matière céleste, mobile et lumineuse, et l'autre la matière terrestre, inerte et ténébreuse dont tous les corps se composent.

C'est le dogme de Pythagore, contenu dans ces beaux vers du sixième livre de l'Énéide, où Anchise révèle à son fils l'origine des âmes, et le sort qui les attend après la mort.

« Il faut que vous sachiez, lui dit-il, ô mon
» fils! que le ciel et la terre, la mer, le globe
» brillant de la lune, et tous les astres, sont
» mus par un principe de vie interne qui
» perpétue leur existence; qu'il est une grande
» âme intelligente, répandue dans toutes les
» parties du vaste corps de l'univers, qui, se
» mêlant à tout, l'agite d'un mouvement
» éternel. C'est cette âme qui est la source
» de la vie de l'homme, de celle des troupeaux,
» de celle des oiseaux et de tous les monstres
» qui respirent au sein des mers. La force
» vive qui les anime émane de ce feu éternel
» qui brille dans les cieux, et qui, captif

» dans la matière grossière des corps, ne s'y
» développe qu'autant que le permettent les
» diverses organisations mortelles qui émous-
» sent sa force et son activité. A la mort de
» chaque animal, ces germes de vie particu-
» lière, ces portions du souffle universel,
» retournent à leur principe, et à leur source
» de vie qui circule dans la sphère étoilée. »

Timée de Locres, et après lui Platon et Proclus, ont fait un traité sur cette âme universelle, appelée âme du monde, qui, sous le nom de Jupiter, subit tant de métamorphoses dans la mythologie ancienne, et qui est représentée sous tant de formes empruntées des animaux et des plantes dans le système des Égyptiens. L'univers fut donc regardé comme un animal vivant, qui communique sa vie à tous les êtres qu'il engendre par sa fécondité éternelle.

Non-seulement il fut réputé vivant, mais encore souverainement intelligent, et peuplé d'une foule d'intelligences partielles répandues par toute la nature, et dont la source était dans son intelligence suprême et immortelle.

Le monde comprend tout, dit Timée; il est animé et doué de raison : c'est ce qui a fait dire à beaucoup de philosophes que le monde était vivant et sage.

Cléanthe, qui regardait l'univers comme Dieu ou comme la cause universelle et improduite de tous les effets, donnait une âme et une intelligence au monde, et c'était à cette âme intelligente qu'appartenait proprement la divinité. Dieu, suivant lui, établissait son principal siége dans la substance éthérée, dans cet élément subtil et lumineux qui circule avec abondance autour du firmament, et qui de là se répand dans tous les astres, qui par cela même partagent la nature divine.

Dans le second livre de Cicéron sur la nature des dieux, un des interlocuteurs s'attache à prouver par plusieurs argumens que l'univers est nécessairement intelligent et sage. Une des principales raisons qu'il en apporte, c'est qu'il n'est pas vraisemblable que l'homme, qui n'est qu'une infiniment petite partie du grand tout, ait des sens et de l'intelligence, et que le tout lui-même, d'une nature bien

supérieure à celle de l'homme, en soit privé. « Une même sorte d'âmes, dit Marc-Aurèle, » a été distribuée à tous les animaux qui sont » sans raison, et un esprit intelligent à tous » les êtres raisonnables. De même que tous » les corps terrestres sont formés d'une même » terre, de même que tout ce qui vit et tout » ce qui respire ne voit qu'une même lumière, » ne reçoit et ne rend qu'un même air, de » même il n'y a qu'une âme, quoiqu'elle se » distribue en une infinité de corps organisés ; » il n'y a qu'une intelligence, quoiqu'elle » semble se partager. Ainsi la lumière du » soleil est une, quoiqu'on la voie dispersée » sur les murailles, sur les montagnes, sur » mille objets divers. »

Il résulte de ces principes philosophiques que la matière des corps particuliers se généralise en une matière universelle dont se compose le corps du monde ; que les âmes et les intelligences particulières se généralisent en une âme et en une intelligence universelle, qui meuvent et régissent la masse immense de matière dont est formé le corps du monde.

Ainsi l'univers est un vaste corps mu par une âme, gouverné et conduit par une intelligence, qui ont la même étendue et qui agissent dans toutes ses parties, c'est-à-dire, dans tout ce qui existe, puisqu'il n'existe rien hors l'univers, qui est l'assemblage de toutes choses. Réciproquement, de même que la matière universelle se partage en une foule innombrable de corps particuliers sous des formes variées, de même la vie ou l'âme universelle, ainsi que l'intelligence, se divisant dans les corps, y prennent un caractère de vie et d'intelligence particulière dans la multitude infinie de vases divers qui les reçoivent. Telle la masse immense des eaux, connue sous le nom d'Océan, fournit, par l'évaporation, les diverses espèces d'eaux qui se distribuent dans les lacs, dans les fontaines, dans les rivières, dans les plantes, dans tous les végétaux et les animaux, où circulent les fluides sous des formes et avec des qualités particulières, pour rentrer ensuite dans le bassin des mers, où elles se confondent en une seule masse de qualité homogène. Voilà l'idée que les anciens

eurent de l'âme ou de la vie et de l'intelligence universelle, source de la vie et des intelligences distribuées dans tous les êtres particuliers, à qui elles se communiquent par des milliers de canaux. C'est de cette source féconde que sont sorties les intelligences innombrables placées dans le ciel, dans le soleil, dans la lune, dans tous les astres, dans tous les élémens, dans la terre, dans les eaux, et généralement partout où la cause universelle semble avoir fixé le siége de quelque action particulière, et quelqu'un des agens du grand travail de la nature. Ainsi se composa la cour des dieux qui habitent l'Olympe, celles des divinités de l'air, de la mer et de la terre; ainsi s'organisa le système général de l'administration du monde, dont le soin fut confié à des intelligences de différens ordres et de dénominations différentes, soit dieux, soit génies, soit anges, soit esprits célestes, héros, izeds, azes, etc.

Rien ne s'exécuta plus dans le monde par des moyens physiques, par la seule force de la matière et par les lois du mouvement : tout

dépendit de la volonté et des ordres d'agens intelligens. Le conseil des dieux régla le destin des hommes, et décida du sort de la nature entière, soumise à leurs lois et dirigée par leur sagesse. C'est sous cette forme que se présente la théologie chez tous les peuples qui ont eu un culte régulier et des théogonies raisonnées. Le sauvage, encore aujourd'hui, place la vie partout où il voit du mouvement, et l'intelligence dans toutes les causes dont il ignore le mécanisme, c'est-à-dire, dans toute la nature. De là l'opinion des astres animés et conduits par des intelligences; opinion répandue chez les Chaldéens, chez les Perses, chez les Grecs et chez les Juifs et les Chrétiens; car ces derniers ont placé des anges dans chaque astre, chargés de conduire les corps célestes et de régler le mouvement des sphères.

Les Perses ont aussi leur ange *Chur*, qui dirige la course du soleil; et les Grecs avaient leur Apollon, qui avait son siége dans cet astre. Les livres théologiques des Perses parlent de sept grandes intelligences sous le nom d'Amschaspands, qui forment le cortége du

dieu de la lumière, et qui ne sont que les génies des sept planètes. Les Juifs en ont fait leurs sept archanges, toujours présens devant le Seigneur. Ce sont les sept grandes puissances qu'Avenard nous dit avoir été préposées par Dieu au gouvernement du monde, ou les sept anges chargés de conduire les sept planètes; elles répondent aux sept ousiarques, qui, suivant la doctrine de Trismégiste, président aux sept sphères. Les Arabes, les Mahométans, les Cophtes, les ont conservées. Ainsi, chez les Perses, chaque planète est surveillée par un génie placé dans une étoile fixe: l'astre Taschter est chargé de la planète *Tir* ou de Mercure, qui est devenu l'ange *Tiriel*, que les cabalistes appellent l'intelligence de Mercure; Haftorang est l'astre chargé de la planète Behram ou de Mars, etc. Les noms de ces astres sont aujourd'hui les noms d'autant d'anges chez les Perses modernes.

Au nombre sept des sphères planétaires on a ajouté la sphère des fixes et le cercle de la terre; ce qui a produit le système des neuf sphères. Les Grecs y attachèrent neuf intel-

ligences, sous le nom de muses, qui, par leurs chants, formaient l'harmonie universelle du monde. Les Chaldéens et les Juifs y plaçaient d'autres intelligences, sous le nom de chérubins et de séraphins, etc., au nombre de neuf chœurs, qui réjouissaient l'Éternel par leurs concerts.

Les Hébreux et les Chrétiens admettent quatre anges chargés de garder les quatre coins du monde. L'astrologie avait accordé cette surveillance à quatre planètes; les Perses, à quatre grandes étoiles placées aux quatre coins cardinaux du ciel.

Les Indiens ont aussi leurs génies, qui président aux diverses régions du monde. Le système astrologique avait soumis chaque climat, chaque ville à l'influence d'un astre. On y substitua son ange, ou l'intelligence qui était censée présider à cet astre et en être l'âme. Ainsi les livres sacrés des Juifs admettent un ange tutélaire de la Perse, un ange tutélaire des Juifs.

Le nombre douze ou celui des signes donna lieu d'imaginer douze grands anges gardiens

du monde, dont Hyde nous a conservé les noms. Chacune des divisions du temps en douze mois est son ange, ainsi que les élémens. Il y a aussi des anges qui président aux trente jours de chaque mois. Toutes les choses du monde, suivant les Perses, sont administrées par des anges, et cette doctrine remonte chez eux à la plus haute antiquité.

Les Basilidiens avaient leurs trois cent soixante anges, qui présidaient aux trois cent soixante cieux qu'ils avaient imaginés. Ce sont les trois cent soixante Éons des gnostiques.

L'administration de l'univers fut partagée entre cette foule d'intelligences, soit anges, soit izeds, soit dieux, héros, génies, gines, etc.; chacune d'elles était chargée d'un certain département ou d'une fonction particulière : le froid, le chaud, la pluie, la sécheresse, les productions des fruits de la terre, la multiplication des troupeaux, les arts, les opérations agricoles, etc., tout fut sous l'inspection d'un ange.

Bad, chez les Perses, est le nom de l'ange qui préside aux vents. Mordad est l'ange de

la mort. Aniran préside aux noces. Fervardin est le nom de l'ange de l'air et des eaux. Curdat, le nom de l'ange de la terre et de ses fruits. Cette théologie a passé chez les chrétiens. Origène parle de l'ange de la vocation des Gentils, de l'ange de la grâce. Tertullien, de l'ange de la prière, de l'ange du baptême, des anges du mariage, de l'ange qui préside à la formation du fœtus. Chrysostome et Basile célèbrent l'ange de la paix. Ce dernier, dans sa liturgie, fait mention de l'ange du jour. On voit que les pères de l'Église ont copié le système hiérarchique des Perses et des Chaldéens.

Dans la théologie des Grecs, on supposait que les dieux avaient partagé entre eux les différentes parties de l'univers, les différens arts, les divers travaux. Jupiter présidait au ciel, Neptune aux eaux, Pluton aux enfers, Vulcain au feu, Diane à la chasse, Cérès à la terre et aux moissons, Bacchus aux vendanges, Minerve aux arts et aux diverses fabriques. Les montagnes eurent leurs Oréades, les fontaines leurs Naïades, les forêts leurs Drya-

des et leurs Hamadryades : c'est le même dogme sous d'autres noms ; et Origène, chez les chrétiens, professe la même opinion lorsqu'il dit : « J'avancerai hardiment qu'il y a des » vertus célestes qui ont le gouvernement de » ce monde : l'une préside à la terre, l'autre » aux plantes, telle autre aux fleuves et aux » fontaines, telle autre à la pluie, aux vents. » L'astrologie plaçait une partie de ces puissances dans les astres, ainsi les Hyades présidaient aux pluies, Orion aux tempêtes, Sirius aux grandes chaleurs, le Bélier aux troupeaux, etc. Le système des anges et des dieux, qui se distribuent entre eux les diverses parties du monde et les différentes opérations du grand travail de la nature, n'est autre chose que l'ancien système astrologique, dans lequel les astres exerçaient les mêmes fonctions qu'ont depuis remplies leurs anges ou leurs génies.

Proclus fait présider une pléiade à chacune des sphères : Céléno préside à la sphère de Saturne, Stéropé à celle de Jupiter, etc. Dans l'Apocalypse, ces mêmes pléiades sont appe-

lées sept anges, qui frappent le monde des sept dernières plaies.

Les habitans de l'île de Thulé adoraient des génies célestes, aériens, terrestres; ils en plaçaient aussi dans les eaux, dans les fleuves et les fontaines.

Les Sinthovistes du Japon révèrent des divinités distribuées dans les étoiles, et des esprits qui président aux élémens, aux plantes, aux animaux, aux divers événemens de la vie.

Ils ont leurs Udsigami, qui sont les divinités tutélaires d'une province, d'une ville, d'un village, etc.

Les Chinois rendent un culte aux génies placés dans le soleil et dans la lune, dans les planètes, dans les élémens, et à ceux qui président à la mer, aux fleuves, aux fontaines, aux bois, aux montagnes, et qui répondent aux Néréides, aux Naïades, aux Dryades et aux autres nymphes de la théogonie des Grecs. Tous ces génies, suivant les lettrés, sont des émanations du grand comble, c'est-à-dire, du ciel ou de l'âme universelle qui le meut.



Les *Chen*, chez les Chinois de la secte de Tao, composent une administration d'esprits ou d'intelligences rangées en différentes classes, et chargées de différentes fonctions dans la nature. Les unes ont inspection sur le soleil, les autres sur la lune, celles-ci sur les étoiles, celles-là sur les vents, sur la pluie, sur la grêle; d'autres sur le temps, sur les saisons, sur les nuits, sur les heures.

Les Siamois admettent, comme les Perses, des anges qui président aux quatre coins du monde; ils placent sept classes d'anges dans les sept cieux : les astres, les vents, la pluie, la terre, les montagnes, les villes, sont sous la surveillance d'anges ou d'intelligences. Ils en distinguent de mâles et de femelles : ainsi l'ange gardienne de la terre est femelle.

C'est par suite du dogme fondamental qui place Dieu dans l'âme universelle du monde, dit Dow, âme répandue dans toutes les parties de la nature, que les Indiens révèrent les élémens et toutes les grandes parties du corps de l'univers, comme contenant une portion de la divinité. C'est là ce qui a donné nais-

sance, dans le peuple, au culte des divinités subalternes; car les Indiens, dans leurs vedams, font descendre la divinité ou l'âme universelle dans toutes les parties de la matière. Ainsi ils admettent, outre leur trinité ou triple puissance, une foule de divinités intermédiaires, des anges, des génies, des patriarches, etc. Ils honorent Vayoo, dieu du vent : c'est l'Éole des Grecs; Agny, dieu du feu; Varoog, dieu de l'océan; Sasanko, dieu de la lune; Prajapatée, dieu des nations; Cubéra préside aux richesses, etc.

Dans le système religieux des Indiens, le soleil, la lune et les astres sont autant de dewatas ou de génies. Le monde a sept étages, dont chacun est entouré de sa mer et a son génie : la perfection de chaque génie est graduée comme celle des étages.

C'est le système des anciens Chaldéens sur la grande mer ou firmament, et sur les divers cieux habités par des anges de différente nature et composant une hiérarchie graduée.

Le dieu Indra, qui, chez les Indiens, préside à l'air et au vent, préside aussi au ciel

inférieur et aux divinités subalternes, dont le nombre se monte à trois cent trente-deux millions : ces dieux subalternes se sous-divisent en différentes classes. Le ciel supérieur a aussi ses divinités ; Adytya conduit le soleil ; Nishagara, la lune, etc.

Les Chingualais donnent à la divinité des lieutenans : toute l'île de Ceylan est remplie d'idoles tutélaires des villes et des provinces. Les prières de ces insulaires ne s'adressent pas directement à l'Être suprême, mais à ses lieutenans et aux dieux inférieurs dépositaires d'une partie de sa puissance.

Les Moluquois ont leur Nitos, soumis à un chef supérieur qu'ils appellent Lanthila. Chaque ville, chaque bourg, chaque cabane a son Nitos ou sa divinité tutélaire ; ils donnent au génie de l'air le nom de Lanitho.

Aux îles Philippines, le culte du soleil, de la lune et des étoiles est accompagné de celui des intelligences subalternes, dont les unes président aux semences, les autres à la pêche, celles-ci aux villes, celles-là aux montagnes, etc.

Les habitans de l'île Formose, qui regardaient le soleil et la lune comme deux divinités supérieures, imaginaient que les étoiles étaient des demi-dieux ou des divinités inférieures.

Les Parsis subordonnent au dieu suprême sept ministres, sous lesquels sont rangés vingt-six autres qui se partagent le gouvernement du monde. Ils les prient d'intercéder pour eux dans leurs besoins, comme étant médiateurs entre les hommes et le dieu suprême.

Les Sabéens plaçaient entre le dieu suprême, qu'ils qualifiaient de seigneur des seigneurs, des anges qu'ils appelaient des médiateurs.

Les insulaires de l'île de Madagascar, outre le dieu souverain, admettent des intelligences chargées de mouvoir et de gouverner les sphères célestes; d'autres qui ont le département de l'air, des météores; d'autres celui des eaux : celles-là veillent sur les hommes.

Les habitans de Loango ont une multitude d'idoles, de divinités, qui se partagent entre elles l'empire du monde. Parmi ces dieux ou

génies, les uns président aux vents, les autres aux éclairs, d'autres aux récoltes : ceux-ci dominent sur les poissons de la mer et des rivières, ceux-là sur les forêts, etc.

Les peuples de la Celtique admettaient des intelligences que le premier être avait répandues dans toutes les parties de la matière, pour l'animer et la conduire. Ils unissaient au culte des différentes parties de la nature et des élémens, des génies qui étaient censés y avoir leur siége et en avoir la conduite. Ils supposaient, dit Peloutier, que chaque partie du monde visible était unie à une intelligence invisible qui en était l'âme. La même opinion était répandue chez les Scandinaves. « De la » divinité suprême, qui est le monde animé » et intelligent, dit Mallet, était émanée, » suivant ces peuples, une infinité de divini- » tés subalternes et de génies, dont chaque » partie visible du monde était le siége et le » temple : ces intelligences n'y résidaient pas » seulement, elles en dirigeaient aussi les » opérations. Çhaque élément avait son intel- » ligence ou sa divinité propre. Il y en avait

» dans la terre, dans l'eau, dans le feu, dans
» l'air, dans le soleil, dans la lune, dans les
» astres. Les arbres, les forêts, les fleuves,
» les montagnes, les rochers, les vents, la
» foudre, la tempête, en contenaient aussi,
» et méritaient par là un culte religieux. »

Les Slaves avaient Koupalo, qui présidait aux productions de la terre; Bog, dieu des eaux. Lado ou Lada présidait à l'amour.

Les Bourkans des Kalmouks résident dans le monde qu'ils adoptent, et dans les planètes; d'autres occupent les contrées célestes. Sakji-Mouni habite sur la terre; Erlik-Kan aux enfers, où il règne sur les âmes.

Les Kalmouks sont persuadés que l'air est rempli de génies; ils donnent à ces esprits aériens le nom de *Tengri* : les uns sont bienfaisans, les autres malfaisans.

Les habitans du Thibet ont leur Lahes, génies émanés de la substance divine.

En Amérique, les sauvages de l'île de St-Domingue reconnaissent, au-dessous du dieu souverain, d'autres divinités sous le nom de Zémés, auxquelles on consacrait des idoles

dans chaque cabane. Les Mexicains, les Virginiens, supposaient aussi que le dieu suprême avait abandonné le gouvernement du monde à une classe de dieux subalternes. C'est avec ce monde invisible ou composé d'intelligences cachées dans toutes les parties de la nature, que les prêtres avaient établi un commerce qui a fait tous les malheurs de l'homme et sa honte. Il reste donc démontré, d'après l'énumération que nous venons de faire des opinions religieuses des différens peuples du monde, que l'univers et ses parties ont été adorés, non seulement comme causes, mais encore comme causes vivantes, animées et intelligentes, et que ce dogme n'est pas celui d'un ou deux peuples, mais que c'est un dogme universellement répandu par toute la terre. Nous avons également vu quelle a été la source de cette opinion : elle est née du dogme d'une âme unique et universelle, ou d'une âme du monde, souverainement intelligente, disséminée sur tous les points de la matière, où la nature exerce comme cause quelque action importante, ou produit quelque effet régu-

lier, soit éternel, soit constamment reproduit. La grande cause unique ou l'Univers-Dieu se décomposa donc en une foule de causes partielles, qui furent subordonnées à son unité, et qui ont été considérées comme autant de causes vives et intelligentes, de la nature de la cause suprême, dont elles sont ou des parties, ou des émanations. L'univers fut donc un Dieu unique, composé de l'assemblage d'une foule de dieux qui concouraient comme causes partielles à l'action totale qu'il exerce lui-même, en lui-même et sur lui-même. Ainsi se forma cette grande administration, une dans sa sagesse et sa force primitive, mais multipliée à l'infini dans ses agens secondaires, appelés dieux, anges, génies, etc., et avec lesquels on a cru pouvoir traiter comme l'on traitait avec les ministres et les agens des administrations humaines.

C'est ici que commence le culte, car nous n'adressons des vœux et des prières qu'à des êtres capables de nous entendre et de nous exaucer. Ainsi Agamemnon dans Homère, apostrophant le soleil, lui dit : « Soleil, qui

vois tout et entend tout. » Ce n'est point ici une figure poétique ; c'est un dogme constamment reçu, et l'on regarda comme impie le premier philosophe qui osa avancer que le soleil n'était qu'une masse de feu. On sent combien de telles opinions nuisaient aux progrès de la physique, lorsqu'on pouvait expliquer tous les phénomènes de la nature par la volonté de causes intelligentes qui avaient leur siége dans le lieu où se manifestait l'action de la cause. Mais si par là l'étude de la physique éprouva de grands obstacles, la poésie y trouva de grandes ressources pour la fiction. Tout fut animé chez elle, comme tout paraissait l'être dans la nature.

Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.
Un orage terrible aux yeux des matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande lès flots.
Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
C'est une Nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.

Boileau, *Art poétique*, I, III.

Tel fut le langage de la poésie dès la plus haute antiquité, et c'est d'après ces données

que nous procéderons à l'explication de la mythologie et des poèmes religieux, dont elle renferme les débris. Comme les poètes furent les premiers théologiens, c'est aussi d'après la même méthode que nous analyserons toutes les traditions et les légendes sacrées, sous quelque nom que les agens de la nature se trouvent déguisés dans les allégories religieuses, soit que l'on ait supposé les intelligences unies aux corps visibles qu'elles animaient, soit qu'on les en ait séparées par abstraction, et qu'on en ait composé un monde d'intelligences, placé hors du monde visible, mais qui fut toujours calqué sur lui et sur ses divisions.

CHAPITRE IV.

Des grandes divisions de la nature en causes active et passive, et en principes, lumière et ténèbres.

L'UNIVERS ou la grande cause, ainsi animé et intelligent, subdivisé en une foule de causes partielles également intelligentes, fut partagé aussi en deux grandes masses ou parties, l'une appelée la cause active, l'autre la cause passive, ou la partie mâle, et la partie femelle, qui composèrent le grand Androgyne, dont les deux sexes étaient censés s'unir pour tout produire ; c'est-à dire, le monde agissant en lui-même et sur lui-même. Voilà un des grands mystères de l'ancienne théologie : le ciel contînt la première partie ; la terre et les élémens, jusqu'à la lune, comprirent la seconde.

Deux choses ont frappé tous les hommes dans l'univers et dans les formes des corps qu'il renferme : ce qui semble y demeurer toujours, et ce qui ne fait que passer ; les causes, les effets et les lieux qui leur sont affectés, autrement les lieux où les uns agissent, et ceux où les autres se reproduisent. Le ciel et la terre présentent l'image de ce contraste frappant, de l'être éternel et de l'être passager. Dans le ciel, rien ne semble naître, croître, décroître et mourir lorsqu'on s'élève au-dessus de la sphère de la lune. Elle seule paraît offrir des traces d'altération, de destruction et de reproduction de formes dans le changement de ses phases, tandis que d'un autre côté elle présente une image de perpétuité dans sa propre substance, dans son mouvement et dans la succession périodique et invariable de ces mêmes phases. Elle est comme le terme le plus élevé de la sphère des êtres sujets à altération. Au-dessus d'elle, tout marche dans un ordre constant et régulier, et conserve des formes éternelles. Tous les corps célestes se montrent perpétuellement les

mêmes, avec leurs grosseurs, leurs couleurs, les mêmes diamètres, leurs rapports de distance, si l'on en excepte les planètes ou les astres mobiles : leur nombre ne s'accroît ni ne diminue. Uranus n'engendre plus d'enfans et n'en perd point : tout est chez lui éternel et immuable, au moins tout nous paraît l'être.

Il n'en est pas de même de la Terre. Si d'un côté elle partage l'éternité du ciel dans sa masse et dans sa force et ses qualités propres, de l'autre elle porte dans son sein et à sa surface une foule innombrable de corps extraits de sa substance et de celle des élémens qui l'enveloppent. Ceux-ci n'ont qu'une existence momentanée, et passent successivement par toutes les formes, dans les diverses organisations qu'éprouve la matière terrestre : à peine sortis de son sein, ils s'y replongent aussitôt. C'est à cette espèce particulière de matière, successivement organisée et décomposée, que les hommes ont attaché l'idée d'être passager et d'effet, tandis qu'ils ont attribué la prérogative de cause à l'être perpétuellement sub-

sistant, soit au ciel et à ses astres, soit à la terre, avec ses élémens, ses fleuves, ses montagnes.

Voilà donc deux grandes divisions qui ont dû se faire remarquer dans l'univers, et qui séparent les corps existans dans toute la nature par des différences très-tranchantes. A la surface de la terre, on voit la matière subir mille formes diverses, suivant les différentes contextures des germes qu'elle contient, et les configurations variées des moules qui les reçoivent et où ils se développent. Ici, elle rampe sous la forme d'un arbuste flexible; là, elle s'élève majestueusement sous celle du chêne robuste; ailleurs, elle se hérisse d'épines, s'épanouit en roses, se nuance en fleurs, se mûrit en fruits, s'allonge en racines ou s'arrondit en masse touffue, et couvre de son ombre épaisse le vert gazon, sous la forme duquel elle alimente les animaux, qui sont encore elle-même, mise en activité dans une organisation plus parfaite, et mue par le feu, principe qui donne la vie aux corps animés. Dans ce nouvel état, elle a encore ses germes,

son développement, sa croissance, sa perfection ou sa maturité, sa jeunesse, sa vieillesse et sa mort, et elle laisse après elle des débris destinés à recomposer de nouveaux corps. Sous cette forme animée on la voit également ramper en insecte et en reptile, s'élever en aigle hardi, se hérisser des dards du porc-épic, se couvrir de duvet, de poils ou de plumes diversement colorées; s'attacher aux rochers par les racines du polype, se traîner en tortue, bondir en cerf et en daim léger, ou presser la terre de sa masse pesante en éléphant; rugir en lion, mugir en bœuf, chanter sous la forme d'oiseau; enfin, articuler des sons sous celle de l'homme, combiner des idées, se connaître et s'imiter elle-même, créer les arts, et raisonner sur toutes ses opérations et sur celles de la nature. C'est là le terme connu de la perfection de la matière organisée sur la surface de la terre.

A côté de l'homme sont les extrêmes qui contrastent le plus avec la perfection de la matière animée, dans les corps qui s'organisent au sein des eaux, et qui vivent dans le coquil-

lage. Ici, le feu de l'intelligence, le sentiment et la vie sont presqu'entièrement éteints, et une nuance légère y sépare l'être animé de celui qui ne fait que végéter. La nature prend des formes encore plus variées que sur la terre : les masses y sont plus énormes, et les figures plus monstrueuses ; mais on y reconnaît toujours la matière mise en activité par le feu éther, dont l'action est enchaînée dans un fluide plus grossier que l'air. Le vermisseau rampe ici dans le limon, tandis que le poisson fend la masse des eaux, à l'aide de nageoires, au-dessus de l'anguille tortueuse, qui développe ses replis, vers la base du fluide. L'énorme baleine y présente une masse de matière vivante, qui n'a pas son égale parmi les habitans de la terre et de l'air. Quoique les trois élémens aient chacun des animaux dont les formes offrent assez souvent des parallèles, on remarque dans tous un caractère commun : c'est l'instinct de l'amour qui les rapproche pour se reproduire, et un autre instinct moins doux qui les porte à se rechercher comme pâture, et qui tient aussi au besoin de per-

8.

pétuer les transformations de la même matière sous mille formes, et à la faire revivre tour-à-tour dans les divers élémens qui servent d'habitation aux corps organisés. C'est là le Prothée d'Homère, suivant quelques allégoristes.

Rien de semblable ne s'offre aux regards de l'homme au-delà de la sphère élémentaire, qui est censée s'étendre jusqu'aux dernières couches de l'atmosphère, et même jusqu'à l'orbite de la lune. Là, les corps prennent un autre caractère, celui de constance et de perpétuité, qui les distingue essentiellement de l'effet. La terre recèle donc dans son sein fécond la cause ou les germes des êtres qu'elle en fait éclore; mais elle n'est pas la seule cause. Les pluies qui la fertilisent semblent venir du ciel ou du séjour des nuages que l'œil y place. La chaleur vient du soleil, et les vicissitudes des saisons sont liées au mouvement des astres, qui paraissent les ramener. Le ciel fut donc aussi cause avec la terre, mais cause active, produisant tous les changemens sans en éprouver lui-même, et les produisant en un autre que lui.

« On remarqua qu'il y avait dans l'univers, » comme le dit très-bien Ocellus de Lucanie, » génération et cause de génération, et l'on » plaça la génération là où il y avait change- » ment et déplacement des parties, et la cause » où il y avait stabilité de nature. Comme le » monde, ajoute ce philosophe, est ingéné- » rable et indestructible, qu'il n'a point eu de » commencement et qu'il n'aura point de fin, » il est nécessaire que le principe qui opère la » génération dans un autre que lui, et celui » qui l'opère en lui-même aient co-existé.

» Le principe qui opère en un autre que lui » est tout ce qui est au-dessus de la lune, et » surtout le soleil, qui, par ses allées et ses » retours, change continuellement l'air, en » raison du froid et du chaud, d'où résultent » les changemens de la terre et de tout ce qui » tient à la terre. Le zodiaque, dans lequel se » meut le soleil, est encore une cause qui » concourt à la génération : en un mot, la » composition du monde comprend la cause » active et la cause passive; l'une qui engen- » dre hors d'elle; l'autre qui engendre en

» elle. La première, c'est le monde supérieur » à la lune; la seconde, c'est le monde sublunaire : de ces deux parties, l'une divine, toujours constante, et l'autre mortelle, toujours changeante, est composé ce » qu'on appelle le monde, dont un des principes est toujours mouvant et gouvernant, » et l'autre toujours mu et gouverné ».

Voilà un précis de la philosophie ancienne qui a passé dans les théologies et les cosmogonies des différens peuples.

Cette distinction de la double manière dont la grande cause procède à la génération des êtres produits en elle et par elle, dut donner lieu à des comparaisons avec les générations d'ici-bas, où deux causes concourent à la génération de l'animal; l'une activement, l'autre passivement; l'une comme mâle, l'autre comme femelle; l'une comme père, et l'autre comme mère. La terre dut être regardée comme la matrice de la nature et le réceptacle des germes, et la nourrice des êtres produits dans son sein; le ciel, comme le principe de la semence et de la fécondité. Ils durent pré-

senter l'un et l'autre les rapports de mâle et de femelle, ou plutôt de mari et de femme, et leur concours, l'image d'un mariage d'où naissent tous les êtres. Ces comparaisons ont été effectivement faites. Le ciel, dit Plutarque, parut aux hommes faire la fonction de père, et la terre celle de mère. « Le ciel était le » père, parce qu'il versait la semence dans le » sein de la terre par le moyen de ses pluies; » la terre, qui, en les recevant, devenait » féconde et enfantait, paraissait être la » mère ». L'Amour, suivant Hésiode, présida au débrouillement du chaos. C'est là ce chaste mariage de la nature avec elle-même, que Virgile a chanté dans ces beaux vers du second livre des Géorgiques. « La terre, dit ce poète, » s'entr'ouvre au printemps pour demander » au ciel le germe de la fécondité. Alors » l'Éther, ce dieu puissant, descend au sein » de son épouse, joyeuse de sa présence. Au » moment où il fait couler sa semence dans » les pluies qui l'arrosent, l'union de leurs » deux immenses corps donne la vie et la » nourriture à tous les êtres ». C'est égale-

ment au printemps et au 25 de mars, que les fictions sacrées des chrétiens supposent que l'Éternel se communique à leur déesse vierge, pour réparer les malheurs de la nature et régénérer l'univers.

Columelle, dans son traité sur l'agriculture, a aussi chanté les amours de la nature et le mariage du ciel avec la terre, qui se consomme tous les ans au printemps. Il nous peint l'Esprit éternel, source de la vie ou l'âme qui anime le monde, pressée des aiguillons de l'amour et brûlante de tous les feux de Vénus, qui s'unit à la nature ou à elle-même, puisqu'elle en fait partie, et qui remplit son propre sein de nouvelles productions. C'est cette union de l'univers à lui-même, ou cette action mutuelle de ces deux sexes, qu'il appelle les grands secrets de la nature, ses orgies sacrées, ses mystères, et dont les initiations anciennes retraçaient les tableaux variés par une foule d'emblêmes. De là les fêtes Ityphalliques et la consécration du *Phallus* et du *Cteis*, ou des parties sexuelles de l'homme et de la femme dans les anciens sanctuaires.

Telle est aussi, chez les Indiens, l'origine du culte du Lingam, qui n'est autre chose que l'assemblage des organes de la génération des deux sexes, que ces peuples ont exposés dans les temples de la nature, pour être un emblème toujours subsistant de la fécondité universelle. Les Indiens ont la plus grande vénération pour ce symbole, et ce culte remonte chez eux à la plus haute antiquité. C'est sous cette forme qu'ils adorent leur grand dieu Isuren, le même que le Bacchus grec, en l'honneur duquel on élevait le Phallus.

Le chandelier à sept branches, destiné à représenter le système planétaire par lequel se consomme le grand ouvrage des générations sublunaires, est placé devant le Lingam et les Brames l'allument lorsqu'ils viennent rendre hommage à cet emblême de la double force de la nature.

Les Gourous sont chargés d'orner le Lingam de fleurs, à peu près comme les Grecs paraient le Phallus. Le Taly, que le Brame consacre, que le nouvel époux attache au cou de son épouse, et qu'elle doit porter tant qu'elle vi-

vra, est souvent un Lingam ou l'emblème de l'union des deux sexes.

Les Égyptiens avaient pareillement consacré le Phallus dans les mystères d'Isis et d'Osiris. Suivant Kirker, on a retrouvé le Phallus honoré jusqu'en Amérique. Si cela est, ce culte a eu la même universalité que celui de la nature elle-même, ou de l'être qui réunit cette double force. Nous apprenons de Diodore que les Égyptiens n'étaient pas les seuls peuples qui eussent consacré cet emblème; qu'il l'était chez les Assyriens, chez les Perses, chez les Grecs, comme il l'était chez les Romains et dans toute l'Italie. Partout il fut consacré comme une image des organes de la génération de tous les êtres animés, suivant Diodore, ou comme un symbole destiné à exprimer la force naturelle et spermatique des astres, suivant Ptolémée.

Les docteurs chrétiens, également ignorans et méchans, et toujours occupés à décrier et à dénaturer les idées théologiques, les cérémonies, les statues et les fables sacrées des anciens, ont donc eu tort de décla-

mer contre les fêtes et contre les images qui avaient pour objet le culte de la fécondité universelle. Ces images, ces expressions symboliques des deux grandes forces de l'Univers-Dieu, étaient aussi simples qu'ingénieuses, et avaient été imaginées dans les siècles où les organes de la génération et leur union n'avaient point encore été flétris par le préjugé ridicule de la mysticité, ou déshonorés par les abus du libertinage. Les opérations de la nature et ses agens étaient sacrés comme elle : nos erreurs religieuses et nos vices les ont seuls profanés.

Le double sexe de la nature, ou sa distinction en cause active et passive, fut aussi représenté chez les Égyptiens par une divinité *androgyne*, ou par le dieu *Cneph*, qui vomissait de sa bouche l'œuf symbolique destiné à représenter le monde. Les Brachmanes de l'Inde exprimaient la même idée cosmogonique par une statue imitative du monde, et qui réunissait les deux sexes. Le sexe mâle portait l'image du soleil, centre du principe actif ; le sexe féminin celle de la lune, qui

fixe le commencement et les premières couches de la nature passive, comme nous l'avons vu dans le passage d'Ocellus de Lucanie.

C'est de l'union réciproque des deux sexes du monde ou de la nature, cause universelle, que sont nées les fictions qui se trouvent à la tête de toutes les théogonies. Uranus épousa Ghé, ou le ciel eut pour femme la terre. Ce sont là les deux êtres physiques dont parle Sanchoniaton ou l'auteur de la théogonie des Phéniciens, lorsqu'il nous dit qu'Uranus et Ghé étaient deux époux qui donnèrent leur nom, l'un au ciel, l'autre à la terre, et du mariage desquels naquit le dieu du temps ou Saturne. L'auteur de la théogonie des Crétois, des Atlantes, Hésiode, Apollodore, Proclus, tous ceux qui ont écrit la généalogie des dieux ou des causes, mettent en tête le ciel et la terre. Ce sont là les deux grandes causes d'où toutes choses sont sorties. Le nom de roi et de reine, que certaines théogonies leur donnent, tient au style allégorique de l'antiquité, et ne doit pas nous empêcher de reconnaître les deux premières causes de la

nature. Nous devons également voir dans leur mariage l'union de la cause active à la cause passive, qui était une de ces idées cosmogoniques que toutes les religions se sont étudiées à retracer. Nous retrancherons donc Uranus et Ghé du nombre des premiers princes qui ont régné sur l'univers, et l'époque de leur règne sera effacée des fastes chronologiques. Il en sera de même du prince Saturne, du prince Jupiter, du prince Hélios ou soleil, et de la princesse Séléné ou lune, etc. Le sort des pères décidera de celui de leurs enfans et de leurs neveux, c'est-à-dire, que les sous-divisions des deux grandes causes premières ne seront point d'une autre nature que les causes mêmes dont elles font partie.

A cette première division de l'univers en cause active et en cause passive, s'en joint une seconde : c'est celle des principes dont l'un est principe de lumière et de bien, l'autre principe de ténèbres et de mal. Ce dogme fait la base de toutes les théologies, comme l'a très-bien observé Plutarque. « Il » ne faut pas croire, dit ce philosophe, que

» les principes de l'univers soient des corps
» inanimés, comme l'ont pensé Démocrite
» et Épicure, ni qu'une matière sans qualité
» soit organisée et ordonnée par une seule
» raison ou providence, maîtresse de toutes
» choses, comme l'ont dit les Stoïciens; car
» il n'est pas possible qu'un seul être bon
» ou mauvais soit la cause de tout, Dieu ne
» pouvant être la cause d'aucun mal.

» L'harmonie de ce monde est une com-
» binaison des contraires, comme les cor-
» des d'une lyre ou la corde d'un arc, qui
» se tend et se détend. Jamais, a dit le poète
» Euripide, le bien n'est séparé du mal : il faut
» qu'il y ait un mélange de l'un et de l'autre.

» Cette opinion sur les deux principes, con-
» tinue Plutarque, est de toute antiquité;
» elle a passé des théologiens et des légis-
» lateurs aux poètes et aux philosophes. L'au-
» teur n'en est point connu; mais l'opinion
» elle-même est constatée par les traditions
» du genre humain; elle est consacrée par
» les mystères et les sacrifices chez les Grecs
» et chez les Barbares. On y reconnaît le

» dogme des principes opposés dans la na-
» ture, qui par leur contrariété produisent
» le mélange du bien et du mal. On ne peut
» donc pas dire que ce soit un seul dispen-
» sateur qui puise les événemens comme une
» liqueur dans deux tonneaux pour les mêler
» ensemble, et nous en faire boire la mix-
» tion; car la nature ne produit rien ici-bas
» qui soit sans ce mélange. Mais il faut re-
» connaître deux causes contraires, deux puis-
» sances opposées, qui portent l'une vers la
» droite, l'autre vers la gauche, et qui gou-
» vernent ainsi notre vie et tout le monde
» sublunaire, qui, par cette raison, est sujet
» à tant de changemens et d'irrégularités de
» toute espèce, car rien ne se peut faire
» sans cause; et si le bon ne peut être cause
» du mauvais, il est absolument nécessaire
» qu'il y ait une cause pour le mal, comme
» il y en a une pour le bien. »

On voit dans cette dernière phrase de Plutarque, que la véritable origine du dogme des deux principes vient de la difficulté que les hommes, dans tous les temps, ont trou-

vée à expliquer par une seule cause le bien et le mal de la nature, et à faire sortir la vertu et le crime, la lumière et les ténèbres, d'une source commune. Deux effets aussi opposés leur ont paru exiger deux causes également opposées dans leur nature et dans leur action. « Ce dogme, ajoute Plutarque, » a été généralement reçu chez la plupart des » peuples, et surtout chez ceux qui ont une plus » grande réputation de sagesse. Ils ont tous admis deux dieux, de métier différent, pour me » servir de cette expression, dont l'un faisait » le bien et l'autre le mal qui se trouvent dans » le monde. Ils donnaient au premier le titre » de Dieu par excellence, et à l'autre celui de » démon. »

Effectivement, nous voyons dans la cosmogonie ou Genèse des Hébreux, deux principes, l'un appelé Dieu, qui fait le bien, et qui, à chaque ouvrage qu'il produit, répète qu'*il voit que ce qu'il a fait est bon;* et après lui un autre principe, appelé démon ou diable, et Satan, qui corrompt le bien qu'a fait le premier, et qui introduit le mal, la mort

et le péché dans l'univers. Cette cosmogonie, comme nous le verrons ailleurs, fut copiée sur les anciennes cosmogonies des Perses, et ces dogmes furent empruntés des livres de Zoroastre, qui admet également deux principes, suivant Plutarque, l'un appelé Oromaze et l'autre Ahriman. « Les Perses di-
» saient du premier qu'il était de la nature
» de la lumière, et de l'autre, qu'il était de
» celle des ténèbres. Chez les Égyptiens, le
» premier s'appelait Osiris, et le second
» Typhon, ennemi éternel du premier. »

Tous les livres sacrés des Perses et des Égyptiens contiennent le récit merveilleux et allégorique des divers combats qu'Ahriman et ses anges livraient à Oromaze, et que Typhon livrait à Osiris. Ces fables ont été répétées par les Grecs dans la guerre des Titans et des Géans, à pieds en forme de serpens, contre Jupiter ou contre le principe du bien et de la lumière; car Jupiter, dans leur théologie, comme l'observe très-bien Plutarque, répondait à l'Oromaze des Perses et à l'Osiris des Égyptiens.

Aux exemples que cite Plutarque, et qui sont tirés de la théogonie des Perses, des Égyptiens, des Grecs et des Chaldéens, j'en ajouterai quelques autres qui justifieront ce qu'il avance, et qui achèveront de prouver que ce dogme a été universellement répandu dans le monde, et qu'il appartient à toutes les théologies.

Les habitans du royaume de Pégu admettent deux principes, l'un auteur du bien, et l'autre auteur du mal. Ils s'étudient surtout à apaiser ce dernier. C'est ainsi que les insulaires de Java, qui reconnaissent un chef suprême de l'univers, adressent aussi leurs offrandes et leurs prières au malin esprit, pour qu'il ne leur fasse pas de mal. Il en est de même des Moluquois et de tous les sauvages des îles Philippines. Les habitans de l'île Formose ont leur dieu bon, *Ishy*, et des diables, *Chouy*; ils sacrifient au mauvais génie, et rarement au bon. Les nègres de la Côte-d'Or admettent aussi deux dieux, l'un bon, l'autre mauvais; l'un blanc et l'autre noir et méchant. Ils s'occupent peu du premier, qu'ils

appellent le bon-homme, et redoutent surtout le second auquel les Portugais ont donné le nom de *Démon* : c'est celui-là qu'ils cherchent à gagner.

Les Hottentots appellent le bon principe le capitaine d'en haut, et le mauvais principe le capitaine d'en bas. Les anciens pensaient aussi que la source des maux était dans la matière ténébreuse de la terre. Les géans et Typhon étaient enfans de la terre. Les Hottentots disent qu'il n'y a qu'à laisser faire le bon principe ; qu'il n'est pas nécessaire de le prier, qu'il fera toujours le bien ; mais qu'il faut prier le mauvais de ne pas faire le mal. Ils nomment *Touquoa* leur divinité méchante, et la représentent petite, recourbée, de mauvais naturel, ennemie des Hottentots, et disent qu'elle est la source de tous les maux qui affligent le monde, au-delà duquel sa puissance cesse.

Ceux de Madagascar reconnaissent aussi les deux principes ; ils donnent au mauvais les attributs du serpent, que les cosmogonies des Persans, des Égyptiens, des Juifs

et des Grecs lui attribuaient ; ils nomment le bon principe *Jadhar;* ou le grand Dieu tout-puissant ; et le mauvais, *Angat*. Ils n'élèvent point de temples au premier, et ne lui adressent point de prières, parce qu'il est bon, comme si la crainte seule, plus que la reconnaissance, eût fait les dieux. Ainsi les Mingreliens honorent plus particulièrement celle de leurs idoles qui passe pour la plus cruelle.

Les habitans de l'île de Ténériffe admettaient un Dieu suprême*, à qui ils donnaient le nom d'*Achguaya-Xerax*, qui signifie le plus grand, le plus sublime, le conservateur de toutes choses. Ils reconnaissaient aussi un mauvais génie, qu'ils appelaient *Guayotta*.

« Les Scandinaves ont leur dieu *Locke*,
» qui fait la guerre aux dieux, et surtout à
» *Thor :* c'est le calomniateur des dieux, dit
» l'Edda, le grand artisan des tromperies. »
Son esprit est méchant ; trois monstres sont nés de lui : le loup *Feuris*, le serpent *Midgard*, et *Héla* ou la mort. C'est lui qui, comme Typhée, produit les tremblemens de terre.

Les Tschouvachos et les Morduans reconnaissent un Être suprême, de qui les hommes tiennent tous les biens dont ils jouissent. Ils admettent aussi des génies malfaisans, qui ne s'occupent que de nuire aux hommes.

Les Tatars de Katzchinzi adressent leurs prières à un dieu bienfaisant, en se tournant vers l'orient ou vers les sources de la lumière; mais ils craignent davantage une divinité malfaisante, à laquelle ils font des prières pour qu'elle ne leur nuise point. Ils lui consacrent au printemps un étalon noir; ils appellent *Toüs* la divinité malfaisante. Les Ostiaks et les Vogouls la nomment *Koul;* les Samoyèdes, *Sjoudibé;* les Motores, *Huala;* les Kargassés *Sedkyr.*

Les Thibétans admettent aussi des génies malfaisans, qu'ils placent au-dessus de l'air.

La religion des Bonzes suppose également les deux principes.

Les Siamois sacrifient à un mauvais principe, qu'ils regardent comme l'auteur de tout le mal

qui arrive aux hommes ; et c'est surtout dans leurs afflictions qu'ils y ont recours.

Les Indiens ont leur *Gangha* et leur *Gournatha*, génies qui ont le pouvoir de nuire, et qu'ils cherchent à apaiser par des prières, des sacrifices et des processions. Les habitans de Tolgonie, dans l'Inde, admettent deux principes qui gouvernent l'univers ; l'un bon : c'est la lumière ; et l'autre mauvais : ce sont les ténèbres. Les anciens Assyriens partageaient l'opinion des Perses sur les deux principes, et honoraient, dit Augustin, deux dieux, l'un bon et l'autre méchant, comme il est aisé de s'en convaincre par leurs livres. Les Chaldéens avaient leurs astres bons et mauvais, et des intelligences attachées à ces astres, et qui en partageaient la nature, bonne ou mauvaise.

On retrouve aussi dans le Nouveau-Monde ce même dogme reçu généralement par l'ancien, sur la distinction des deux principes et des génies bienfaisans et malfaisans.

Les Péruviens révéraient *Pacha-Camac*, dieu auteur du bien, à qui ils opposaient *Cupaï*, génie auteur du mal.

Les Caraïbes admettaient deux sortes d'esprits ; les uns bienfaisans, qui font leur séjour au ciel, et dont chacun de nous a le sien qui lui sert de guide sur la terre : ce sont nos anges gardiens ; les autres étaient malfaisans, parcouraient les airs, et prenaient plaisir à nuire aux mortels.

Ceux de Terre-Ferme pensent qu'il y a un dieu au ciel, que ce dieu est le *soleil*. Ils admettent en outre un mauvais principe, auteur de tous les maux qu'ils souffrent ; et pour l'engager à leur être favorable, ils lui offrent des fleurs, des fruits, du maïs et des parfums. Ce sont là les dieux dont les rois ont pu dire avec quelque raison qu'ils étaient leurs représentans et leurs images sur la terre. Plus on les craint, plus on les flatte, plus on leur prodigue d'hommages.

Aussi l'on a toujours traité les dieux comme les rois et comme les hommes puissans de qui l'on attend ou l'on craint quelque chose. Toutes les prières, tous les vœux que les chrétiens adressent à leur dieu et à leurs saints sont toujours intéressés. La religion n'est

qu'un commerce par échanges. Cet être ténébreux, si révéré de ces sauvages, leur apparaît souvent, à ce que disent leurs prêtres, qui sont en même temps législateurs, médecins et ministres de la guerre ; car les prêtres partout se sont saisis de toutes les branches du pouvoir que la force ou l'imposture exerce sur les crédules mortels.

Les Tapuyes, situés en Amérique à-peu-près à la même latitude que les Madecasses en Afrique, ont aussi à-peu-près les mêmes opinions sur ces deux principes.

Ceux du Brésil reconnaissent un mauvais génie : ils l'appellent *Aguyan ;* ils ont des devins qui se disent en commerce avec cet esprit.

Les habitans de la Louisiane admettent deux principes ; l'un cause du bien, et l'autre cause du mal : celui-ci, suivant eux, gouvernait tout le monde.

Les Floridiens adorent le soleil, la lune et les astres, et reconnaissent aussi un mauvais génie, sous le nom de *Toïa,* qu'ils cherchent

à se rendre favorable en célébrant des fêtes en son honneur.

Les Canadiens et les sauvages voisins de la baie d'Hudson révèrent le soleil, la lune et le tonnerre. Mais les divinités auxquelles ils adressent le plus souvent leurs vœux sont les esprits malins, qu'ils redoutent beaucoup, comme étant tout-puissans pour faire le mal.

Les Eskimaux ont un dieu souverainement bon, qu'ils appellent *Ukouma*, et un autre, *Ouikan*, qui est l'auteur de tous leurs maux. Celui-ci fait naître les tempêtes, renverse les barques et rend inutiles les travaux; car c'est toujours un génie qui partout fait le bien ou le mal qui arrive aux hommes.

Les sauvages qui habitent près du détroit de Davis admettent certains génies bienfaisans et malfaisans, et c'est à-peu-près là que se borne toute leur religion.

Il serait inutile de pousser plus loin l'énumération des divers peuples, tant anciens que modernes, qui dans les deux continens ont admis la distinction des deux principes, celle

d'un dieu et de génies, sources de bien et de lumière, et celle d'un dieu et de génies, sources de mal et de ténèbres. Cette opinion n'a été aussi universellement répandue que parce que tous ceux qui ont raisonné sur les causes des effets opposés de la nature, n'ont pu concilier leurs explications avec l'existence d'une cause unique. De même qu'il y avait des hommes bons et méchans, on a cru qu'il pouvait y avoir aussi des dieux bons et méchans : les uns, dispensateurs du bien; les autres, auteurs du mal qu'éprouvent les hommes ; car, encore une fois, les hommes ont toujours peint les dieux tels qu'ils étaient eux-mêmes, et la cour des immortels a ressemblé à celle des rois et de tous ceux qui gouvernent tyranniquement.

Le tableau que nous venons de présenter prouve complétement l'assertion de Plutarque, qui nous dit que le dogme des deux principes a été généralement reçu chez tous les peuples ; qu'il remonte à la plus haute antiquité, et qu'il se trouve chez les barbares comme chez les Grecs. Ce philosophe ajoute qu'il a eu un

plus grand développement chez les nations qui ont joui d'une plus grande réputation de sagesse. Nous verrons effectivement qu'il est la base principale de la théologie des Égyptiens et de celle des Perses, deux peuples qui ont eu une grande influence sur les opinions religieuses des autres nations, et surtout sur celles des Juifs et des chrétiens, chez lesquels le système des deux principes est le même, à quelques nuances près. En effet, ils ont aussi leur diable et leurs mauvais anges, constamment en opposition avec dieu, auteur de tout bien. Chez eux le diable est le conseiller du crime, et porte le nom de séducteur du genre humain. On saisira mieux cette vérité dans l'explication que nous donnerons des deux premiers chapitres de la Genèse et de l'Apocalypse de Jean. Le diable ou le mauvais principe, sous la forme de serpent et de dragon, y joue le plus grand rôle, et contrarie le bien que le dieu bon veut faire à l'homme. C'est dans ce sens que l'on peut dire, avec Plutarque, que le dogme des deux principes a été consacré par des mystères et par des

sacrifices, chez tous les peuples qui ont eu un système religieux organisé.

Les deux principes ne sont pas restés seuls et isolés. Ils ont eu chacun leurs génies familiers, leurs anges, leurs izeds, leurs dews, etc. Sous l'étendard de chacun d'eux, comme chefs, s'est rangée une foule d'esprits ou d'intelligences qui avaient de l'affinité avec leur nature, c'est-à-dire, avec le bien et la lumière, ou avec le mal et les ténèbres; car la lumière a toujours été regardée comme appartenant à l'essence du bon principe, et comme la première divinité bienfaisante, dont le soleil était le principal agent. C'est à elle que nous devons la jouissance du spectacle brillant de l'univers, que les ténèbres nous dérobent en plongeant la nature dans une espèce de néant.

Au sein des ombres d'une nuit obscure et profonde, lorsque le ciel est chargé d'épais nuages, quand tous les corps ont disparu à nos yeux, et que nous semblons habiter seuls avec nous-mêmes et avec l'ombre noire qui nous enveloppe, quelle est alors la mesure de notre existence? Combien peu elle diffère

d'un entier néant, surtout quand la mémoire et la pensée ne nous entourent pas de l'image des objets que nous avait montré le jour! Tout est mort pour nous, et nous-mêmes le sommes en quelque sorte pour la nature. Qui peut nous donner la vie et tirer notre âme de ce mortel assoupissement qui enchaîne son activité dans l'ombre du chaos? Un seul rayon de la lumière peut nous rendre à nous-mêmes et à la nature entière, qui semble s'être éloignée de nous. Voilà le principe de notre véritable existence, sans lequel notre vie ne serait que le sentiment d'un ennui prolongé. C'est ce besoin de la lumière, c'est son énergie créatrice qui a été sentie par tous les hommes qui n'ont rien vu de plus affreux que son absence. Voilà leur première divinité, dont l'éclat brillant, jaillissant du sein du chaos, en fit sortir l'homme et tout l'univers, suivant les principes de la théologie d'Orphée et de Moïse. Voilà le dieu Bel des Chaldéens, l'Oromaze des Perses, qu'ils invoquent comme source de tout le bien de la nature, tandis qu'ils placent dans les ténèbres et dans

Ahriman leur chef, l'origine de tous les maux. Aussi ont-ils une grande vénération pour la lumière, et une grande horreur pour les ténèbres. La lumière est la vie de l'univers, l'amie de l'homme et sa compagne la plus agréable; avec elle il ne s'aperçoit plus de sa solitude; il la cherche dès qu'elle lui manque, à moins qu'il ne veuille, pour reposer ses organes fatigués, se dérober au spectacle du monde et à lui-même.

Mais quel est son ennui, lorsque, son réveil précédant le retour du jour, il est forcé d'attendre l'apparition de la lumière! Quelle est sa joie lorsqu'il entrevoit ses premiers rayons, et que l'aurore, blanchissant l'horizon, rappelle sous sa vue tous les tableaux qui avaient disparu dans l'ombre! Il voit alors ces enfans de la terre, dont la taille gigantesque s'élève au sommet des airs, les hautes montagnes couronner de leur cime son horizon, et former la barrière circulaire qui termine la course des astres. La terre s'aplanit vers leurs racines, et s'étend en vastes plaines entre-coupées de rivières, couvertes de prairies, de bois ou

de moissons, dont l'aspect, un moment auparavant, lui était caché par un sombre voile que l'aurore d'une main bienfaisante vient de déchirer. La nature reparaît tout entière aux ordres de la divinité qui répand la lumière, mais le dieu du jour se cache encore aux regards de l'homme, afin que son œil s'accoutume insensiblement à soutenir le vif éclat des rayons du dieu que l'aurore va introduire dans le temple de l'univers, dont il est l'âme et le père. Déjà la porte par où il doit entrer est nuancée de mille couleurs, et la rose vermeille semble être semée sous ses pas; l'or, mêlant son éclat à l'azur, forme l'arc de triomphe sous lequel doit passer le vainqueur de la nuit et des ténèbres. La troupe des étoiles a disparu devant lui, et lui a laissé libres les champs de l'Olympe, dont il va seul tenir le sceptre. La nature entière l'attend; les oiseaux, par leur ramage, célèbrent son approche et font retentir de leurs concerts les plaines de l'air, au-dessus desquelles va voler son char, et qu'agite déjà la douce haleine de ses chevaux : la cime des arbres est molle-

ment balancée par le vent frais qui s'élève de l'orient; les animaux que n'effraie point l'approche de l'homme, et qui vivent sous son toit, s'éveillent avec lui, et reçoivent du jour et de l'aurore le signal qui les avertit du moment où ils pourront chercher leur nourriture dans les prairies et dans les champs, dont une tendre rosée a abreuvé les plantes, les herbes et les fleurs.

Il paraît enfin environné de toute sa gloire, ce dieu bienfaisant dont l'empire va s'exercer sur toute la terre, et dont les rayons vont éclairer ses autels. Son disque majestueux répand à grands flots la lumière et la chaleur dont il est le grand foyer. A mesure qu'il s'avance dans sa carrière, l'ombre, sa rivale éternelle, comme Typhon et Ahriman, s'attachant à la matière grossière et aux corps qui la produisent, fuit devant lui, marchant toujours en sens opposé, décroissant à mesure qu'il s'élève, et attendant sa retraite pour se réunir à la sombre nuit dans laquelle est replongée la terre au moment où elle ne voit plus le dieu, père du jour et de la nature. Il

a, d'un pas de géant, franchi l'intervalle qui sépare l'orient de l'occident, et il descend sous l'horizon aussi majestueux qu'il y était monté. Les traces de ses pas sont encore marquées par la lumière qu'il laisse sur les nuages qu'il nuance de mille couleurs, et dans l'air qu'il blanchit, et où se brisent plusieurs fois en divers sens les rayons qu'il lance sur l'atmosphère quelques heures après sa retraite, pour nous accoutumer à son absence, et nous épargner l'horreur d'une nuit subite. Mais enfin elle arrive insensiblement, et déjà son crêpe noir s'étend sur la terre, triste de la perte d'un père bienfaisant.

Voilà le dieu qu'ont adoré tous les hommes, qu'ont chanté tous les poètes, qu'ont peint et représenté sous divers emblêmes et sous une foule de noms différens les peintres et les sculpteurs qui ont décoré les temples élevés à la grande cause ou à la nature. Ainsi les Chinois ont leurs fameux Ming-Tang ou temple de la lumière ; les Perses, les monumens de leur Mithra ; et les Égyptiens les temples d'Osiris, le même dieu que le Mithra des Perses.

Les habitans de l'île de Munay élevèrent aussi un temple à la lumière ; le jour qui en émane eut ses mystères, et Hésiode donne l'épithète de sacrée à la lumière qui vient le matin dissiper les ombres de la nuit. Toutes les grandes fêtes des anciens sont liées à son retour vers nos régions, et à son triomphe sur les longues nuits de l'hiver. On ne sera donc pas surpris que nous rapportions la plupart des divinités anciennes à la lumière, soit à celle qui brille dans le soleil, soit à celle qui est réfléchie par la lune et par les planètes, soit à celle qui luit dans les astres fixes, mais surtout à celle du soleil, le foyer principal de la lumière universelle, et que nous cherchions dans les ténèbres les ennemis de son empire. C'est entre ces deux puissances que se partagent le temps et le gouvernement du monde.

Cette division des deux grands pouvoirs qui règlent les destinées de l'univers, et qui y versent les biens et les maux qui se mêlent dans toute la nature, est exprimée, dans la théologie des Mages, par l'emblème ingénieux

d'un œuf mystérieux qui représente la forme sphérique du monde. Les Perses disent qu'Oromaze, né de la lumière la plus pure, et Ahriman, né des ténèbres, se font mutuellement la guerre; « que le premier a engendré » six dieux, qui sont la Bienveillance, la » Vérité, le bon Ordre, la Sagesse, la Ri- » chesse et la Joie vertueuse : » ce sont autant d'émanations du bon principe, et autant de biens qu'il nous distribue. Ils ajoutent « que » le second a de même engendré six dieux » contraires aux premiers dans leurs opéra- » tions; qu'ensuite Oromaze s'est fait trois » fois plus grand qu'il n'était, et qu'il est » élevé au-dessus du soleil autant que le soleil » l'est au-dessus de la terre; qu'il a orné le » ciel d'étoiles dont une entre autres, Sirius, » a été établie comme la sentinelle ou la » garde avancée des astres; qu'il a fait, outre » cela, vingt-quatre autres dieux qui furent » mis dans un œuf; que ceux qui furent pro- » duits par Ahriman, également au nombre » de vingt-quatre, percèrent l'œuf, et mêlè- » rent ainsi les maux et les biens. »

Oromaze, né de la substance pure de la lumière, voilà le bon principe : aussi ses productions tiennent-elles de sa nature. Qu'on l'appelle Oromaze, Osiris, Jupiter, le bon Dieu, le Dieu blanc, etc., peu nous importe. Ahriman, né des ténèbres; voilà le mauvais principe, et ses œuvres sont conformes à sa nature. Qu'on l'appelle Ahriman, Typhon, le chef des Titans, le Diable, Satan, le dieu Noir, peu nous importe encore. Ce sont là les diverses expressions de la même idée théologique, par lesquelles chaque religion a cherché à rendre raison du bien et du mal qui se combinent dans le monde, désigné ici par l'emblème de l'œuf, le même que celui que le dieu Cneph vomit de sa bouche, et que celui que les Grecs avaient consacré dans les mystères de Bacchus. Cet œuf est divisé en douze parties, nombre égal à celui des divisions du zodiaque et de la révolution annuelle qui contient tous les effets périodiques de la nature, bons et mauvais. Six appartiennent au dieu de la lumière, qui habite la partie supérieure du monde, et six au dieu

des ténèbres, qui habite la partie inférieure où se fait le mélange des biens et des maux. L'empire du jour, et son triomphe sur les longues nuits dure effectivement pendant six signes ou six mois, depuis l'équinoxe de printemps jusqu'à celui d'automne. Pendant tout ce temps, la chaleur du soleil, qui émane du bon principe, sème la terre de fleurs, l'enrichit de moissons et de fruits. Pendant les six autres mois, le soleil semble perdre sa force féconde; la terre se dépouille de sa parure; les longues nuits reprennent leur empire, et le gouvernement du monde est abandonné au mauvais principe : voilà le fond de cette énigme, ou le sens de l'œuf symbolique subordonné à douze chefs, dont six font le bien et six autres font le mal. Les quarante-huit autres dieux, en nombre égal à celui des constellations connues des anciens, qui se groupent en deux bandes de vingt-quatre, chacune sous son chef, sont les astres bons et mauvais, dont les influences se combinent avec le soleil et les planètes, pour régler les destinées des hommes. Elles ont pour chef la plus brillante des étoiles fixes, Sirius.

Cette subdivision de l'action des deux principes en six temps chacun est rendue allégoriquement sous l'expression millésimale dans d'autres endroits de la théologie des mages : car ils subordonnent à l'éternité ou au temps sans bornes, une période de douze mille ans, qu'Ormusd et Ahriman se partagent entre eux, et pendant laquelle chacun des deux principes produit des effets analogues à sa nature, et livre à l'autre des combats qui se terminent par le triomphe d'Ormusd ou du bon principe. Cette théorie nous servira surtout à expliquer les premiers chapitres de la Genèse, le triomphe du Christ, et les combats du dragon contre l'agneau, suivis de la victoire de celui-ci dans l'Apocalypse.

Après avoir représenté le grand ensemble de la nature ou de l'univers, cause éternelle et souverainement puissante, tel que les anciens l'ont envisagé et distribué dans ses grandes masses, il ne nous reste plus qu'à procéder à l'explication de leurs fables sacrées, après les bases que nous avons posées, et à arriver aux résultats que doit amener le nouveau système. C'est ce que nous allons faire.

CHAPITRE V.

Explication de l'Héracléide ou du poème sacré sur les douze mois et sur le soleil honoré sous le nom d'Hercule.

Dès l'instant que les hommes eurent donné une âme au monde, et à chacune de ses parties, la vie et l'intelligence; dès qu'ils eurent placé des anges, des génies, des dieux dans chaque élément, dans chaque astre, et surtout dans l'astre bienfaisant qui vivifie toute la nature, qui engendre les saisons, et qui dispense à la terre cette chaleur active qui fait éclore tous les biens de son sein, et écarte les maux que le principe des ténèbres verse dans la matière, il n'y eut qu'un pas à faire pour mettre en action dans les poèmes sacrés toutes les intelligences répandues dans l'univers, pour leur donner un caractère et des mœurs analogues à leur nature, et pour en faire au-

tant de personnages qui jouèrent chacun leur rôle dans les fictions poétiques et dans les chants religieux, comme ils en jouaient un sur la brillante scène du monde. De là sont nés les poèmes sur le soleil, désigné sous le nom d'Hercule, de Bacchus, d'Osiris, de Thésée, de Jason, etc., tels que l'Héracléide, les Dionysiaques, la Théséide, les Argonautiques, poèmes dont les uns sont parvenus en totalité, les autres seulement en partie jusqu'à nous.

Il n'est pas un héros de ces divers poèmes qu'on ne puisse rapporter au soleil, ni un de ces chants qui ne fasse partie des chants sur la nature, sur les cycles, sur les saisons et sur l'astre qui les engendre. Tel est le poème sur les douze mois, connu sous le nom de chants sur les douze travaux d'Hercule ou du soleil solsticial.

Hercule, quoi qu'on en ait dit, n'est pas un petit prince grec fameux par des aventures romanesques, revêtues du merveilleux de la poésie, et chantées d'âge en âge par les hommes qui ont suivi les siècles héroïques. Il est

l'astre puissant qui anime et qui féconde l'univers; celui dont la divinité a été partout honorée par des temples et des autels, et consacrée dans les chants religieux de tous les peuples. Depuis Méroë en Éthiopie, et Thèbes dans la haute Égypte, jusqu'aux îles britanniques et aux glaces de la Scythie; depuis l'ancienne Trapobane et Palibothra dans l'Inde, jusqu'à Cadix et aux bords de l'Océan atlantique; depuis les forêts de la Germanie jusqu'aux sables brûlans de la Lybie; partout où l'on éprouve les bienfaits du soleil, là on trouve le culte d'Hercule établi; partout on chante les exploits glorieux de ce dieu invincible, qui ne s'est montré à l'homme que pour le délivrer de ses maux, et pour purger la terre de monstres, et surtout de tyrans qu'on peut mettre au nombre des plus grands fléaux qu'ait à redouter notre faiblesse. Bien des siècles avant l'époque où l'on fait vivre le fils d'Alcmène ou le prétendu héros de Tirynthe, l'Égypte et la Phénicie, qui certainement n'empruntèrent pas leurs dieux de la Grèce, avaient élevé des temples au soleil

sous le nom d'Hercule, et en avaient porté le culte dans l'île de Thase et à Cadix, où l'on avait aussi consacré un temple à l'année et aux mois qui la divisent en douze parties, c'est-à-dire aux douze travaux ou aux douze victoires qui conduisirent Hercule à l'immortalité.

C'est sous le nom d'Hercule Astrochyton ou de dieu revêtu du manteau d'étoiles, que le poète Nonnus désigne le dieu Soleil, adoré par les Tyriens. Les épithètes de roi du feu, de chef du monde et des astres, de nourricier des hommes, de dieu dont le disque lumineux roule éternellement autour de la terre, et qui, faisant circuler à sa suite l'année, fille du temps et mère des douze mois, ramène successivement les saisons qui se reproduisent, sont autant de traits qui nous feraient reconnaître le soleil, quand bien même le poète n'aurait pas donné à son Hercule le nom d'*Hélios* ou de *soleil*. « Il est, dit-il, le même dieu que divers peu-
» ples adorent sous une foule de noms diffé-
» rens : Bélus sur les rives de l'Euphrate,
» Ammon en Libye, Apis à Memphis, Sa-

» turne en Arabie, Jupiter en Assyrie, Sé-
» rapis en Égypte, Hélios chez les Babylo-
» niens, Apollon à Delphes, Esculape dans
» toute la Grèce, etc. » Martianus Capella, dans son superbe hymne au Soleil, le poète Ausone et Macrobe confirment cette multiplicité de noms donnés chez différens peuples à ce même astre.

Les Égyptiens, suivant Plutarque, pensaient qu'Hercule avait son siége dans le soleil, et qu'il voyageait avec lui autour du monde.

L'auteur des hymnes attribués à Orphée, désigne de la manière la plus précise les rapports ou plutôt l'identité d'Hercule avec le soleil. En effet, il appelle Hercule « le dieu
» générateur du temps, dont les formes va-
» rient; le père de toutes choses, et qui les
» détruit toutes. Il est le dieu qui ramène tour
» à tour l'aurore et la nuit noire, et qui de
» l'orient au couchant parcourt la carrière
» des douze travaux; valeureux Titan, dieu
» fort, invincible et tout-puissant, qui chasse
» les maladies, et qui délivre l'homme des

» maux qui l'affligent. » A ces traits, peut-on méconnaitre, sous le nom d'Hercule, le soleil, cet astre bienfaisant qui vivifie la nature, et qui engendre l'année, composée de douze mois et figurée par la carrière des douze travaux? Aussi les Phéniciens ont-ils conservé la tradition qu'Hercule était le dieu Soleil, et que ses douze travaux désignaient les voyages de cet astre à travers les douze signes. Porphyre, né en Phénicie, nous assure que l'on donna le nom d'Hercule au soleil, et que la fable des douze travaux exprime la marche de cet astre à travers les douze signes du zodiaque. Le scoliaste d'Hésiode nous dit également que « le zodiaque dans lequel le soleil achève sa » course annuelle, est la véritable carrière » que parcourt Hercule dans la fable des douze » travaux, et que, par son mariage avec » Hébé, déesse de la jeunesse, qu'il épouse » après avoir achevé sa carrière, on doit entendre l'année, qui se renouvelle à la fin de » chaque révolution. »

Il est évident que si Hercule est le soleil, comme nous l'avons fait voir par les autorités

que nous avons citées plus haut, la fable des douze travaux est une fable solaire, qui ne peut avoir rapport qu'aux douze mois et aux douze signes, dont le soleil parcourt un chaque mois. Cette conséquence va devenir une démonstration, par la comparaison que nous allons faire de chacun des travaux avec chacun des mois, ou avec les signes et les constellations qui marquent aux cieux la division du temps, durant chacun des mois de la révolution annuelle.

Parmi les différentes époques auxquelles l'année a commencé autrefois, celle du solstice d'été a été une des plus remarquables C'était au retour du soleil à ce point que les Grecs fixaient la célébration de leurs fêtes olympiques, dont on attribuait l'établissement à Hercule : c'était l'origine de l'ère la plus ancienne des Grecs. Nous fixerons donc là le départ du soleil, *Hercule*, dans sa route annuelle. Le signe du lion, domicile de cet astre, et qui lui fournit ses attributs, ayant autrefois occupé ce point, son premier travail sera sa victoire sur le lion : c'est effectivement ce-

lui que l'on met à la tête de tous les autres.

Mais avant de comparer mois par mois la série des douze travaux avec celle des astres qui déterminent et marquent la route annuelle du soleil, il est bon d'observer que les anciens, pour régler leurs calendriers sacrés et ruraux, employaient non-seulement les signes du zodiaque, mais plus souvent encore des étoiles remarquables, placées hors du zodiaque, et les diverses constellations qui, par leur lever ou leur coucher, annonçaient le lieu du soleil dans chaque signe. On trouvera la preuve de ce que nous disons dans les fastes d'Ovide, dans Columelle, et surtout dans les calendriers anciens que nous avons fait imprimer à la suite de notre grand ouvrage. C'est d'après ce fait connu que nous allons dresser le tableau des sujets des douze chants, comparés avec les constellations qui présidaient aux douze mois, de manière à convaincre notre lecteur que le poème des douze travaux n'est qu'un calendrier sacré, embelli de tout le merveilleux dont l'allégorie et la poésie, dans ces siècles éloignés, firent usage pour donner l'âme et la vie à leurs fictions.

CALENDRIER.	POÈME.
Premier mois.	*Titre du premier chant ou du premier travail.*
Passage du soleil sous le lion céleste, appelé lion de *Némée*, fixé par le coucher du matin de l'*ingéniculus* ou de la constellation de l'Hercule céleste.	Victoire d'Hercule, remportée sur le lion de Némée.
Deuxième mois.	*Deuxième travail.*
Passage du soleil au signe de la vierge, marqué par le coucher total de l'hydre céleste, appelée hydre de Lerne, et dont la tête renaît le matin avec le cancer.	Hercule défait l'hydre de Lerne, dont les têtes renaissaient, tandis qu'une écrevise ou cancer le gêne dans son travail.
Troisième mois.	*Troisième travail.*
Passage du soleil au signe de la balance, à l'entrée de l'automne, fixé par le lever du centaure céleste, celui qui donna l'hospitalité à Hercule. Cette constellation	Hospitalité donnée à Hercule par un centaure, et combat des centaures pour un tonneau de vin; victoire d'Hercule sur eux; défaite d'un affreux sanglier qui

est représentée aux cieux avec une outre pleine de vin, et un thyrse orné de pampres et de raisins, image des productions de la saison. Alors se lève, le soir, l'ourse céleste, appelée par d'autres le porc et l'animal d'*Érymanthe*.

ravageait les forêts d'Érymanthe.

Quatrième mois.

Passage du soleil au signe du scorpion, fixé par le coucher de Cassiopée, constellation dans laquelle on peignit autrefois une biche.

Quatrième travail.

Triomphe d'Hercule sur une biche aux cornes d'or et aux pieds d'airain, qu'Hercule prit sur les bords de la mer, où elle se reposait.

Cinquième mois.

Passage du soleil au signe du sagittaire, consacré à la déesse Diane, qui avait son temple à Stymphale, dans lequel on voyait les oiseaux stymphalides. Ce passage est fixé par le lever de trois oiseaux, le vautour, le cygne et l'aigle percé de la flèche d'Hercule.

Cinquième travail.

Hercule, près de Stymphale, donne la chasse à des oiseaux connus sous le nom d'oiseaux du lac Stymphale, et représentés au nombre de trois dans les médailles de Périnthe.

Sixième mois.

Passage du soleil au signe du bouc ou du capricorne, fils de Neptune, suivant les uns, petit-fils du Soleil, suivant les autres. Ce passage est marqué par le coucher du fleuve du verseau, qui coule sous la case du capricorne, et dont la source est entre les mains d'Aristée, fils du fleuve Pénée.

Sixième travail.

Hercule nettoie les étables d'Augias, fils du Soleil, ou suivant d'autres, fils de Neptune. Il y fait couler le fleuve Pénée.

Septième mois.

Passage du soleil au signe du verseau, et au lieu du ciel où se trouvait tous les ans la pleine lune, qui servait d'époque à la célébration des jeux olympiques. Ce passage était marqué par le vautour, placé dans le ciel à côté de la constellation qu'on nomme Prométhée, en même temps que le taureau céleste, appelé taureau de Pasiphaé et de Marathon, culminait au méridien, au coucher du cheval Arion ou de Pégase.

Septième travail.

Hercule arrive en Elide. Il était monté sur le cheval Arion; il amène avec lui le taureau de Crète, qu'avait aimé Pasiphaé, et qui ravagea ensuite les plaines de Marathon. Il fait célébrer les jeux olympiques qu'il institue, et où il combat le premier; il tue le vautour de Prométhée.

Huitième mois.

Passage du soleil aux poissons, fixé par le lever du matin du cheval céleste, qui porte sa tête sur Aristée ou sur le verseau, fils de Cyrène.

Huitième travail.

Conquête que fait Hercule des chevaux de Diomède, fils de Cyrène.

Neuvième mois.

Passage du soleil au signe du bélier consacré à Mars, et qu'on nomme encore le bélier à toison d'or. Ce passage est marqué par le lever du navire Argo, par le coucher d'Andromède ou de la femme céleste, et de sa ceinture, par celui de la baleine, par le lever de Méduse, et par le coucher de la reine Cassiopée.

Neuvième travail.

Hercule s'embarque sur le vaisseau Argo, pour aller à la conquête du bélier à toison d'or; il combat des femmes guerrières, filles de Mars, à qui il ravit une superbe ceinture; il délivre une jeune fille exposée à une baleine ou à un monstre marin, tel que celui auquel fut exposée Andromède, fille de Cassiopée.

Dixième mois.

Le soleil quitte le bélier de Phryxus, et entre sous le taureau. Ce passage est marqué par le coucher d'Orion, qui fut amoureux des

Dixième travail.

Hercule, après le voyage qu'il fit avec les Argonautes pour conquérir le bélier, revient en Hespérie à la conquête des bœufs de Gé-

Atlantides ou des Pléïades; par celui du bouvier conducteur des bœufs d'Icare; par celui du fleuve Eridan; par le lever des Atlantides, et par celui de la chèvre, femme de Faune.

ryon; il tue aussi un prince cruel qui poursuivait les Atlantides, et il arrive en Italie chez Faune, au lever des Pléïades.

Onzième mois.

Passage du soleil aux gémeaux, indiqué par le coucher du chien Procyon; par le lever cosmique du grand chien, à la suite duquel s'allonge l'hydre, et par le lever du soir du cygne céleste.

Onzième travail.

Hercule triomphe d'un chien affreux, dont la queue était un serpent, et dont la tête était hérissée de serpens; il défait aussi Cygnus ou le prince Cygne, au moment où la canicule vient brûler la terre de ses feux.

Douzième mois.

Le soleil entre au signe du cancer, auquel répondait le dernier mois, au coucher du fleuve du verseau et du centaure; au lever du berger et de ses moutons; au moment où la constellation de l'Hercule *ingéniculus* descend vers

Douzième travail.

Hercule voyage en Hespérie, pour y cueillir des pommes d'or que gardait le dragon qui, dans nos sphères, est près du pôle; suivant d'autres, pour enlever des brebis à toison d'or. Il se dispose à faire un sacrifice, et se revêt d'une robe

les régions occidentales appelées *Hespérie*, suivi du dragon du pôle, gardien des pommes du jardin des Hespérides; dragon qu'il foule aux pieds dans la sphère, et qui tombe près de lui vers le couchant.

teinte du sang d'un centaure qu'il avait tué au passage d'un fleuve. Cette robe le brûle de feux; il meurt, et finit ainsi sa carrière mortelle pour reprendre sa jeunesse aux cieux et au séjour de l'immortalité.

Voilà le tableau comparatif des chants du poème des douze travaux, et des aspects célestes durant les douze mois de la révolution annuelle qu'achève le soleil, sous le nom de l'infatigable Hercule. C'est au lecteur à juger des rapports, et à voir jusqu'à quel point le calendrier et le poème s'accordent. Il nous suffit de dire que nous n'avons point interverti la série des douze travaux, qu'elle est ici telle que la rapporte Diodore de Sicile. Quant aux tableaux célestes, chacun peut les vérifier avec une sphère, en faisant passer le colure des solstices par le lion et le verseau, et celui des équinoxes par le taureau et le scorpion, position qu'avait la sphère à l'époque où le

lion ouvrait l'année solsticiale, environ deux mille quatre cents ans avant notre ère.

Quand même les anciens ne nous auraient pas dit qu'Hercule était le soleil ; quand même l'universalité de son culte ne nous avertirait pas qu'un petit prince grec n'a jamais dû faire une aussi étonnante fortune dans le monde religieux, et qu'une aussi haute destinée n'appartenait point à un mortel, mais au dieu dont tout l'univers éprouve les bienfaits, il suffirait de bien saisir l'ensemble de tous les rapports de ce double tableau, pour conclure, avec la plus grande vraisemblance, que le héros du poème est le dieu qui mesure le temps, qui conduit l'année, qui règle les saisons et les mois, et qui distribue la lumière, la chaleur et la vie à toute la nature. C'est une histoire monstrueuse qui ne s'accorde avec aucune chronologie, et qui offre partout des contradictions quand on y cherche les aventures d'un homme ou d'un prince : c'est un poème vaste et ingénieux, quand on y voit le dieu qui féconde l'univers. Tont y est mouvement, tout y est vie. Le soleil du solstice y est

représenté avec tous les attributs de la force qu'il a acquise à cette époque, et que contient en lui le dépositaire de la force universelle du monde; il est revêtu de la peau du lion et armé de la massue. Il s'élance fièrement dans la carrière qu'il est obligé de parcourir par l'ordre éternel de la nature. Ce n'est pas le signe du lion qu'il parcourt, c'est un lion affreux qui ravage les campagnes, qu'il va combattre; il l'attaque, il se mesure avec lui, il l'étouffe dans ses bras, et se pare des dépouilles de l'animal vaincu; puis il s'achemine à une seconde victoire. L'hydre céleste est le second monstre qui présente un obstacle à la course du héros. La poésie la représente comme un serpent à cent têtes, qui sans cesse renaissent de leurs blessures. Hercule les brûle de ses feux puissans. Les ravages que fait cet animal redoutable, l'effroi des habitans des campagnes voisines des marais qu'habite le monstre; les horribles sifflemens des cent têtes; d'un autre côté, l'air d'abord assuré du vainqueur du lion de Némée, ensuite son embarras lorsqu'il voit renaître les têtes qu'il a

coupées, tout y est peint à peu près comme Virgile nous a décrit la victoire de ce même héros sur le monstre Cacus. Tous les animaux célestes, mis en scène dans ce poème, y paraissent avec un caractère qui sort des bornes ordinaires de la nature : les chevaux de Diomède dévorent les hommes ; les femmes s'élèvent au-dessus de la timidité de leur sexe, et sont des héroïnes redoutables dans les combats ; les pommes y sont d'or ; la biche a des pieds d'airain ; le chien Cerbère est hérissé de serpens : tout, jusqu'à l'écrevisse, y est formidable ; car tout est grand dans la nature comme dans les symboles sacrés qui en expriment les forces diverses.

On sent quel développement un poète a pu donner à toutes ces idées physiques et astronomiques, auxquelles durent s'en joindre d'autres, empruntées, soit de l'agriculture, soit de la géographie, soit de la politique et de la morale ; car tous ces buts particuliers entraient dans le système général des premiers poètes philosophes qui chantèrent les dieux, et qui introduisirent les hommes dans

le sanctuaire de la nature, qui semblait leur avoir révélé ses mystères. Que de morceaux épisodiques perdus pour nous, et qui devaient se lier à l'objet principal de chaque chant du poème, dans lequel le génie allégorique et poétique avait la liberté de tout oser et de tout feindre ! Car rien n'est impossible à la puissance des dieux : c'est à eux seuls qu'il appartient d'étonner les hommes par l'appareil magique de leur pouvoir. Quelle carrière pour le génie que celle que lui ouvre la nature elle-même, qui lui met sous les yeux ses plus brillans tableaux, pour être imités dans ses chants ! C'était bien là véritablement l'âge d'or de la poésie, fille du ciel et des dieux. Depuis ces temps antiques, elle est bien restée au-dessous de cette hauteur sublime qu'un essor hardi lui avait fait atteindre lorsqu'elle était soutenue de toutes les forces que le génie puise dans la contemplation de l'univers ou du grand Dieu, dont les poètes furent les premiers oracles et les premiers prêtres. Quel vaste chant à nos conjectures sur l'antiquité du monde et sur sa civilisation,

quand on réfléchit que la position des cieux, donnée par ces poèmes, où les constellations jouent un si grand rôle, ne nous permet pas d'en rapprocher de notre ère les auteurs, de plus de deux mille cinq cents ans! Est-ce bien sur les débris du monde, sorti à peine des eaux du déluge, que les arts du génie planaient aussi haut?

Il est encore une conséquence que nous devons tirer de ce tableau comparatif, qui nous a prouvé qu'Hercule n'était point un mortel élevé au rang des dieux par son courage et ses bienfaits envers les hommes, ni les événemens de sa prétendue vie des faits historiques, mais bien des faits astronomiques. Cette conséquence est que le témoignage de plusieurs siècles et de plusieurs peuples en faveur de l'existence, comme hommes, des héros des différentes religions, dont la mémoire est consacrée par un culte, par des poèmes ou des légendes, n'est pas toujours un sûr garant de leur réalité historique. L'exemple d'Hercule met cette conséquence dans toute son évidence. Les Grecs croyaient assez générale-

ment à l'existence d'Hercule, comme à celle d'un prince qui était né, qui avait vécu, et qui était mort chez eux après avoir parcouru l'univers.

On lui donnait plusieurs femmes, des enfans, et on le faisait chef d'une famille d'Héraclides, ou de princes qui se disaient descendre d'Hercule, comme les Incas du Pérou se disaient descendans du soleil. Partout l'on montrait des preuves de l'existence d'Hercule, jusque dans les traces de ses pas, qui décelaient sa taille colossale. On avait conservé son signalement, comme les chrétiens ont la sainte face de leur dieu soleil, Christ. Il était maigre, nerveux, basané; il avait le nez aquilin, les cheveux crépus, il était d'une santé robuste.

On montrait en Italie, en Grèce et dans divers lieux de la terre, les villes qu'il avait fondées, les canaux qu'il avait creusés, les rochers qu'il avait séparés, les colonnes qu'il avait posées, les pierres que Jupiter avait fait tomber du ciel pour remplacer les traits qui lui manquaient dans son combat contre les

Liguriens. Des temples, des statues, des autels, des fêtes, des jeux solennels, des hymnes, des traditions sacrées, répandus en différens pays, rappelaient à tous les Grecs les hauts faits du héros de Tyrinthe, du fameux fils de Jupiter et d'Alcmène, ainsi que les bienfaits dont il avait comblé l'univers en général, et en particuler les Grecs; et néanmoins nous venons de voir que le grand Hercule, le héros des douze travaux, celui-là même à qui les Grecs attribuaient tant d'actions merveilleuses, et qu'ils honoraient sous les formes d'un héros, vêtu de la peau du lion et armé de la massue, est le grand dieu de tous les peuples; ce soleil fort et fécond qui engendre les saisons, et qui mesure le temps dans le cercle annuel du zodiaque, partagé en douze divisions que marquent et auxquelles se lient les divers animaux figurés dans les constellations, les seuls monstres que le héros du poème ait combattus.

Quelle matière à réflexions pour ceux qui tirent un grand argument de la croyance d'un ou de plusieurs siècles, pour établir la vérité

d'un fait historique, surtout en matière de religion, où le premier devoir est de croire sans examen! La philosophie d'un seul homme, en ce cas, vaut mieux que l'opinion de plusieurs milliers d'hommes et de plusieurs siècles de crédulité. Ces réflexions trouveront leur application dans la fable solaire, faite sur le chef des douze apôtres ou sur le héros de la légende des chrétiens, et dix-huit siècles d'imposture et d'ignorance ne détruiront pas les rapports frappans qu'a cette fable avec les autres romans sacrés faits sur le soleil, que Platon appelle le fils unique de Dieu. Le bienfaiteur universel du monde, en quittant la peau du lion solsticial pour prendre celle de l'agneau équinoxial du printemps, n'échappera pas à nos recherches sous ce nouveau déguisement, et le lion de la tribu de Juda sera encore le soleil, qui a son domicile au signe du lion céleste, et son exaltation dans celui de l'agneau ou du bélier printanier. Mais ne devançons pas l'instant où les chrétiens seront forcés de reconnaître leur dieu dans l'astre qui régénère la nature tous

les ans, au moment de la célébration de leur pâque. Passons aux fictions sacrées sur la lune.

CHAPITRE VI.

Explication des voyages d'Isis ou de la lune, honorée sous ce nom en Égypte.

La lune fut associée, par les anciens Égyptiens, au soleil dans l'administration universelle du monde, et c'est elle qui joue le rôle d'Isis dans la fable sacrée, connue sous le titre d'Histoire d'Osiris et d'Isis. Les premiers hommes qui habitèrent l'Égypte, nous dit Diodore de Sicile, frappés du spectacle des cieux et de l'ordre admirable du monde, crurent apercevoir dans le ciel deux grandes divinités, et ils appelèrent l'une d'elles, ou le soleil, Osiris; et l'autre, ou la lune, Isis. La dénomination d'Isis, donnée à la lune, est confirmée par Porphyre et par d'autres auteurs; d'où nous tirons une conséquence né-

cessaire : c'est que les courses d'Isis ne sont que les courses de la lune; et comme les champs de l'Olympe sont ceux qu'elle parcourt dans sa révolution de chaque mois, c'est là que nous placerons la scène de ses aventures, et que nous la ferons voyager. Cette conclusion est justifiée par le passage de Cheremon, que nous avons cité plus haut, où ce savant Égyptien nous dit que les Égyptiens expliquaient la fable d'Osiris et d'Isis, ainsi que toutes les fables sacrées, par les apparences célestes, par les phases de la lune, par les accroissemens et les diminutions de sa lumière, par les divisions du temps et du ciel en deux parties, par les paranatellons ou par les astres qui se lèvent ou se couchent en aspect avec les signes. C'est d'après ce principe que nous avons expliqué le poème des douze travaux : ce sont les mêmes principes que nous suivrons dans l'explication de la légende d'Isis, dont nous offrirons aussi le tableau comparatif, avec ceux que présente le ciel depuis le moment où le soleil a quitté notre hémisphère, et laissé à la lune, alors pleine, l'empire des longues

nuits, jusqu'au moment où il repasse dans nos climats.

Prenons donc Isis à l'époque de la mort de son époux, et suivons ses pas, depuis l'instant qu'elle en est privée, jusqu'à ce qu'il lui soit rendu, et qu'il revienne des enfers; ou, pour parler sans figure, depuis le moment où le soleil a passé dans les régions australes ou inférieures du monde, jusqu'à ce qu'il repasse en vainqueur dans les régions boréales ou dans l'hémisphère supérieur.

Plutarque suppose qu'Osiris, après ses voyages, étant de retour en Égypte, fut invité à un repas par Typhon, son frère et son rival. Celui-ci lui donna la mort et jeta son corps dans le Nil. Le soleil, dit Plutarque, occupait alors le signe du scorpion, et la lune était pleine; elle était donc dans le signe opposé au scorpion, c'est-à-dire, au taureau, qui prêtait ses formes au soleil équinoxial printanier, ou à Osiris; car, à cette époque éloignée, le taureau était le signe qui répondait à l'équinoxe du printemps. Aussitôt qu'Isis fut informée de la mort de l'infortuné Osiris,

que tous les anciens ont dit être le même dieu que le soleil, et qu'elle eut appris que le génie des ténèbres l'avait enfermé dans un coffre, elle se mit à la recherche de son corps. Incertaine sur la route qu'elle doit tenir, inquiète, agitée, le cœur déchiré par la douleur, en habit de deuil, elle interroge tous ceux qu'elle rencontre. De jeunes enfans lui apprennent que le coffre qui contient le corps de son époux a été porté par les eaux jusqu'à la mer, et de là à Biblos, où il s'était arrêté; qu'il reposait mollement sur une plante qui tout-à-coup avait poussé une superbe tige. Le coffre en fut tellement enveloppé, qu'il semblait ne faire qu'un avec elle. Le roi du pays, étonné de la beauté de l'arbuste, le fit couper, et en fit une colonne pour son palais, sans s'apercevoir du coffre qui s'était uni et incorporé avec le tronc. Isis, instruite par la renommée, et poussée comme par un instinct divin, arrive à Biblos : baignée de larmes, elle va s'asseoir près d'une fontaine, où elle reste dans un état d'accablement, sans parler à personne, jusqu'à ce qu'elle vit arriver les

femmes de la reine. Elle les salue honnêtement, et retrousse leur chevelure, de manière à y répandre, ainsi que par tout leur corps, l'odeur d'un parfum exquis. La reine ayant appris de ses femmes ce qui venait de se passer, et sentant l'odeur admirable de l'ambroisie, voulut connaître cette étrangère. Elle invite Isis à venir dans son palais, et à s'attacher à sa personne; elle en fait la nourrice de son fils. Isis met le doigt au lieu du bout de sa mamelle, dans la bouche de cet enfant, et brûle pendant la nuit toutes les parties mortelles de son corps; en même temps elle se métamorphose elle-même en hirondelle, voltige autour de la colonne, fait retentir l'air de ses cris plaintifs, jusqu'à ce que la reine, qui l'avait observée, voyant brûler son fils, vint à pousser un cri aigu. Ce cri rompit le charme qui devait donner à l'enfant l'immortalité. La déesse alors se fit connaître, et demanda que la colonne précieuse lui fût donnée. Elle en retira facilement le corps de son époux, en dégageant le coffre du bois qui le recouvrait: elle le voila d'un léger

tissu qu'elle parfuma d'essences; elle remit au roi et à la reine cette enveloppe de bois étranger, qui fut déposée à Biblos dans le temple d'Isis. La déesse s'approcha ensuite du coffre, le baigna de ses larmes, et poussa un cri si perçant que le plus jeune des fils du roi en mourut de frayeur. Isis emmena l'aîné avec elle, et, emportant le coffre chéri, elle s'embarqua : mais un vent un peu violent s'étant élevé sur le fleuve Phœdrus vers le matin, elle le fit tout-à-coup tarir. Elle se retire à l'écart; se croyant seule, elle ouvre le coffre, et collant sa bouche sur celle de son époux, elle le baise et l'arrose de ses larmes. Le jeune prince qu'elle avait emmené, s'étant avancé par derrière à petit bruit, épiait sa conduite. La déesse s'en aperçoit, se retourne brusquement, et lance sur lui un regard si terrible, qu'il en meurt d'effroi. Elle se rembarque, et retourne en Égypte auprès d'Orus son fils, qu'on élevait à *Butos*, et elle dépose le corps dans un lieu retiré. Typhon étant allé la nuit à la chasse, trouve le coffre, reconnaît le cadavre, et le coupe en quatorze

morceaux, qu'il jette çà et là. La déesse l'ayant vu, vint rassembler ces lambeaux épars, et elle enterra chacun dans le lieu où elle les trouva. De toutes les parties du corps d'Osiris, les parties de la génération furent les seules qu'Isis ne put retrouver. Elle y substitua le *Phallus*, qui en fut l'image, et qui fut consacré dans les mystères.

Peu de temps après, Osiris revint des enfers au secours d'Orus son fils, et le mit en état de le venger. Il lui donna pour monture, les uns disent le cheval, les autres le loup. Typhon fut vaincu : Isis le laissa échapper. Orus en fut indigné, et ôta à sa mère son diadème, mais Mercure lui donna en place un casque en forme de tête de taureau.

Voilà le précis de la légende égyptienne sur Isis, qui n'est parvenue jusqu'à nous que très-mutilée, et qui a dû faire partie d'un poème sacré sur Osiris, Isis et Typhon leur ennemi. Malgré les lacunes immenses qui se trouvent dans cette histoire allégorique, il ne nous sera pas difficile de reconnaître une correspondance parfaite entre les traits principaux qui

nous restent de cette ancienne fable sacrée, et les tableaux qu'offre le ciel dans les différentes époques du mouvement des deux grands astres qui règlent le cours des saisons, la marche périodique de la végétation et du temps, et la succession des jours et des nuits. Nous allons, comme dans le poème sur Hercule, faire le rapprochement de ces divers tableaux, tant de ceux que présente la fable, que de ceux qu'offre le ciel. Nous les fixerons à douze.



TABLEAUX COMPARATIFS.

Premier tableau céleste.

Le scorpion, signe qu'occupe le soleil au moment de la mort d'Osiris, a pour paranatellons ou astres qui se lèvent et se couchent en aspect avec lui, les serpens, qui fournissent à Typhon ses attributs. A cette division céleste répond, par son coucher, Cassiopée, reine d'Ethiopie, qui annonce en automne les vents impétueux.

Premier tableau de la légende.

Osiris est mis à mort par Typhon son rival, génie ennemi de la lumière. Cet événement arrive sous le scorpion. Typhon associe à sa conspiration une reine d'Ethiopie, laquelle, nous dit Plutarque, désigne les vents violens.

Second tableau céleste.

Le soleil s'unit alors au serpentaire, qui, suivant tous les auteurs, est le même qu'Esculape, et qui prête ses formes à cet astre, dans son passage aux signes inférieurs, où il devient Sérapis et Pluton.

Second tableau de la légende.

Osiris descend au tombeau ou aux enfers. C'est alors, suivant Plutarque, qu'il devient Sérapis, le même dieu que Pluton et qu'Esculape.

Troisième tableau céleste.

Au moment où le soleil descend aux signes inférieurs, et où il répond au dix-septième degré du scorpion, époque à laquelle on fixe la mort d'Osiris, la lune se trouve pleine au taureau céleste. C'est dans ce signe qu'elle s'unit au soleil du printemps, lorsque la terre reçoit du ciel sa fécondité, et lorsque le jour reprend son empire sur les longues nuits. Le taureau, opposé au lieu du soleil, entre dans le cône d'ombre que projette la terre, et qui forme la nuit, avec laquelle monte et descend le taureau, qu'elle couvre de son voile durant tout son séjour sur l'horizon.

Troisième tableau de la légende.

Ce jour-là même Isis pleure la mort de son époux, et, dans la cérémonie lugubre qui, tous les ans, retraçait cet événement tragique, on promenait en pompe un bœuf doré, couvert d'un crêpe noir, et l'on disait que ce bœuf était l'image d'Osiris, c'est-à-dire Apis, symbole du taureau céleste, suivant Lucien. On y exprimait le deuil de la nature, que l'éloignement du soleil privait de sa parure, ainsi que de la beauté du jour, qui allait céder sa place au dieu des ténèbres ou des longues nuits. On y pleurait, ajoute Plutarque, la retraite des eaux du Nil et la perte de tous les bienfaits du printemps et de l'été.

Quatrième tableau céleste.

La lune va régler désormais seule l'ordre de la nature. Tous les mois, son disque plein et arrondi nous présente dans chacun des signes supérieurs une image du soleil, qu'elle n'y trouve plus, et dont elle tient la place pendant la nuit, sans avoir ni sa lumière ni sa chaleur féconde. Elle est pleine dans le premier mois d'automne, au signe dans lequel, à l'équinoxe du printemps, Osiris avait placé le siége de sa fécondité, signe consacré à la terre, tandis que le soleil occupe le scorpion signe consacré à l'élément de l'eau.

Quatrième tableau de la légende.

Les Egyptiens, le premier jour qui suivait cette mort, allaient à la mer pendant la nuit. Là ils formaient, avec de la terre et de l'eau, une image de la lune qu'ils paraient, et ils criaient qu'ils avaient retrouvé Osiris. Ils disaient que la terre et l'eau dont ils composaient cette image, représentaient ces deux divinités, Osiris et Isis, ou le soleil et la lune; allusion faite, sans doute, à la nature des élémens qui présidaient aux signes où ces deux astres se trouvaient alors.

Cinquième tableau céleste.

Le taureau, où répond le cône d'ombre de la

Cinquième tableau de la légende.

Le coffre qui renferme Osiris est jeté dans le Nil.



terre, désigné sous l'emblème d'un coffre ténébreux, et occupé par la lune pleine, avait sous lui le fleuve d'Orion, appelé le Nil, et au-dessus Persée, lieu de Chemmis, ainsi que la constellation du cocher, qui porte la chèvre et ses chevreaux. Cette chèvre s'appelle la femme de Pan, et elle fournissait à ce dieu ses attributs.

Pan et les Satyres, qui habitaient aux environs de Chemmis, s'aperçurent les premiers de cette mort; ils l'annoncèrent par leurs cris, et ils répandirent partout le deuil et l'effroi.

Sixième tableau céleste.

La pleine lune suivante arrive dans le signe des gémeaux, où sont peints deux enfans qui président aux oracles de Didyme, et dont l'un s'appelle Apollon, dieu de la divination.

Sixième tableau de la légende.

Isis, avertie de la mort de son époux, voyage pour chercher le coffre qui renferme son corps. Elle rencontre d'abord des enfans qui avaient vu le coffre; elle les interroge; elle en reçoit des renseignemens, et elle leur accorde le don de la divination.

Septième tableau céleste.

La pleine lune qui vient après, a lieu au cancer, domicile de cette planète. Les constellations en aspect avec ce signe, et qui se couchent à son lever, sont la couronne d'Ariadne, princesse avec laquelle coucha Bacchus, l'Osiris égyptien ; le chien Procyon et le grand chien, dont une étoile se nomme étoile d'Isis. Le grand chien lui-même fut révéré sous le nom d'Anubis en Egypte.

Septième tableau de la légende.

Isis apprend qu'Osiris a, par erreur, couché avec sa sœur. Elle en trouve la preuve dans une couronne qu'il a laissée chez elle. Il en était né un enfant qu'elle cherche à l'aide de ses chiens ; elle le trouve, l'élève et se l'attache : c'est Anubis, son fidèle gardien.

Huitième tableau céleste.

La lune du mois suivant se trouve pleine dans le signe du lion, domicile du soleil ou d'Adonis, dieu adoré à Byblos. Les astres en aspect avec ce signe sont le fleuve du verseau et le Céphée, roi d'Ethio-

Huitième tableau de la légende.

Isis se transporte à Byblos, et se place près d'une fontaine, où elle est rencontrée par des femmes de la cour du roi. La reine et le roi veulent la voir : elle est amenée à la cour, et on lui propose l'emploi

pie, appelé *Régulus*, ou simplement le *roi*. A sa suite se lève Cassiopée, sa femme, et reine d'Ethiopie; Andromède, sa fille, et Persée, son gendre.

de nourrice du fils du roi. Isis accepte la place.

Neuvième tableau céleste.

La lune qui suit est pleine au signe de la vierge, appelée aussi *Isis* par Eratosthène. On y peignait une femme allaitant un enfant. En aspect avec ce signe se trouvent le mât du vaisseau céleste et le poisson à tête d'hirondelle.

Neuvième tableau de la légende.

Isis devenue nourrice allaite l'enfant pendant la nuit; elle brûle toutes les parties mortelles de son corps, puis elle est métamorphosée en hirondelle. On la voit s'envoler, et se placer près d'une grande colonne qui s'était formée tout-à-coup d'une très-petite tige, à laquelle tenait le coffre qui renfermait son époux.

Dixième tableau céleste.

Sur les divisions qui séparent le signe de la vierge, que quitte la lune, de celui de la balance, où elle va devenir pleine, se trouvent

Dixième tableau de la légende.

Isis ayant trouvé le coffre qui contient le corps de son époux, quitte Byblos: elle monte un vaisseau avec le fils aîné du roi,

placés le vaisseau, et le Bootès, qu'on dit avoir nourri Orus. Au couchant est le fils ou le gendre du roi d'Étiopie, Persée, ainsi que le fleuve d'Orion. Les autres astres en aspect avec la balance, et qui montent à sa suite, sont le porc d'Érymanthe ou l'ourse céleste, nommé le chien de Typhon; le dragon du pôle, le fameux Python, qui fournit à Typhon ses attributs. Voilà le cortége dont se trouve entourée la pleine lune de la balance ou du dernier des signes supérieurs: elle va précéder la néoménie du printemps, qui aura lieu au taureau, dans lequel le soleil ou Osiris doit se réunir à la lune, ou à Isis son épouse.

et dirige sa route vers *Butos*, où était le nourricier d'Orus. Elle dessèche le matin un fleuve d'où s'élevait un vent trop fort. Elle dépose à l'écart le coffre précieux; mais ce coffre est découvert par Typhon, qui chassait au clair de la pleine lune, et qui poursuivait un porc ou un sanglier. Il reconnaît le cadavre de son rival, et il le coupe en autant de parties qu'il y avait de jours depuis cette pleine lune jusqu'à la nouvelle: cette circonstance, dit Plutarque, fait allusion à la diminution successive de la lumière lunaire, pendant les quatorze jours qui suivent la pleine lune.

Onzième tableau céleste.

La lune, au bout de quatorze jours, arrive au taureau, et s'unit au soleil,

Onzième tableau de la légende.

Isis rassemble les quatorze morceaux du corps de son époux; elle leur

dont elle va rassembler les feux sur son disque, pendant les autres quatorze jours qui vont suivre. Elle se trouve alors en conjonction tous les mois avec lui dans la partie supérieure des signes; c'est-à-dire dans l'hémisphère où le soleil, vainqueur des ténèbres et de l'hiver, rapporte la lumiere, l'ordre et l'harmonie. Elle emprunte de lui la force qui va détruire les germes du mal que Typhon, pendant l'absence d'Osiris ou durant l'hiver, a mis dans la partie boréale de la terre. Ce passage du soleil au taureau, lorsqu'il revient des enfers ou de l'hémisphère inférieur, est marqué par le lever du soir, du cheval, du centaure et du loup, et par le coucher d'Orion, appelé astre d'Orus. Ce dernier se trouve, tous les jours suivans, uni au soleil printanier, dans son triomphe sur les ténèbres et sur Typhon qui les produit. donne la sépulture, et consacre le Phallus, que l'on promenait en pompe aux fêtes du printemps, connues sous le nom de Paamylies. C'était à cette époque que l'on célébrait l'entrée d'Osiris dans la lune. Osiris alors était revenu des enfers au secours d'Orus son fils, et d'Isis son épouse, à qui il unit ses forces contre Typhon ou contre le chef des ténèbres; la forme sous laquelle il apparait est le loup, suivant les uns, et le cheval, suivant d'autres.

Douzième tableau céleste.

L'année équinoxiale finit au moment où le soleil et la lune se trouvent réunis avec Orion ou avec l'astre d'Orus, constellation placée sous le taureau, et qui s'unit à la néoménie du printemps. La nouvelle lune se rajeunit dans le taureau, et peu de jours après elle se montre sous la forme de croissant dans le signe suivant, ou aux gémeaux, domicile de Mercure. Alors Orion, uni au soleil, précipite le scorpion son rival dans les ombres de la nuit; car il se couche toutes les fois qu'Orion monte sur l'horizon. Le jour prolonge sa durée, et les germes de mal sont peu-à-peu détruits. C'est ainsi que le poëte Nonnus nous peint Typhon vaincu à la fin de l'hiver, lorsque le soleil

Douzième tableau de la légende.

Isis, pendant l'absence de son époux, avait rejoint le terrible Typhon, lorsqu'elle déposa le coffre dans le lieu où se trouvait son ennemi Ayant enfin retrouvé Osiris dans le moment où celui-ci se disposait à combattre Typhon, elle est privée de son ancien diadème par son fils; mais elle reçoit de Mercure un casque en forme de tête de taureau. Alors Orus, sous les traits et dans l'attitude d'un guerrier redoutable, tel qu'on peint Orion ou l'astre d'Orus, combat et défait son ennemi, qui avait attaqué son père sous la forme du dragon du pôle ou du fameux Python. Ainsi, dans Ovide, Apollon défait le même Python au moment où *Io*, devenue ensuite Isis, reçoit les faveurs de

arrive au taureau, et qu'Orion monte aux cieux avec lui; car ce sont ses expressions.

Jupiter, qui la place ensuite au signe céleste du taureau. Toutes ces fables se tiennent et ont le même objet.

Une correspondance aussi complète, qui porte sur tant de points de ressemblance entre les tableaux de cette allégorie et ceux du ciel, et qui se soutient d'un bout à l'autre, quelque mutilée que soit cette légende ou cette histoire sacrée, ne permet pas de douter que le prêtre astronome qui l'a composée n'ait fait autre chose que décrire les courses de la lune dans les cieux, sous le titre de courses d'Isis, surtout quand on sait qu'Isis est le nom que l'on donnait à la lune en Égypte. En effet, il faudrait soutenir qu'Isis n'est pas la lune, ce qu'on ne peut pas dire; ou prétendre qu'Isis étant la lune, les courses d'Isis ne sont pas celles de la lune, ce qui impliquerait contradiction; ou enfin suivre ailleurs qu'au ciel et que parmi les constellations, les courses de cet astre. Nous n'avons fait, dans notre explication, que mettre en usage la méthode que

nous indique Cheremon pour décomposer les fables sacrées, et nommément celle d'Osiris et d'Isis, qu'il dit être relative aux accroissemens et aux diminutions de la lumière de la lune à l'hémisphère supérieur et inférieur, et aux astres en aspect avec les signes, autrement appelés paranatellons. Ce sont les savans d'Égypte qui nous ont eux-mêmes tracé la route que nous avons suivie dans notre explication. Voilà donc une ancienne reine d'Égypte et un ancien roi, dont les aventures feintes ont été décrites sous la forme d'histoire, et qui pourtant, comme l'Hercule des Grecs, ne sont que des êtres physiques et les deux principaux agens de la nature. On doit juger, par ces exemples, du caractère allégorique de l'antiquité, et combien on doit être en garde contre les traditions qui mettent les êtres physiques au nombre des êtres historiques.

Il est important de ne pas perdre de vue qu'on écrivait autrefois l'histoire du ciel, et du soleil principalement, sous la forme d'une histoire d'hommes, et que le peuple, presque partout, l'a prise pour de l'histoire, et le héros

pour un homme. L'erreur fut d'autant plus facile à accréditer, qu'en général les prêtres firent tout ce qui était en eux pour persuader au peuple que les dieux qu'il adorait avaient vécu, et avaient été des princes, des législateurs, ou des hommes vertueux qui avaient bien mérité de l'humanité, soit qu'on voulût par là donner des leçons aux chefs des peuples, en leur enseignant qu'ils ne pouvaient aspirer à la même gloire qu'en imitant les anciens chefs des sociétés; soit qu'on cherchât à donner un encouragement à la vertu du peuple, en lui persuadant que le sceptre autrefois avait été le prix des services rendus à la patrie, et non pas le patrimoine de quelques familles. On montrait les tombeaux des dieux, comme s'ils eussent existé réellement; on célébrait des fêtes, dont le but semblait être de renouveler tous les ans le deuil qu'avait occasionné leur perte. Tel était le tombeau d'Osiris, couvert sous ces masses énormes connues sous le nom de pyramides, que les Égyptiens élevèrent à l'astre qui nous dispense la lumière. Une d'elles a ses quatre faces qui re-

gardent les quatre points cardinaux du monde. Chacune des faces a cent dix toises à la base, et les quatre forment autant de triangles équilatéraux. La hauteur perpendiculaire est de soixante-dix-sept toises, suivant les mesures données par Chazelles, de l'Académie des sciences. Il résulte de ces dimensions, et de la latitude sous laquelle cette pyramide est élevée, que quatorze jours avant l'équinoxe du printemps, époque précise à laquelle les Perses célébraient le renouvellement de la nature, elle devait cesser de rendre des ombres à midi, et qu'elle n'en projetait plus que quatorze jours après celui d'automne. Donc le jour où le soleil se trouvait dans le parallèle ou dans le cercle de déclinaison australe, qui répond à cinq degrés quinze minutes, ce qui arrivait deux fois l'an, une fois avant l'équinoxe du printemps, et l'autre après celui d'automne, cet astre paraissait exactement à midi sur le sommet de la pyramide. Alors son disque majestueux semblait quelques instans placé sur cet immense piédestal et s'y reposer, tandis que ses adorateurs, agenouillés au pied,

prolongeant leur vue le long du plan incliné de la face boréale de la pyramide, contemplaient le grand Osiris, soit qu'il descendît dans l'ombre du tombeau, soit qu'il en sortît triomphant. J'en dirai autant de la pleine lune des équinoxes, lorsqu'elle avait lieu dans ce parallèle.

Il semblerait que les Égyptiens, toujours grands dans leurs conceptions, eussent exécuté le projet le plus hardi qui fût jamais imaginé, celui de donner un piédestal au soleil et à la lune, ou à Osiris et à Isis, à midi pour l'un et à minuit pour l'autre, lorsqu'ils arrivaient dans la partie du ciel auprès de laquelle passe la ligne qui sépare l'hémisphère boréal de l'hémisphère austral, l'empire du bien de celui du mal, celui de la lumière de celui des ténèbres. Ils voulurent que l'ombre disparût de dessus toutes les faces de la pyramide à midi, durant tout le temps que le soleil séjournerait dans l'hémisphère lumineux, et que la face boréale se recouvrît d'ombre, lorsque la nuit commencerait à reprendre son empire dans notre hémisphère, c'est-à-dire, au moment où

Osiris descendrait au tombeau et aux enfers. Le tombeau d'Osiris était couvert d'ombre à peu près six mois ; après quoi la lumière l'investissait tout entier à midi, dès qu'Osiris revenu des enfers reprenait son empire en passant dans l'hémisphère lumineux. Alors il était rendu à Isis et au dieu du printemps, Orus, qui avait enfin vaincu le génie des ténèbres et des hivers. Quelle idée sublime! Au centre de la pyramide est un caveau qu'on dit être le tombeau d'un ancien roi. Ce roi, c'est l'époux d'Isis, le fameux Osiris, ce roi bienfaisant que le peuple croyait avoir régné autrefois sur l'Égypte, tandis que les prêtres et les savans voyaient en lui l'astre puissant qui gouverne le monde et l'enrichit de ses bienfaits. Et en effet eût-on jamais fait une aussi grande dépense si ce tombeau n'eût pas été censé conserver les restes précieux d'Osiris que son épouse avait recueillis, et qu'elle confia, dit-on, aux prêtres, pour être enterrés en même temps qu'ils lui décernèrent les honneurs divins? Peut-on lui supposer un autre objet chez un peuple qui n'épargnait rien pour don-

ser de la pompe et de la magnificence au culte, et dont le plus grand luxe était le luxe religieux? C'est ainsi que les Babyloniens, qui adoraient le soleil sous le nom de Bélus, lui élevèrent aussi un tombeau que cachait une immense pyramide; car dès qu'on eut personnifié l'astre puissant qui anime la nature, et que dans les fictions sacrées on l'eut fait naître, mourir et ressusciter, le culte imitatif, qui cherchait à retracer ses aventures, plaça des tombeaux à côté de ses temples. Ainsi l'on montrait celui de Jupiter en Crète; du Soleil Christ en Palestine; de Mithra en Perse; d'Hercule à Cadix; du Cocher, de l'Ourse céleste, de Méduse, des Pléïades, etc., en Grèce. Ces différens tombeaux ne prouvent rien pour l'existence historique des personnages feints auxquels l'esprit mystique des anciens les a consacrés. On montrait aussi le lieu où Hercule s'était brûlé, et nous avons fait voir qu'Hercule n'était que le soleil personnifié dans les allégories sacrées; de même que nous avons montré que les aventures de la reine Isis appartenaient à la lune, chantée par

ses adorateurs. Nous allons encore voir d'autres exemples du génie allégorique des anciens, dans lesquels le soleil est personnifié et chanté sous le nom d'un héros bienfaisant. Tel est le fameux Bacchus des Grecs ou l'Osiris égyptien.

CHAPITRE VII.

Explication des Dionisiaques, ou du poème de Nonnus sur le Soleil, adoré sous le nom de Bacchus.

Nous avons, dans notre explication des travaux d'Hercule, considéré le soleil, principalement comme l'astre puissant, dépositaire de toute la force de la nature, qui engendre et mesure le temps par sa marche dans les cieux, et qui, partant du solstice d'été ou du point le plus élevé de sa route, parcourt la carrière des douze signes dans lesquels les corps célestes circulent, et avec eux les diverses périodes ou révolutions des astres. Sous son nom d'Osiris ou de Bacchus, nous envisagerons l'astre bienfaisant qui, par sa cha-

leur, appelle, au printemps, tous les êtres à la génération, qui préside à la croissance des plantes et des arbres, qui mûrit les fruits, et qui verse dans tous les germes cette sève active qui est l'âme de la végétation, car c'est là le véritable caractère de l'Osiris égyptien et du Bacchus grec. C'est surtout au printemps que cette humidité génératrice se développe, et circule dans toutes les productions naissantes; et c'est le soleil qui, par sa chaleur, lui imprime le mouvement et lui donne sa fécondité.

On distingue en effet deux points dans le ciel qui limitent la durée de l'action créatrice du soleil, et ces deux points sont ceux où la nuit et le jour sont d'égale longueur. Tout le grand ouvrage de la végétation, dans une grande partie des climats septentrionaux, semble compris entre ces deux limites, et sa marche progressive se trouve être en harmonie avec celle de la lumière et de la chaleur. A peine le soleil, dans sa route annuelle, a-t-il atteint un de ces points, qu'une force active et féconde paraît émaner de ses rayons, et

imprimer le mouvement et la vie à tous les corps sublunaires qu'il appelle à la lumière par une nouvelle organisation. C'est alors qu'a lieu la résurrection du grand Dieu, et, avec la sienne, celle de la nature entière. Arrive-t-il au point opposé, cette vertu semble l'abandonner, et la nature se ressent de son épuisement. C'est Atys, dont Cybèle pleure la mutilation; c'est Adonis, blessé dans sa partie sexuelle, et dont Vénus regrette la perte; c'est Osiris, précipité au tombeau par Typhon, et dont Isis éplorée ne retrouve plus les organes de la génération.

Quel tableau, en effet, plus propre à attrister l'homme, que celui de la terre lorsque, par l'absence du soleil, elle se trouve privée de sa parure, de sa verdure, de son feuillage, et qu'elle n'offre plus à nos regards que les débris de plantes desséchées ou tombées en putréfaction, de troncs dépouillés, de terres hispides et sans culture, ou couvertes de neiges; de fleuves débordés dans les champs ou enchaînés dans leur lit par les glaces, ou de vents fougueux qui bouleversent la terre, les

eaux et les airs, et qui portent le ravage dans toutes les parties du monde sublunaire! Qu'est devenue cette température heureuse dont la terre jouissait au printemps et pendant l'été; cette harmonie des élémens, qui était en accord avec celle des cieux; cette richesse, cette beauté de nos campagnes chargées de moissons et de fruits, ou émaillées de fleurs dont l'odeur parfumait l'air, et dont les couleurs variées présentaient un spectacle si ravissant? Tout a disparu, et le bonheur s'est éloigné de l'homme avec le dieu qui, par sa présence, embellissait nos climats; sa retraite a plongé la terre dans un deuil dont son retour seul pourra la tirer. Il était donc le créateur de tous ces biens, puisqu'ils nous échappent avec lui; il était l'âme de la végétation, puisqu'elle languit et s'arrête aussitôt qu'il nous quitte. Quel sera le terme de sa fuite et de sa descente des cieux, dont il s'exile comme Apollon? Va-t-il replonger la nature dans l'ombre éternelle du chaos, d'où sa présence l'avait tirée? Telles étaient les inquiétudes de ces anciens peuples, qui, voyant le soleil s'éloi-

gner de leurs climats, craignaient qu'un jour il ne vînt à les abandonner tout-à-fait : de là ces fêtes de l'Espérance, célébrées au solstice d'hiver, lorsque les hommes virent cet astre s'arrêter dans sa marche rétrograde, et rebrousser sa route pour revenir vers eux. Mais si l'on fut si sensible à l'espoir d'un prochain retour, quelle joie ne dût-on pas éprouver lorsque le soleil, déjà remonté vers le milieu du ciel, eut chassé devant lui les ténèbres qui avaient empiété sur le jour, et usurpé une partie de son empire! Alors l'équilibre du jour et de la nuit est rétabli, et avec lui l'harmonie de la nature. Un nouvel ordre de choses aussi beau que le premier recommence, et la terre, fécondée par la chaleur du soleil, qui a repris la vigueur de la jeunesse, s'embellit sous les rayons de son époux. Ce n'est plus le dieu du jour que les oiseaux chantent; c'est celui de l'amour, dont les feux brûlans s'allument dans les veines de tout ce qui respire l'air, devenu plus pur et plein des principes de vie. Déjà les mères prévoyantes ont choisi l'arbre ou le buisson où elles doivent suspendre le nid qui

recevra le fruit de leurs amours, et que va ombrager le feuillage naissant; car la nature a repris sa parure, les prairies leur verdure, les forêts leur chevelure nouvelle, et les jardins leurs fleurs. La terre a déjà une face riante qui lui fait oublier la tristesse et le deuil dont l'hiver l'avait couverte. C'est Vénus qui, retrouvant Adonis, brille de grâces nouvelles et sourit à son amant, vainqueur de l'hiver et des ombres de la nuit, et qui sort enfin du tombeau. Les vents bruyans ont fait place aux zéphirs, dont la douce haleine respecte le feuillage tendre qui s'abreuve encore de rosée, et qui joue légèrement sur le berceau des enfans du printemps; les fleuves, rentrés dans leur lit, reprennent leur cours tranquille et majestueux. Le front ceint de roseaux et des fleurs des plantes aquatiques, la timide naïade sort des grottes que les glaces ne ferment plus, et, penchée sur son urne, elle fait couler l'onde argentée qui serpente dans la prairie, au milieu de la verdure et des fleurs qu'elle arrose et qu'elle nourrit. La terre, consumée des feux de l'amour, se pare

de tous ses plus beaux ornemens, pour recevoir l'époux radieux avec lequel elle consomme le grand acte de la génération de tous les êtres qui sortent de son sein. Il n'est aucun de ces tableaux que le génie des poètes anciens ne se soit exercé à peindre, aucun de ces phénomènes annuels qui n'ait été décrit par les chantres de la nature.

C'est surtout dans les premiers chants du poème de Nonnus sur Bacchus ou sur le soleil, que nous trouverons les tableaux contrastans qu'offre la terre en hiver, sous la tyrannie de Typhon, génie des ténèbres, et au printemps, lorsque le dieu de la lumière reprend son empire, et développe cette force active et féconde qui se manifeste tous les ans au réveil de la nature, et qui, sous le nom de Bacchus, fait sortir de leurs germes et de leurs boutons les fruits délicieux que l'automne doit mûrir.

Avant de commencer l'analyse du poème, et d'en faire voir les rapports avec la marche du soleil dans les signes, nous essaierons de détruire l'erreur de ceux qui seraient persuadés que Bacchus, fils de Sémélé, né à Thèbes,

est un ancien héros que la gloire de ses conquêtes en Orient a fait placer ensuite au rang des dieux. Il ne nous sera pas difficile de prouver qu'il n'est, comme Hercule, également né à Thèbes, qu'un être physique, le plus puissant comme le plus beau des agens de la nature, ou le soleil, âme de la végétation universelle. Cette vérité, établie par une foule d'autorités anciennes, recevra ensuite un nouveau jour par l'explication du poème, dont tous les traits se lient à l'action bienfaisante de l'astre qui règle les saisons, et que Virgile invoque, sous le nom de Bacchus, au commencement de son poème sur l'agriculture. Nous attachons d'autant plus d'importance à prouver que Bacchus et Hercule ne sont que le dieu Soleil, adoré chez tous les peuples sous une foule de noms différens, qu'il en résultera une conséquence infiniment précieuse, savoir : qu'on écrivit autrefois l'histoire de la nature et de ses phénomènes, comme on écrivit depuis celle des hommes, et que le soleil surtout fut le principal héros de ces romans merveilleux, sur lesquels la postérité ignorante a été

grossièrement trompée. Si le lecteur reste bien convaincu de cette vérité, il admettra sans peine notre explication de la légende solaire, connue chez les chrétiens sous le nom de vie de Christ, qui n'est qu'un des mille noms du dieu Soleil, quelle que soit l'opinion de ses adorateurs sur son existence comme homme; car elle ne prouvera pas plus que celle des adorateurs de Bacchus, qui en faisaient un conquérant et un héros. Établissons donc d'abord comme un fait avoué, que le Bacchus des Grecs n'était qu'une copie de l'Osiris des Égyptiens, et qu'Osiris, époux d'Isis, adoré en Égypte, était le soleil. L'explication que nous avons donnée des courses d'Isis a suffisamment prouvé qu'elle était la lune, et que l'époux qu'elle cherchait était le soleil. Le passage de Cheremon, que nous ne cesserons de rappeler aux lecteurs, parce qu'il fait la base de tout notre système d'explications, suppose que la fable d'Isis et d'Osiris est une fable luni-solaire. Les témoignages de Diodore de Sicile, de Jamblique, de Plutarque, de Diogène Laërce, de Suidas, de Macrobe, etc.,

s'accordent à prouver qu'il était généralement reconnu par tous les anciens que c'était le soleil que les Égyptiens adoraient sous le nom d'Osiris, quoique, dans les poèmes et dans les légendes sacrées, on en fît un roi, un conquérant qui avait autrefois régné sur l'Égypte, avec la reine Isis son épouse. C'est également une vérité reconnue par tous les savans, que le Bacchus des Grecs était le même que l'Osiris égyptien, et conséquemment le même dieu que le soleil. Aussi, Antoine se faisait-il appeler *Osiris* et *Bacchus*, et voulait qu'on appelât Cléopâtre Isis ou la Lune. On trouvera dans notre grand ouvrage l'explication de la vie d'Osiris, dont nous avons fait le rapprochement avec la course du soleil, de manière à ne laisser aucun doute sur la nature de cette prétendue histoire, que nous prouvons être tout entière astronomique, et exprimer la marche opposée des deux grands principes, lumière et ténèbres, qui, sous le nom d'Osiris ou du soleil, et sous celui de Typhon, son ennemi, se combattent dans le monde.

C'est cette histoire sacrée des Égyptiens qui

a passé dans la Grèce sous le nom d'aventures de Bacchus, où elle a reçu des changemens qui cependant laissent clairement apercevoir les traces de sa filiation. Hérodote, père de l'histoire chez les Grecs, qui avait voyagé en Égypte, et qui avait recueilli avec soin les traditions sacrées de ce pays, qu'il compare souvent avec celles des Grecs, nous assure que l'Osiris des Égyptiens est la même divinité que les Grecs adorent sous le nom de Bacchus, et cela de l'aveu des Égyptiens eux-mêmes, de qui les Grecs empruntèrent la plupart de leurs dieux. Hérodote développe assez au long cette filiation des cultes par le rapprochement du cérémonial des Phallèphores ou des fêtes de la génération, qui se célébraient en Égypte, en l'honneur d'Osiris, et en Grèce en l'honneur de Bacchus. Il repète plusieurs fois qu'Osiris et Bacchus sont le même dieu. Plutarque, dans son traité d'Isis, fait les mêmes rapprochemens. Parmi la foule de noms que donnent au soleil Martianus Capella et Ausone, on y remarque ceux d'Osiris et de Bacchus.

Diodore de Sicile prétend que les Égyptiens

traitent d'imposteurs les Grecs, qui avançaient que Bacchus, le même qu'Osiris, était né à Thèbes en Béotie, des amours de Jupiter et de Sémélé.

C'était, suivant eux, un mensonge officieux d'Orphée, qui, ayant été initié aux mystères de ce dieu en Égypte, transporta ce culte en Béotie, et qui, pour flatter les Thébains, fit croire que Bacchus ou Osiris était né chez eux autrefois. Le peuple, que partout l'on trompe aisément, jaloux d'ailleurs qu'on pensât que le nouveau dieu était grec, s'empressa de recevoir ses initiations.

Les mythologues et les poètes vinrent à l'appui de cette tradition, l'accréditèrent sur les théâtres, et finirent par tromper la postérité, au point qu'il ne lui a plus resté aucun doute sur la certitude de cette histoire controuvée. C'est ainsi que les Grecs, disent toujours les Égyptiens, se sont approprié les dieux que l'Égypte révérait bien des siècles avant eux. C'est ainsi qu'ils ont fait naître chez eux Hercule, quoiqu'Hercule soit une divinité égyptienne, dont le culte était établi à Thèbes en

Égypte, bien des siècles avant l'époque où l'on fixe la naissance du prétendu fils d'Alcmène; ils se sont pareillement approprié Persée, dont le nom avait autrefois été fameux en Égypte.

Sans nous arrêter ici à examiner comment et à quelle époque le culte des divinités égyptiennes a passé en Grèce, nous nous bornerons à donner, comme un fait avoué par tous les anciens, que le bienfaisant Osiris des Égyptiens est le même que le Bacchus des Grecs, et à conclure qu'Osiris étant le soleil, Bacchus est aussi le soleil; ce qui nous suffit pour le but que nous nous proposons ici. L'explication du poème des Dionysiaques achèvera de prouver cette vérité.

Analyse du poème de Nonnus, considéré dans ses rapports avec la marche de la nature en général, et en particulier avec celle du soleil.

CHANT PREMIER.

Le poète commence par invoquer la Muse qui doit l'inspirer, et l'invite à chanter la fou-

dre étincelante qui fit accoucher Sémélé au milieu des feux et des éclairs, qui remplirent d'une brillante lumière la couche de cette amante indiscrète, ainsi que la naissance de Bacchus, qui reçut deux fois le jour.

L'invocation finie, le poète porte l'esprit du lecteur sur la partie du ciel d'où part le soleil au moment où il le chante en commençant son poème. Ce lieu est le point équinoxial du printemps, occupé par l'image du fameux taureau, qui figure dans la charmante fable des amours de Jupiter et d'Europe, sœur de Cadmus ou du serpentaire, qui se lève le soir alors en aspect avec le taureau. Il le porte également sur le cocher céleste, qui tient la chèvre et les chevreaux, celui qui fournit au dieu Pan ses attributs, et qui alors précédait le matin le char du soleil, et ouvrait la barrière au jour, comme le serpentaire l'ouvrait à la nuit, à l'époque à laquelle le soleil ou Jupiter s'unissait au taureau d'Europe, et franchissait le fameux passage qui séparait l'empire du dieu de la lumière de celui des ténèbres. Ainsi le poète fixe d'une manière précise le départ de

son poème, en signalant les astres qui, dans le zodiaque et hors le zodiaque, déterminent l'époque du temps qu'il va chanter. Voyons comment le génie du poète a su embellir le fond simple que fournit l'astronomie. Nonnus entre en matière, en racontant avec toutes ses circonstances l'enlèvement d'Europe par Jupiter déguisé en taureau, et les courses du serpentaire ou de Cadmus, à qui son père a donné ordre de chercher sa sœur à travers les mers. Toute cette aventure astronomique est poétiquement racontée : on voit Jupiter taureau sur le rivage de Tyr, la tête ornée de superbes cornes qu'il agite fièrement, tandis qu'il fait retentir l'air de ses mugissemens amoureux. L'imprudente Europe lui présente des fleurs; elle en pare sa tête; elle ose s'asseoir sur le dos du dieu que l'Amour lui subjugue, et qui l'emporte aussitôt au milieu des flots. Europe pâlit; effrayée, elle lève les mains aux cieux : sa robe néanmoins n'est pas mouillée par les eaux. On l'eût prise pour Thétis, pour Galathée, pour l'épouse de Neptune, et même pour Astarté ou Vénus portée

sur le dos de quelque Triton. Neptune est étonné de la vue du bœuf immortel qui nage dans son empire, et un des dieux marins, qui reconnaît Jupiter sous ce travestissement, prend sa conque, et entonne les chants de l'hyménée. Cependant la nouvelle épouse du maître de l'Olympe, se tenant aux cornes du taureau divin, naviguait au sein des ondes écumantes, non pas sans crainte, quoique sous les auspices de l'Amour, qui lui servait de pilote, tandis que le souffle des vents enflait les pans de sa robe ondoyante. Arrivé en Crète, Jupiter taureau se dépouille de ses formes effrayantes et prend la figure du dieu du printemps ou d'un beau jeune homme qui a toutes les grâces et la vigueur de cet âge. C'est sous cette forme qu'il prodigue ses caresses à son amante confuse et éplorée; qu'il cueille les prémices des fleurs dont l'Amour est jaloux, et qu'il la rend mère de deux enfans jumeaux.

Son amant la laisse entre les mains d'*Astérion*, et place parmi les astres le taureau dont il a pris la forme dans sa métamorphose. C'est lui, dit Nonnus, qui brille dans l'Olympe sous

les pieds du cocher, et qui sert de monture au soleil du printemps.

Pendant ce temps-là Cadmus s'était mis en marche pour suivre le ravisseur de sa sœur, qui avait disparu avec elle au sein des flots. Effectivement, après le coucher du soleil en conjonction avec le taureau céleste ou avec le taureau d'Europe, on voyait à l'orient monter le serpentaire Cadmus, qui pendant toute la nuit voyageait sur la voûte des cieux, et descendait le matin dans les mêmes mers où le soir s'était couché le taureau avec le soleil.

On suppose qu'après avoir longtemps voyagé il était arrivé près de la sombre caverne où Jupiter avait déposé sa foudre, lorsqu'il voulut donner le jour à Tantale. Ce dernier nom est celui sous lequel figure le même serpentaire dans une autre fable; et son lever en automne, au moment où la foudre cesse de se faire entendre, donna l'idée au poète de feindre que Jupiter avait quitté sa foudre pour lui donner naissance. On peut voir dans notre grand ouvrage, à l'article *serpentaire*, comment s'explique par lui la fable de Tantale.

Ce lieu était *Akrimé* : c'est dans cet endroit que Typhée ou Typhon, fils de la terre ténébreuse, la découvrit, averti par la fumée qui s'élevait de l'antre où était la foudre encore mal éteinte. Il s'en saisit ; et, fier d'être maître de l'arme puissante du roi de l'Olympe, il fait retentir tous les échos d'alentour du bruit terrible de sa voix. Aussitôt tous les dragons ses frères, sous les formes les plus affreuses, s'unissent à lui pour faire la guerre au dieu qui maintient l'harmonie du monde, et qui nous distribue tous les biens, et surtout la lumière.

Le géant, de ses mille bras secoue violemment le pôle et les ourses qui le défendent ; il porte des coups terribles au bouvier, gardien des ourses. L'étoile du matin, l'aurore, les heures, tout est attaqué : la clarté du jour est obscurcie par l'ombre épaisse que projette l'horrible chevelure des géans, formée de noirs serpens. La lune pleine, comme dans la passion de Christ, se trouve poussée près du soleil, et l'empire des deux astres se confond. Un des serpens s'entortille autour du pôle, et

mêle ses nœuds à ceux du dragon céleste, qui garde les pommes hespérides. Le poète donne une grande étendue à ce tableau, où il nous peint le prince des ténèbres, qui livre divers assauts aux différens astres, au soleil, à la lune, comme le dragon de l'Apocalypse, qui entraîne une partie des étoiles du ciel avec sa queue. Tout ce morceau n'est que le développement poétique de la guerre d'Ahriman contre Ormusd, des Titans contre Jupiter, des anges rebelles et de leur chef contre Dieu et ses anges. Le fond original de toutes ces fictions est dans la cosmogonie des Perses et dans le récit mythologique des combats de leur dieu, principe de bien et de lumière, contre le chef du mal et des ténèbres. Ces idées théologiques, comme nous l'avons déjà observé d'après Plutarque, se retrouvent chez tous les peuples et sont consacrées dans leurs romans religieux et dans leurs mystères. Ainsi l'on voit dans la cosmogonie des Perses, le prince des ténèbres, sous le nom d'Ahriman, qui pénètre dans le ciel sous la forme du dragon. Le ciel lui-même, qui lui résiste, trouve dans

les astres autant de soldats prêts à combattre avec lui contre l'ennemi du bien et de la lumière. On y voit aussi les dews ou les mauvais génies, compagnons d'Ahriman, qui, comme font ici les monstres frères de Typhon, attaquent les étoiles fixes, les élémens et la terre, les eaux et les montagnes.

Après avoir combattu le ciel, Typhon descend sur la terre et en ravage les productions; il attaque aussi les montagnes, les mers et les fleuves; il arrache des îles entières et en pousse avec violence les débris contre le ciel. Nouveau Jupiter, il essaie de lancer aussi la foudre, qui reste sans effet et sans bruit dans ses impuissantes mains. Ses bras ne sont pas assez nerveux pour en soutenir le poids, et les feux du tonnerre s'éteignent aussitôt qu'ils ne sont plus soutenus de la force divine qui les lance.

A la suite de cette description que j'abrège, le poète nous peint Cadmus, qui arrive dans les lieux qu'habitait Typhon, et où Jupiter avait laissé surprendre sa foudre. Il y est rencontré par l'amant d'Europe, que Pan accompagnait. On se rappellera que Pan est ici le

cocher porte-chèvre, qui montait avec le soleil du taureau le matin, à l'entrée du printemps, au moment où Jupiter allait de nouveau faire entendre son tonnerre, que l'hiver avait réduit au silence. Voilà le fond de la fiction.

Jupiter invite Cadmus à se prêter à un déguisement pour tromper Typhon et lui reprendre sa foudre, c'est-à-dire, sans figure, que le serpentaire Cadmus et le cocher Pan vont s'unir par leur aspect au taureau équinoxial, pour annoncer le retour du printemps et la victoire périodique que remporte tous les ans à cette époque le dieu de la lumière et des longs jours, sur le chef des ténèbres et des longues nuits, ou Jupiter Ægiochus, autrement Jupiter porte-chèvre sur le grand dragon que presse de ses mains aux cieux le serpentaire, et qui tous les ans, en automne, ramenait les ténèbres et les hivers.

Jupiter propose à Cadmus de prendre les habits de Pan, sa flûte et ses chevreaux, et de se bâtir une cabane, dans laquelle il attirera Typhon par les sons harmonieux de sa flûte :

« Chante, lui dit-il, cher Cadmus......., tu
» rendras aux cieux leur première sérénité.
» Typhon m'a ravi ma foudre : il ne me reste
» plus que mon égide : mais de quel secours
» peut-elle être pour moi contre les feux puis-
» sans du tonnerre ? Sois berger pour un jour,
» et que la flûte pastorale serve à rendre l'em-
» pire au pasteur éternel du monde. Tes ser-
» vices ne seront pas sans récompense ; tu
» seras le réparateur de l'harmonie de l'uni-
» vers, et la belle Harmonie, fille de Mars et
» de la déesse du printemps, deviendra ton
» épouse. » Ainsi parle Jupiter, et il s'avance vers les sommets du Taurus. Alors Cadmus, déguisé en berger, appuyé nonchalamment contre un chêne, fait retentir les forêts d'alentour des sons de sa flûte harmonieuse. Typhon se laisse charmer ; il approche du lieu où il entend ces sons séducteurs, et dépose dans l'antre la foudre où il l'avait trouvée, et l'y cache. Au moment où il s'avance plus près de la forêt, Cadmus feint d'avoir peur et veut fuir. Le géant le rassure, et l'invite à continuer, en lui faisant les plus pompeuses pro-

messes. Cadmus continue à chanter, et fait espérer à Typhon des chants plus merveilleux encore s'il veut lui donner les nerfs de Jupiter, qui étaient tombés dans le combat de ce dieu contre Typhon, et que celui-ci avait gardés. Sa demande lui est accordée, et le berger les met en réserve, comme pour les adapter un jour à sa lyre, mais dans l'intention de les rendre à Jupiter après la défaite des géans. Cadmus adoucit encore les sons de sa flûte enchanteresse, et charme les oreilles de Typhon, qui donne toute son attention sans que rien puisse le distraire.

CHANT II.

C'est dans ce moment où tous les sens du géant sont comme enchaînés par l'harmonie, que Jupiter s'approche doucement de l'antre où sa foudre est cachée, et qu'il s'en saisit à la faveur d'un nuage épais dont il couvre la grotte et Cadmus, pour dérober celui-ci à la vengeance du géant. Cadmus se tait, et disparaît de la vue de Typhon, qui, craignant

d'avoir été trompé, court vers son antre chercher la foudre qu'il ne retrouve plus. C'est alors qu'il s'aperçoit, mais un peu tard, de l'artifice de Jupiter et de Cadmus Il veut, dans sa rage, s'élancer vers l'Olympe. Les mouvemens convulsifs de sa fureur font trembler tout l'univers. Il ébranle les fondemens des montagnes, il agite par de violentes secousses les rivages; il fait retentir d'un horrible fracas les échos des forêts et des cavernes, et il porte le ravage dans tous les pays voisins du lieu qu'il habite. Les nymphes éplorées fuient au fond de leurs fleuves desséchés, et se cachent dans les roseaux. Les bergers, glacés d'effroi, errent çà et là dans les champs, et jettent au loin leurs flûtes. Le laboureur abandonne ses bœufs au milieu des sillons; les arbres déracinés couvrent de leurs débris les campagnes désolées.

Cependant Phaéton avait conduit son char fatigué aux rives du couchant, et la nuit étendait ses sombres voiles sur la terre et sur le ciel. Les dieux étaient alors errans sur les bords du Nil, tandis que Jupiter, sur le som-

met du Taurus, attendait le retour de l'aurore. Il était nuit et les sentinelles étaient posées aux portes de l'Olympe.

Le vieux Bootès, les yeux toujours ouverts, ayant près de lui le dragon céleste, surveillait les attaques nocturnes que pourrait tenter Typhon, père de ce dragon.

J'observerai ici que le poète a décrit exactement la position de la sphère à l'entrée de la nuit qui précède le jour du triomphe du soleil au printemps. On voit, au couchant, Phaéton ou le cocher, dont le nom est aussi une des épithètes du soleil, et au levant, le bouvier et le dragon.

Tout l'univers présentait alors l'image d'un immense camp, dans lequel chaque partie de la nature personnifiée remplissait quelque fonction, et faisait quelqu'une des choses qui se pratique la nuit dans les camps. Les étoiles et les météores étaient les feux qui l'éclairaient.

Enfin la déesse de la victoire, sous la forme de la mère du soleil et de la lune, vient au secours de Jupiter, et apporte des armes au

père des immortels. Elle lui représente les dangers qui menacent toutes les parties de son empire, et l'exhorte à combattre son rival. La nuit avait en ce moment suspendu les attaques de l'ennemi; Typhon, succombant sous le poids du sommeil, avait couvert de son vaste corps une immense étendue de terrain. Jupiter seul, dans la nature, ne dormait pas. Mais bientôt l'aurore ramène le jour et de nouveaux dangers. Au lever du soleil, Typhon, ouvrant sa large bouche, pousse un cri affreux dont tous le échos retentissent. Il défie au combat le maître des dieux; il éclate en menaces et vomit des injures contre lui et contre les immortels. Dans ses projets insensés, il médite d'élever sur les ruines du monde un nouveau ciel infiniment plus beau que celui qu'habite Jupiter, et de faire forger des foudres plus redoutables que les siennes. Il peuplera, dit-il, l'Olympe d'une nouvelle race de dieux, et forcera la vierge de devenir mère.

Jupiter, accompagné de la victoire, entend ses menaces et son défi audacieux, et sourit.

On se prépare au combat, dont l'empire des cieux doit être le prix. Ici est une longue description de cette terrible bataille que se livrent entre eux les chefs de la lumière et des ténèbres, sous le nom de Jupiter et de Typhon. Au moment de la dernière crise qui doit assurer le triomphe du premier sur le second, Typhon entasse des montages et arrache des arbres qu'il lance contre Jupiter. Une étincelle de la foudre du roi des dieux réduit tout en poudre. L'univers est ébranlé par cette lutte terrible. La terreur et la crainte combattent à côté de Jupiter, et s'arment de l'éclair qui précède la foudre. Typhon perd une main dans le combat, elle tombe sans se dessaisir du quartier de rocher qu'elle se préparait à lancer. Le géant puise dans le creux de son autre main l'eau des fleuves, dans le dessein d'éteindre les feux du tonnerre, mais inutilement. Il oppose d'énormes rochers à Jupiter, qui les renverse de son souffle. Enfin Typhon, attaqué de toutes parts et brûlé des feux de la foudre, succombe, et couvre la poussière de son immense corps, vomissant la flamme de

son sein foudroyé. Jupiter insulte à sa défaite par un rire moqueur et par un discours rempli de sarcasmes amers. Les échos du Taurus annoncent la victoire. L'effet de ce triomphe fut de rendre la sérénité, l'ordre et la paix aux cieux, et de rétablir l'harmonie de la nature. Le maître du tonnerre retourne au ciel, porté sur son char ; la victoire guide ses coursiers ; les Heures lui ouvrent les portes de l'Olympe, et Thémis, pour effrayer la terre qui a donné naissance à Typhon, suspend aux voûtes du ciel les armes du géant foudroyé. Tel est le précis des deux premiers chants du poème.

En voici le fond théologique et astronomique. Toute victoire suppose un combat, comme toute résurrection suppose une mort : de là vient que les anciens théologiens et les poètes, qui chantaient le passage du soleil au point équinoxial, et le triomphe des longs jours sur les nuits d'hiver, soit sous le nom de triomphe de Jupiter et d'Ormusd, soit sous celui de la résurrection d'Osiris et d'Adonis, plaçaient toujours auparavant, ou un combat dont le dieu Lumière sortait vainqueur, ou une mort et un tombeau

auquel il échappait en reprenant une nouvelle vie. Les formes astronomiques que prenait le dieu Lumière et le chef des ténèbres, c'est-à-dire, le taureau, et ensuite l'agneau d'un côté, et le serpent ou le dragon de l'autre, formaient les attributs des chefs opposés de ce combat. Les constellations placées hors du zodiaque, qui se liaient à cette position céleste et qui déterminaient cette importante époque, étaient aussi personnifiées et mises en scènes. Tels sont ici le cocher ou Pan, qui accompagne aussi Osiris dans ses conquêtes, et Cadmus ou le serpentaire. Les deux chants que nous venons d'analyser ne contiennent donc rien autre chose qu'une description poétique de la lutte des deux principes, qui est censée précéder le moment où le soleil, à l'équinoxe du printemps ou à Pâques, sous les noms de Jupiter, d'Ormusd, de Christ, etc., triomphe du dieu des hivers, et régénère toute la nature. Le génie du poète a fait le reste : de là vient la variété des poèmes et des légendes où ce fait physique est chanté.

Ici Nonnus suppose que pendant l'hiver le

dieu de la lumière n'avait plus de foudres, qu'elles étaient entre les mains du chef des ténèbres, qui lui-même n'en pouvait pas faire usage. Mais durant le temps que Jupiter en est privé, son ennemi bouleverse et désorganise tout dans la nature, confond les élémens, répand sur la terre le deuil, les ténèbres et la mort, jusqu'au lever du matin du cocher et de la chèvre, et jusqu'au lever du soir du serpentaire; ce qui arrive au moment où le soleil atteint le taureau céleste dont Jupiter prit la forme pour tromper Europe, sœur de Cadmus. C'est alors que le dieu du jour rentre dans tous ses droits, et rétablit l'harmonie de la nature que le génie des ténèbres avait détruite. C'est là l'idée qu'amène naturellement le triomphe de Jupiter, et que le poète nous présente en commençant le troisième chant de son poème sur les saisons ou les Dionysiaques.

CHANT III.

Première saison ou printemps.

Le combat, dit Nonnus, finit avec l'hiver :

le taureau et Orion se lèvent et brillent sur un ciel pur, le Massagète ne roule plus sa cabane ambulante sur les glaces du Danube; déjà l'hirondelle de retour chante l'arrivée du printemps, et interrompt le matin le sommeil du laboureur sous son toit hospitalier; le calice des fleurs naissantes s'ouvre aux sucs nourriciers de la rosée que répand l'heureuse saison des zéphyrs. Voilà en substance ce que contiennent les quinze premiers vers du chant qui suit immédiatement la défaite du chef des ténèbres de l'hiver.

Cependant Cadmus s'embarque et va au palais d'Électre, une des pléïades ou des astres qui se lèvent devant le soleil, à l'entrée du printemps : c'est là qu'était élevée la jeune Harmonie, que Jupiter lui destinait pour épouse. Émathion ou le jour, fils d'Électre, jeune prince d'une charmante figure, venait de se rendre chez sa mère. La déesse de la persuasion, la première des femmes d'Harmonie, introduit Cadmus au palais d'Électre, sous les auspices de la déesse du printemps ou de Vénus. Électre accueille favorablement Cadmus,

lui fait servir un magnifique repas, et l'interroge sur le sujet de son voyage. L'étranger satisfait à ses questions. Cependant Jupiter avait dépêché Mercure vers Électre, pour lui notifier ses volontés sur le mariage de Cadmus avec Harmonie, fille de Mars et de Vénus, dont l'éducation lui avait été confiée par les Heures et les Saisons. Le salut que Mercure adresse à la mère du prince Jour ou d'Émathion, ressemble fort à celui que Gabriel, dans la fable solaire des chrétiens, adresse à la mère du dieu de la lumière.

Voici à quoi se réduit le fond astronomique sur lequel porte tout ce troisième chant. L'hiver finit, et le matin, le soleil se lève, porté sur le taureau, précédé des pléïades et suivi d'Orion. Au couchant, le serpentaire ou Cadmus descend au sein des flots après avoir parcouru toute la nuit l'espace du ciel qui sépare le bord oriental du bord occidental. Il se trouve alors en regard avec les pléïades et avec Électre, qui montent à l'orient avec le jour, désigné ici sous l'emblême d'un charmant jeune homme, élevé avec Harmonie à l'époque de

la révolution annuelle, où l'harmonie des saisons se rétablit dans nos climats. Tel est le fond de la fiction du poète.

CHANT IV

Mercure, après avoir rempli son message, remonte vers l'Olympe. Électre appelle près d'elle Harmonie, et lui fait part des volontés de Jupiter. La jeune princesse refuse d'abord de donner sa main à un étranger qu'elle croit être un aventurier. Son refus est accompagné de larmes qui coulent de ses beaux yeux, et qui relèvent encore l'éclat de ses charmes. Mais Vénus sa mère, sous la forme de la persuasion, triomphe de sa résistance, et la détermine à suivre Cadmus partout où il voudra l'emmener. Harmonie obéit, et s'embarque sur le vaisseau de Cadmus, qui l'attendait au rivage. Le vent printanier qui agite doucement les voiles porte les deux amans sur les côtes de Grèce.

Le premier soin de Cadmus, en débarquant, est d'aller consulter l'oracle de Delphes : il

apprend que le bœuf qui a enlevé sa sœur n'est point un animal terrestre, que c'est le taureau de l'Olympe; qu'inutilement il le chercherait plus longtemps sur la terre. Le dieu l'invite à renoncer à ses recherches, et à se fixer en Grèce, où il bâtira une ville qui portera le nom de la Thèbes d'Égypte, sa patrie; il ajoute que le lieu où il doit la fonder lui sera indiqué par une vache divine, qui s'y reposera. Cadmus, à peine sorti du temple, aperçoit cet animal sacré, qui devient son guide et qui le conduit dans les lieux où Orion périt de la piqûre d'un scorpion : c'est là que se couche la vache. On voit ici une allusion manifeste au coucher du signe céleste, où les uns peignent un taureau, et d'autres une vache, et sous lequel et avec lequel se couche Orion, au lever du scorpion céleste, signe qui lui est opposé. Voilà le phénomène céleste que le poète a chanté dans cette fable. Comme le scorpion a aussi le serpentaire placé au-dessus de lui, et qui monte avec lui au coucher du taureau, la fable suppose que Cadmus se prépare à immoler ce dernier. Mais il manque

d'eau pour son sacrifice ; il va pour en chercher à une fontaine qu'il trouve défendue par un énorme dragon, fils de Mars ou du dieu qui préside au signe sur lequel est Cadmus. Ceci est une allusion manifeste au dragon du pôle, placé au-dessus de Cadmus, qui monte avec lui, et qu'on appelle Dragon de Cadmus en astronomie : c'est le dragon des Hespérides dans la fable, où le serpentaire est pris pour Hercule ; c'est Python dans la fable d'Apollon ; c'est celui que tue Jason dans la fable de Jason, que nous expliquerons bientôt.

Le monstre dévore plusieurs des compagnons de Cadmus. Minerve vient au secours du héros ; elle lui ordonne de tuer le dragon, dont il sèmera les dents comme fait aussi Jason. Cadmus tue le dragon, et des dents qu'il a semées il naît des géans qui bientôt s'entretuent. On remarquera ici que, dans toutes les fictions solaires, destinées à peindre, sous une foule de noms différens, le triomphe du dieu du printemps sur le génie de l'hiver et des ténèbres, il y a toujours à cette époque

une défaite du grand dragon, ennemi du héros qui triomphe, et que c'est toujours par le dragon du pôle ou par celui qui annonce tous les ans l'automne et l'hiver que s'explique chacune de ses fables. Nous aurons occasion de rappeler cette observation dans notre explication de l'apocalypse.

CHANT V.

Après cette victoire, Cadmus fait son sacrifice, dans lequel il immole l'animal qui lui a servi de guide, comme Bacchus, dans d'autres fables, immole à Hammon le bélier qui lui a servi également de guide, et qui est aux cieux à côté du taureau. Il jette ensuite les fondemens d'une ville qui retrace en petit l'harmonie universelle du monde : c'est la Thèbes de Béotie, du même nom que celle qu'Osiris avait fondée en Égypte et où il avait élevé un temple à Jupiter Hammon ou au dieu de la lumière, adoré sous les formes du bélier céleste, et qui fut père de Bacchus. Dans les fables sur Hercule ou sur le soleil, on prétend que ce

fut ce héros qui bâtit Thèbes, après avoir défait un tyran qui, comme Orion, poursuivait les pléïades. Je fais ces remarques afin de rapprocher entr'elles ces anciennes fables solaires, et de faire voir leur liaison avec cette partie du ciel où se trouvent le taureau, le bélier, les pléïades, et Orion opposé au serpentaire, Hercule, Cadmus, etc., qui, par son lever du soir, annonçait tous les ans le rétablissement de l'harmonie du monde, désignée ici sous l'emblème d'une grande ville : c'est la ville sainte de l'Apocalypse. Cadmus bâtit sa ville de forme circulaire, telle qu'est la sphère. Des rues la traversaient dans le sens des quatre points cardinaux du monde, ou de l'orient, de l'occident, du midi et du nord; elle avait autant de portes qu'il y a de sphères planétaires. Chacune des portes était consacrée à une planète. La Jérusalem de l'Apocalypse, fiction du même genre, en avait douze, nombre égal à celui des signes, et fut bâtie après la défaite du grand dragon.

Cette distribution dans la nouvelle ville construite, non pas comme celle de l'Apoca-

lypse sous les auspices de l'agneau, mais sous les auspices du taureau équinoxial qui précéda l'agneau au point du départ des sphères et du printemps, et qui représentait le monde avec ses divisions principales et tout le système de l'harmonie universelle, donna lieu aux fictions qui supposent que Thèbes fut bâtie aux sons de la lyre d'Amphion et de Zéthus, placés dans le signe qui se couche à la suite du taureau. C'est dans cette ville que Cadmus célébra ses noces avec la belle Harmonie : tous les dieux y assistèrent, et firent des présens aux nouveaux époux. Ces présens sont ceux dont le ciel enrichit la terre à cette importante époque de la renaissance du monde et de la végétation périodique, fruit de l'harmonie rétablie par le dieu du printemps dans toutes les parties de la nature. De cet hymen naquit Sémélé, mère du dieu bienfaisant qui, durant l'été, va répandre ses dons précieux sur tout notre hémisphère, et qui nous donnera les fruits délicieux que mûrit l'automne, enfin de ce Bacchus, père de la libre gaîté, des jeux et des plaisirs.

CHANT VI.

COMME chaque révolution ramène un nouvel ordre de choses qui remplace l'ancien, le poète raconte dans ce chant les aventures malheureuses de l'ancien Bacchus que les Titans et les géans avaient mis en pièces, et dont Jupiter avait vengé la mort par la destruction de l'ancien monde et par le déluge. Après avoir décrit fort au long cette grande catastrophe, fameuse dans toutes les légendes sacrées, et qui n'a existé que dans l'imagination des poètes et des prêtres, qui en ont tiré grand parti, Nonnus fait naître le dieu qui doit apprendre aux hommes à cultiver la vigne. Cette découverte est attribuée dans les fables juives à Noé, qui, comme Bacchus, en fit présent aux hommes après le déluge; et dans les fables thessaliennes, au prince Montagnard, ou Oreste, fils de Deucalion, dont le nom exprime une allusion aux coteaux sur lesquels naît cet arbuste précieux.

Ici va commencer le récit des amours de Jupiter avec la fille de Cadmus, mère du second

Bacchus, qui lui-même donnera dans la suite naissance à un troisième qu'il aura de la belle Aura ou du Zéphyr.

CHANT VII.

Le poète commence ce chant par nous présenter l'Amour occupé à réparer les ruines du monde : l'espèce humaine avait été jusque-là livrée aux soins rongeurs. Le vin, qui dissipe les noirs soucis, n'avait point encore été donné aux hommes : ce ne fut qu'après le déluge que naquit Bacchus, ou le dieu père de la gaîté qu'inspire le vin. Prométhée n'avait ravi aux dieux que le feu; c'était le nectar qu'il aurait dû leur dérober; il aurait adouci le sentiment des maux qu'avait répandus sur la terre la fatale boîte de Pandore. Ces réflexions sont présentées à Jupiter par le dieu du temps, qui, tenant en main les clefs des siècles, va prier le maître des dieux de venir au secours des hommes. Jupiter l'écoute et veut que ce soit son fils qui soit le réparateur des malheurs du monde, le Bacchus-sauveur. Il promet un libé-

rateur à la terre, et déjà il annonce ses hautes destinées. L'univers l'adorera, et chantera ses bienfaits. Après avoir apporté un soulagement aux malheurs de l'homme, malgré la résistance qu'il éprouvera de leur part, il montera ensuite au ciel pour s'asseoir à côté de son père.

Pour exécuter sa promesse, Jupiter prodigue ses faveurs à une jeune fille, à la belle Sémélé, qu'il trompe et qu'il rend mère du nouveau libérateur. Sémélé, fille de Cadmus, se baignait dans les eaux de l'Asopus. Jupiter, épris de ses belles formes, s'insinue chez elle, et donne naissance à Bacchus. Il se fait bientôt connaître à son amante, la console, et lui fait espérer qu'elle prendra place un jour elle même aux cieux.

CHANT VIII.

Jupiter remonte dans l'Olympe, et laisse la fille de Cadmus enceinte dans le palais de son père. Mais l'Envie, sous la forme de Mars, irrite contre elle l'épouse de Jupiter. Junon,

jalouse, ne cherche qu'à se venger de sa rivale : elle met dans ses intérêts la déesse de la fourberie, et la prie de la servir. Armée de la ceinture de Junon, celle-ci s'introduit dans l'appartement de Sémélé, déguisée sous la forme de l'ancienne nourrice de Cadmus. Elle feint de s'attendrir sur le sort de cette jeune princesse, dont la réputation est attaquée dans le public; elle lui demande s'il est vrai qu'on lui ait ravi l'honneur; quel est le mortel ou le dieu qui a obtenu ses premières faveurs; elle lui insinue que si c'est sous la forme de Jupiter qu'on l'a trompée, elle ne peut mieux s'assurer si ce dieu est effectivement son amant, qu'en l'invitant à se rendre chez elle dans toute sa majesté, et armé de sa foudre; qu'à ces traits elle ne pourra pas le méconnaître. La jeune Sémélé, trompée par ce discours perfide, et aveuglée par une ambition indiscrète, demande à son amant cette marque éclatante de sa tendresse pour elle. Je n'ai point, lui dit-elle, vu en vous l'appareil majestueux du dieu qui lance le tonnerre. Je veux, dans nos amours plus de dignité et plus d'éclat. Ju-

piter s'afflige de cette demande, dont il connaît toutes les suites. Il lui fait quelques représentations sur les dangers auxquels il l'expose s'il condescend à ses désirs, mais en vain : il est forcé de lui accorder sa demande. Tandis que l'infortunée Sémélé, ivre d'orgueil et de joie, veut toucher la foudre du maître des dieux, elle tombe consumée par les feux du tonnerre. Son fils est sauvé de l'incendie qui consume sa mère. Mercure prend soin de l'arracher aux flammes, et le remet à Jupiter qui place aux cieux son amante malheureuse.

CHANT IX.

Cependant le maître des dieux dépose dans sa cuisse le jeune Bacchus, jusqu'à ce que le fœtus soit arrivé à terme, et alors il l'en retire pour le mettre au jour. Au moment de sa naissance, les Heures et les Saisons se trouvent prêtes pour le recevoir, et lui mettent sur la tête une couronne de lierre. Mercure le porte à travers les airs, et le confie aux

nymphes des eaux, sans doute aux Hyades placées sur le front du taureau équinoxial, et qu'on dit avoir été les nourrices de Bacchus. Mais Junon, constante dans sa haine contre les enfans de Jupiter, rend ces nymphes furieuses; Mercure est obligé de leur retirer l'enfant pour le confier à Ino, fille de Cadmus et sœur de Sémélé, qui l'élève avec Palémon, son fils. La haine de Junon s'attache à cette nouvelle nourrice, et Mercure reprend Bacchus pour le mettre sous la garde de l'amante d'Atys ou de Cibèle : c'est elle qui reste chargée de son éducation. La fable solaire sur le dieu des chrétiens suppose également qu'il est poursuivi dès sa naissance.

Tout le reste de ce chant contient un morceau épisodique, dans lequel le poète raconte les terribles effets de la vengeance qu'exerça Junon contre la malheureuse Ino, qui avait reçu Bacchus, et qui en fut victime, elle et toute sa famille. Ce morceau épisodique s'étend sur une grande partie du chant suivant.

CHANT X.

A la suite de ce long épisode, le poète nous ramène en Lydie, pour y être témoin de l'éducation que reçoit Bacchus. On le voit jouer avec les Satyres et se baigner dans les eaux du Pactole, dont les rives sont bordées d'une verdure émaillée de fleurs. C'est là que, jouant sur les coteaux de Phrygie, il fait connaissance d'un jeune Satyre appelé *Ampelus*, ou la Vigne. Le poète nous fait la peinture de cet enfant charmant et de ses grâces naissantes, qui inspirent à Bacchus de l'intérêt pour lui. Il est inutile que j'avertisse le lecteur de l'allégorie qui règne dans ce morceau sur les amours du dieu des vendanges pour la Vigne, personnifiée ici sous le nom du jeune Ampelus, qui jouait avec Bacchus sur les coteaux de Phrygie, fertiles en raisins. Bacchus l'aborde, il lui dit les choses les plus flatteuses. Il le questionne sur sa naissance, et finit par dire qu'il le connaît, et qu'il sait qu'il est fils du soleil et de la lune, ou des deux astres qui règlent la végétation. Bacchus en devient

amoureux. Il n'est content que lorsqu'il est avec lui, et il s'afflige de son absence. L'amour de la vigne lui tient lieu de tout : il demande à Jupiter de l'attacher à son sort. Ici le poète nous fait la description de leurs jeux et de leurs divers amusemens. Bacchus prend plaisir à se laisser vaincre dans ces divers exercices. Ampelus est toujours vainqueur, soit à la lutte, soit à la course. Dans ce dernier exercice, le jeune Pressoir, le jeune Lierre entrent en lice avec le jeune la Vigne, et celui-ci obtient sur eux la victoire.

Nonnus a rendu ici, dans une allégorie poétique, ce que dit plus amplement Diodore, lorsqu'il raconte de Bacchus qu'il découvrit au milieu des jeux de son enfance l'arbuste précieux qui porte le raisin et le délicieux fruit dont il exprima le premier le jus. Cette manière de traiter poétiquement une idée très-simple en elle-même, et de lui donner un grand développement dans une suite d'allégories, tenait au génie des anciens prêtres et des poètes qui composaient les chants sacrés, dans lesquels tout était personnifié. Ce seul trait

nous dévoile le caractère original de toute l'ancienne mythologie. Voilà son style.

CHANT XI.

Le poète, dans ce onzième chant, continue la description des jeux et des différens exercices qui occupent le loisir du jeune Bacchus et de ses amis. Le troisième exercice est celui du nageur. Bacchus et son jeune favori se plongent dans les eaux du Pactole. La victoire reste à Ampelus ou à la Vigne. Encouragé par ces succès, le jeune vainqueur a l'imprudence de vouloir se mesurer avec les animaux des forêts. Bacchus l'avertit des dangers qu'il court, et l'engage à éviter surtout les cornes du taureau; mais ses remontrances sont inutiles. Une déesse malfaisante, qui a conjuré sa perte, l'encourage à monter un taureau qui était venu des montagnes pour se désaltérer dans le fleuve : le jeune imprudent tente de monter et de conduire cet animal, qu'un taon pique et rend furieux. Ampelus est bientôt renversé et meurt de sa chute. Tous les détails de cet évé-

nement malheureux sont racontés d'une manière intéressante par Nonnus. Bacchus, inconsolable, arrose de ses larmes le corps de son ami; il le couvre de roses et de lis, et verse dans ses plaies le suc de l'ambroisie qu'il tenait de Rhea, et qui servit depuis, après la métamorphose d'Ampelus en vigne, à donner à son fruit un parfum délicieux. Quoique mort, le jeune ami de Bacchus est encore d'une beauté ravissante. Bacchus ne peut rassasier ses yeux, et exprime douloureusement ses regrets.

L'Amour, sous la forme de Silène, portant en main le thyrse, vient consoler le dieu des vendanges, et l'exhorte à former de nouvelles amours qui lui feront oublier l'ami qu'il a perdu. Il lui raconte, à cette occasion, une assez jolie fable, qui contient une allégorie physique sur le tuyau de blé et sur le fruit, qui y sont personnifiés sous le nom de Calamus et de Carpus; mais rien ne peut calmer la douleur de Bacchus. Cependant les Saisons, filles de l'Année, se rendent au palais du Soleil, dont le poète fait une brillante description.

CHANT XII.

Les Saisons adressent leurs prières à Jupiter, et une d'elles, celle d'automne, lui demande de ne pas la laisser seule sans fonctions, et de la charger du soin de mûrir les nouveaux fruits que va produire la vigne. Le dieu lui donne des espérances et lui montre du doigt les tablettes d'Harmonie, qui contiennent les destinées du monde.

C'est là qu'elle voit que les destins accordent à Bacchus la vigne et les raisins, comme ils avaient accordé les épis à Cérès, l'olivier à Minerve, et le laurier à Apollon.

Cependant la Parque, pour consoler Bacchus, vient lui annoncer que son cher Ampelus n'est pas mort tout entier, qu'il ne passera pas le noir Achéron, et qu'il deviendra pour les mortels la source d'une liqueur délicieuse qui fera la consolation de l'espèce humaine, et qui sera sur la terre l'image du nectar dont s'abreuvent les dieux. Elle achevait de parler, lorsqu'un prodige étonnant vient frapper les yeux de Bacchus. Le corps de son

ami, par une subite métamorphose, se change en un arbuste flexible qui porte le raisin. Le nouvel arbrisseau, qu'il appelle du nom de son ami, se charge d'un fruit noir que Bacchus presse entre ses doigts, et dont il fait couler le jus dans une corne de bœuf qui lui sert de coupe. Pendant ce temps-là, le jeune *Cissus*, ou Lierre, métamorphosé aussi en un autre arbuste, s'attachait à son ami, et embrassait de ses longs replis le cep de vigne dans lequel Ampelus était changé. Bacchus goûte la nouvelle liqueur, et s'applaudit de sa découverte ; il apostrophe les mânes de son ami, dont la mort a préparé le bonheur des hommes. Le vin, dit-il, va désormais être le remède le plus puissant contre les chagrins des mortels. Voilà l'origine allégorique que le poète donne à la vigne, qu'il nous présente comme le résultat de la métamorphose d'un jeune enfant aimé de Bacchus. J'imagine que personne ne sera tenté de prendre ce récit pour de l'histoire.

Après que Bacchus a découvert la vigne, il ne lui reste plus, pour soutenir le caractère

de dieu bienfaisant que prend le soleil sous les noms d'Osiris et de Bacchus, que d'aller porter dans tout l'univers ce précieux présent. C'est donc ici que va commencer le récit des voyages de Bacchus, qui, comme le soleil dans son mouvement annuel, va diriger sa marche d'occident en orient, ou, contre l'ordre des signes, comme les saisons. Tout ce qui a précédé ne doit être regardé que comme une introduction au récit de cette grande action qui fait le sujet unique du poème. Jusqu'ici nous ne sommes pas encore sortis des limites de l'équinoxe de printemps, où Bacchus prend les formes du taureau ou celle du premier signe d'alors. C'est là qu'il était resté entouré de Pan et des satyres, ou des génies qui empruntent leurs attributs de la chèvre placée sur le taureau; c'est à cette époque que pousse l'arbuste qui doit donner en automne les fruits d'Ampelus ou de la vigne, et la liqueur délicieuse dont Bacchus est le père.

CHANT XIII.

Jupiter envoie Iris au palais de Cybèle où était élevé Bacchus, pour lui intimer l'ordre de marcher contre les Indiens, et de combattre le prince *Rixe*, ou Dériade, leur roi, qui devait s'opposer aux progrès de sa puissance, et aux bienfaits qu'il allait répandre sur les hommes. Iris exécute les volontés du maître des dieux, et, après avoir goûté elle-même de la liqueur nouvelle que Bacchus lui présente, elle remonte aux cieux. Aussitôt Cybèle envoie le chef de ses chœurs et de ses danses rassembler l'armée qui doit marcher sous les ordres de Bacchus. On remarque parmi les chefs qui se réunissent sous les drapeaux du dieu des raisins, plusieurs héros qu'on retrouve dans le poème sur les Argonautes, et on y distingue surtout le cortége ordinaire de Cybèle, qui ressemble beaucoup à celui des mystères de Bacchus. Émathion, ou le prince Jour, lui amène de Samothrace ses guerriers. Le reste du chant comprend l'énumération des différens peuples de l'Asie

mineure qui se rangent sous les drapeaux de Bacchus.

CHANT XIV.

Dans le chant suivant, le poète continue à nous donner l'énumération des héros, des demi-dieux et des génies que Cybèle envoie avec le fils de Sémélé, tels que les Cabires, les Dactyles, les Corybantes, les Centaures, les Telchines, Silène, les Satyres, les fils des Hyades, ses nourrices, etc., puis les nymphes Oréades, les Bacchantes.

Il nous décrit ensuite l'armure de Bacchus et ses vêtemens qui retracent l'image du ciel et de ses astres. Ce héros quitte le séjour de Cybèle, et s'achemine vers les lieux qu'occupaient les Indiens. Déjà le bruit de la foudre se fait entendre, et lui présage la victoire.

Seconde saison ou l'été.

Le poète nous transporte au solstice d'été et au lieu le plus élevé de la course du soleil, qui répond au signe du lion, et dont le lever est précédé de celui du cancer, qu'il traverse

avant d'atteindre le lion, lieu de son domicile, et où est le siége de sa plus grande puissance. Le nom du cancer est Astacos; le poète en fait un fleuve d'Asie, l'Astacus, qui coule effectivement en Bithynie. Comme le solstice est le lieu où l'astre du jour remporte son plus beau triomphe, il suppose qu'il y fait la conquête d'une jeune nymphe appelée *Victoire*, qui avait un lion à ses pieds : et parce que le solstice est le terme du mouvement ascendant du soleil, le poète suppose que des amours de Bacchus avec la nymphe Victoire, il naît un enfant appelé *Terme* ou *Fin*. Mais le passage du cancer ou de l'Astacus lui est disputé par le peuple indien, ou par celui qui est placé sous le tropique. Il faut livrer combat contre le chef de ce peuple, appelé Astraïs, dont le nom contient une allusion aux astres. C'est après l'avoir défait que Bacchus trouve enfin la nymphe Victoire, à laquelle il s'unit. L'allégorie perce de toutes parts dans ce morceau. Reprenons : Nonnus nous peint l'audacieux Indien qui range ses troupes sur les rives de l'Astacus, et de l'autre côté la contenance fière

des guerriers que conduit Bacchus. Celui-ci franchit enfin le fleuve, dont les eaux sont changées en vin. Une partie de l'armée indienne est détruite ou mise en fuite; l'autre, étonnée de sa déroute, boit des eaux du fleuve qu'elle prend pour du nectar.

CHANT XV.

Le chant quinzième nous offre d'abord le spectacle de la troupe des Indiens qui se précipitent vers les bords du fleuve, et s'enivrent de ses eaux. Le poète nous décrit assez au long tous les effets de cette ivresse, du délire et du sommeil qui en sont la suite, ainsi que l'avantage qu'en tire Bacchus, qui surprend un grand nombre d'entre eux et les charge de fers. Tous les chants suivans jusqu'au quarantième, dans lequel le prince *Rixe* ou Dériade est tué, renferment les détails des différents combats livrés dans cette guerre, qui seule occupe vingt-cinq chants du poème, dont elle est le principal nœud : car Dériade est le principe de résistance qui s'oppose à l'action bienfaisante

de Bacchus ; c'est le chef du peuple noir qui exerce une lutte terrible contre le dieu, source de bien et de lumière.

Bacchus, après avoir battu les Indiens sur les bords de l'Astacus et traversé ce fleuve, ou sans figures, ce signe s'approche de la forêt voisine qu'habitait une jeune nymphe, appelée *Nicé* ou *Victoire*. C'était une jeune chasseresse, qui, comme Diane, voulait conserver sa virginité. Elle demeurait sur un rocher escarpé, ayant à ses pieds un lion redoutable qui baissait respectueusement devant elle son horrible crinière. Près de là demeurait aussi un jeune bouvier, nommé *Hymnus*, qui était devenu amoureux d'elle. Nicé, toujours rebelle à ses vœux, repousse ses prières, et lui décochant un trait, elle tue ce malheureux amant. Les nymphes le pleurent, l'Amour jure de le venger en soumettant à Bacchus cette beauté farouche : toute la nature s'attriste sur la mort de l'infortuné Hymnus. On reconnaît encore ici un personnage allégorique : le nom d'Hymnus ou de Chant, amant de la Victoire, indique assez les chants

qui accompagnaient autrefois le triomphe du soleil, et son arrivée au point du solstice d'été.

CHANT XVI.

La mort du jeune Hymnus ne resta pas impunie. L'Amour lance un trait contre Bacchus, qui aperçoit la jeune Nicê au bain, et qui en devient amoureux; il s'attache à ses pas et la cherche au milieu des forêts, à l'aide de son chien fidèle que lui avait donné Pan, et à qui il promet une place aux cieux auprès de Sirius ou du chien céleste placé sous le lion, et qui annonce le solstice d'été ou l'époque de la victoire du soleil sur le lion. La jeune nymphe, fatiguée de la course, brûlée des ardeurs du soleil, et altérée, va vers le fleuve pour y apaiser sa soif. Elle ignorait le changement arrivé aux eaux; elle en boit, s'enivre et s'endort. L'Amour en avertit Bacchus, qui profite de ce moment heureux pour commettre un larcin dont Pan lui-même est jaloux. La nymphe se réveille et se répand en reproches contre Bacchus et contre Vénus. Elle pleure

la perte de sa virginité; elle cherche le ravisseur pour le percer de ses traits. Elle veut se tuer elle-même. Elle est enfin forcée de se bannir de ses anciennes forêts dans la crainte de rencontrer Diane et d'en essuyer les reproches. Elle met au monde une fille appelée Télété; et Bacchus bâtit en ce lieu la ville de Nicée ou de la victoire.

CHANT XVII.

Bacchus continue sa marche contre les Indiens, et poursuit ses victoires en Orient avec l'appareil d'un chef de fêtes et de jeux, plutôt qu'avec celui d'un guerrier. Il arrive sur les rives tranquilles de l'Eudis, où il est reçu par le berger Bronchus ou Gosier, à qui il laisse un plant de vigne à cultiver. Il marche ensuite contre Oronte, général indien, à qui Astraïs avait déjà fait part de la ruse employée par Bacchus contre les Indiens qui défendaient les bords de l'Astacus. Oronte était le beau-père du belliqueux Dériade. Oronte anime ses guerriers par son exemple. Il se

mesure avec Bacchus lui-même qui le repousse avec vigueur. L'Indien désespéré se perce de son épée, et tombe dans le fleuve auquel il donne son nom. Les nymphes pleurent ce fils infortuné de l'Hydaspe. Bacchus fait un horrible carnage des Indiens. Pan chante sa victoire, et Blemys, chef des Indiens, se présente avec le rameau d'olivier pour demander la paix. Le soleil approche de la fin de l'été et de la saison qui mûrit les raisins. Le poète, en conséquence, va nous rappeler cette grande opération de la nature, par l'arrivée de Bacchus à la cour du roi Raisin, qui régnait en Assyrie. Tous les noms employés dans ce récit poétique nous indiqueront clairement une allégorie qui a pour objet les vendanges.

CHANT XVIII.

Déja la renommée avait répandu dans toute l'Assyrie le bruit des exploits de Bacchus. Le roi Staphylus ou Raisin régnait sur ces contrées. Il avait pour fils le prince la Grappe; pour femme, la reine Méthé ou

Ivresse, et pour officier de sa maison, Pithos ou Tonneau. Nonnus, dans ce chant, nous présente le roi et son fils, qui, montés sur un char, vont au-devant de Bacchus, et l'invitent à loger chez eux; Bacchus accepte l'offre. Ici le poète nous peint la magnifique réception faite à Bacchus par le roi d'Assyrie, qui étale toutes ses richesses sous ses yeux, et lui sert un repas somptueux dans son palais, dont on trouve ici une superbe description. Bacchus lui fait part de sa nouvelle liqueur : la reine Méthé s'enivre dès la première fois qu'elle en boit ainsi que son époux Raisin, son fils la Grappe, et Tonneau, leur vieux domestique. Tous se mettent à danser.

Ici le poème prend un caractère comique qui s'accorde mal avec la noblesse des premiers chants qui avaient pour base l'astronomie et le système des deux principes. Ce n'est plus le soleil ou le chef de la lumière dans son triomphe équinoxial que l'on nous peint. Le poète ici est descendu des cieux pour suivre sur la terre les progrès de la végétation que le soleil entretient de ses feux puissans.

On se couche : Bacchus a un songe qui interrompt brusquement son sommeil : il s'arme ; il appelle à son secours les Satyres. Le roi Raisin, le prince la Grappe et leur fidèle Tonneau se réveillent à ce bruit ; mais la reine Méthé ou Ivresse continue à dormir. Staphylus ou le roi Raisin, accompagne Bacchus, lui fait présent d'une coupe, et l'exhorte à poursuivre le cours de ses victoires, en lui rappelant celle de Jupiter sur les géans, et celle de Persée sur le monstre auquel avait été exposée Andromède.

Bacchus envoie un héraut au chef des Indiens, pour lui proposer d'accepter ses présens ou le combat. Ici meurt le roi Raisin, regretté de toute la cour d'Assyrie, que Bacchus à son retour trouve plongée dans le deuil. Il s'informe de la cause de leur douleur, qu'il semble pressentir déjà.

CHANT XIX.

Le chant dix-neuvième nous offre le spectacle de la reine Méthé ou Ivresse, désolée

de la mort du roi Raisin son époux, et qui raconte à Bacchus le sujet de sa tristesse. Elle demande à ce dieu, pour se consoler, sa délicieuse liqueur. Elle consent à ne plus pleurer son époux, pourvu qu'elle ait une coupe pleine. Elle s'offre d'attacher désormais son sort à celui de Bacchus, à qui elle recommande son fils ou le prince la Grappe, et son vieux serviteur Pythos ou Tonneau. Bacchus la rassure en lui promettant de les associer tous à ses fêtes. Il métamorphose Staphylus en raisin, et son fils Botrys en grappe.

Le reste du chant contient la description des jeux que fait célébrer Bacchus près du tombeau du roi Raisin. Œagre de Thrace dispute à Érecthée d'Athènes le prix du chant : la victoire reste au premier. A cet exercice succède celui de la pantomime : Silène et Maron dansent ; le second est déclaré vainqueur.

CHANT XX.

Ces jeux finis, Bacchus, au commencement de ce chant, paraît occupé à consoler Méthé

et toute la maison du roi Staphylus. La nuit arrive et l'on va se coucher. Le lit de Bacchus est préparé par Eupétale ou *Belle-Feuille*, nourrice de Bacchus. Pendant son sommeil, la discorde, sous la forme de Cybèle, vient reprocher à Bacchus son oisiveté, et l'exhorte à aller combattre Dériade. Bacchus se réveille, et se dispose à marcher. Le prince la Grappe et Tonneau se joignent à la troupe des Satyres et des Bacchantes, pour une expédition qu'il serait bien difficile de ranger au nombre des événemens historiques, quoiqu'on ait cru jusqu'ici à la réalité des conquêtes de Bacchus.

Ce dieu prend sa route par Tyr et par Byblos, le long des rives du fleuve Adonis et des fertiles coteaux de Nyse en Arabie. Dans ces lieux régnait Lycurgue, descendant de Mars : c'était un prince féroce, qui attachait aux portes de son palais les têtes des malheureuses victimes qu'il égorgeait : il avait pour père Dryas ou le Chêne, roi d'Arabie. Junon dépêche Iris vers ce prince, pour l'armer contre Bacchus. La messagère perfide prend la

forme de Mars, et adresse à Lycurgue un discours dans lequel elle lui promet la victoire. Elle se rend ensuite près de Bacchus, sous la forme de Mercure, et elle l'engage à traiter le roi d'Arabie avec amitié, et à se présenter à lui sans armes. Bacchus, séduit par ces insinuations astucieuses, arrive désarmé au palais de ce prince féroce, qui le reçoit avec un sourire moqueur; puis il le menace, poursuit les Hyades ses nourrices, et le force lui-même, pour se sauver, de se précipiter dans la mer, où il est reçu par Thétis, et consolé par le vieux Nérée. Ici le poète met un discours insolent et menaçant dans la bouche du tyran, qui gourmande la mer de ce qu'elle a reçu Bacchus dans son sein.

Troisième saison.

Nous sommes arrivés à l'époque où le soleil franchit le passage vers les signes inférieurs, à l'équinoxe d'automne, près duquel est le loup céleste, animal consacré à Mars, et hôte des forêts. C'est lui qui est ici désigné sous le nom d'un prince féroce, fils de Chêne, des-

cendant de Mars, et dont le nom est composé du mot *lycos* ou loup. C'est alors que le taureau céleste, opposé au loup et accompagné des Hyades ses nourrices, descend le matin au sein des flots, au lever du loup. C'est ce taureau qui donne ses attributs au soleil du printemps, ou ses cornes à Bacchus. Voilà le phénomène qui se renouvelle tous les ans à la fin des vendanges, et que le poète a chanté dans l'allégorie de la guerre de Lycurgue contre Bacchus, qui se précipite au fond des eaux, et contre ses nourrices que le tyran attaque.

CHANT XXI.

Le chant vingt-unième nous présente la suite de cette aventure et le combat d'Ambroisie, une des Hyades, contre Lycurgue, qui la fait prisonnière; mais la terre vient à son secours, et la métamorphose en vigne. Sous cette nouvelle forme, elle enchaîne son vainqueur dans ses replis tortueux.

Il fait de vains efforts pour se débarrasser. Neptune soulève les mers, déchaîne les tem-

pêtes, et ébranle la terre; mais rien n'intimide le roi féroce, qui brave les efforts des Bacchantes et le pouvoir des dieux protecteurs de Bacchus. Il ordonne que l'on coupe toutes les vignes, et menace Nérée et Bacchus. Jupiter frappe d'aveuglement le tyran, qui déjà ne peut plus reconnaître sa route.

Cependant les Néréides et les Nymphes de la mer Rouge prodiguaient leurs soins à Bacchus, et s'empressaient de le fêter, tandis que Pan et les Satyres le pleuraient et le cherchaient sur la terre. Cette circonstance est à remarquer; car, dans la fable d'Osiris ou du Bacchus égyptien, on suppose qu'il fut jeté dans le Nil par Typhon, génie des ténèbres et de l'hiver, et que Pan et les Satyres le pleurèrent et le cherchèrent. Mais bientôt un de leurs compagnons, Scelmus ou le Sec, vient les consoler, et leur annoncer le retour de leur chef. Déjà ils se livrent à la joie que leur inspire cette heureuse nouvelle. Bacchus revient, se met à la tête de son armée et marche contre le général indien, qui avait renvoyé avec mépris son héraut.

CHANT XXII.

L'ARMÉE de Bacchus arrive sur les bords de l'Hydaspe, encouragée par la présence du héros qui la commande, et que les dieux lui ont rendus. Tandis que ses soldats se livrent aux plaisirs et fêtent son retour, les Indiens se disposent à les attaquer. Mais une Hamadryade découvre leur dessein aux troupes de Bacchus, qui prennent secrètement les armes. Les Indiens sortent de leur retraite et les chargent. L'armée de Bacchus prend exprès la fuite, afin de les attirer dans la plaine, où l'on fait d'eux un horrible carnage. Les eaux de l'Hydaspe sont rougies de leur sang. Nous n'entrerons point dans de plus grands détails sur ce combat, dont tous les traits sont tirés de l'imagination du poète, et composent un tableau semblable à celui de toutes les batailles.

CHANT XXIII.

DANS le chant vingt-troisième, le poète continue le récit du combat livré sur les bords de l'Hydaspe, dans les eaux duquel la plupart

des Indiens sont précipités. Junon, toujours ennemie de Bacchus, invite l'Hydaspe à déclarer la guerre au vainqueur qui se prépare à le traverser. A peine Bacchus s'est-il avancé dans le fleuve, que l'Hydaspe engage Éole à soulever ses flots et à déchaîner les tempêtes. Ici est une description assez étendue du désordre que cet événement met dans l'armée de Bacchus. Ce dieu menace le fleuve, qui n'en devient que plus furieux. Bacchus le brûle dans son lit. L'Océan s'en irrite, et menace et Bacchus et le ciel.

CHANT XXIV.

Jupiter calme les fureurs de l'Océan, et l'Hydaspe demande grâce à Bacchus, qui se laisse fléchir. Bientôt, dit le poète, le vent de l'ourse et de l'hiver ramène les pluies, qui rendent aux fleuves leurs eaux.

Dériade arme ses Indiens contre Bacchus. Jupiter, accompagné des autres dieux de l'Olympe, vient au secours de son fils et de ses compagnons. Apollon prend soin d'Aristée; Mercure, de Pan; Vulcain, de ses Cabires;

Bacchus marche à la tête de ses troupes, et Jupiter, sous la forme de l'aigle, leur sert de guide. Cependant Thureus, échappé au carnage, vient apprendre à Dériade la défaite de ses Indiens sur l'Hydaspe. Cette nouvelle jette le deuil et la consternation dans son camp, et répand la joie dans l'armée de Bacchus. Les vainqueurs chantent leurs succès, et après s'être livrés aux plaisirs de la table, ils s'abandonnent au repos.

CHANT XXV.

Le poète commence son vingt-cinquième chant, ou la seconde moitié de son poème, par une invocation à la muse, qu'il invite à chanter le sujet de la guerre de l'Inde, qui doit durer sept ans. Après une invocation assez longue, Nonnus, entrant en matière, nous dépeint les alarmes des habitans du Gange et le désespoir de Dériade, qui apprend que les eaux de l'Hydaspe ont été changées en vin, comme celles de l'Astacus; que l'odeur de cette délicieuse liqueur s'est fait sentir aux Indiens, et présage déjà la victoire de Bacchus.

Celui-ci rougissait du repos où il languissait, et s'indignait des obstacles que Junon mettait à ses triomphes. Atys, amant de Cybèle, vient de la part de cette déesse consoler Bacchus, et lui apporte une armure fabriquée par Vulcain. Ici le poète nous fait la description du superbe bouclier qu'il reçoit. Tout le système céleste et les sujets les plus intéressans de la mythologie y étaient gravés. Cependant la nuit arrive, et, étendant ses voiles sombres sur la terre, elle ramène le sommeil aux mortels.

CHANT XXVI.

Minerve, sous la forme d'Oronte, apparait en songe à Dériade, et l'engage artificieusement à aller combattre le puissant fils de Jupiter. Tu dors, Dériade, lui dit-elle ! Un roi, chargé de veiller à la défense de peuples nombreux, doit-il dormir quand l'ennemi est aux portes ? Les meurtriers d'Oronte, ton gendre, vivent encore, et il n'est pas vengé ! Vois cette poitrine qui porte encore la large blessure qu'y a faite le thyrse de ton ennemi. Que le redou-

table fils de Mars, Lycurgue, n'est-il ici ! Tu verrais bientôt Bacchus se sauver au fond des eaux. Était-il alors un dieu, ce Bacchus qu'un mortel a fait fuir? Après avoir achevé ces mots, Minerve retourne au ciel où elle reprend ses formes divines. Aussitôt Dériade assemble ses guerriers, qu'il appelle de toutes les parties de l'orient. Ici est une longue énumération des peuples et des princes différens qui viennent de toutes les contrées de l'Inde se ranger sous ses enseignes. Ce chant renferme des détails curieux sur les mœurs, sur les usages et sur l'histoire naturelle de tous ces pays.

CHANT XXVII.

Déjà l'aurore, dit le poète, avait ouvert les portes dorées de l'orient; déjà la lumière naissante du soleil, dont le Gange réfléchit les rayons, avait banni les ombres de dessus la terre, lorsqu'une pluie de sang vient présager aux Indiens leur défaite certaine. Néanmoins Dériade, plein d'une orgueilleuse confiance, disposait déjà ses bataillons contre le fils de Sémélé, dont le front est armé de cornes,

et adressait à ses soldats un discours plein de mépris pour son ennemi. Ici est une description de l'armée des Indiens, de leur position, de leur habillement et de leur armure. On voit aussi Bacchus, qui partage la sienne en quatre corps, disposés dans le sens des quatre points cardinaux du monde, et qui harangue ses guerriers.

Cependant Jupiter convoque l'assemblée des immortels, et invite plusieurs divinités à s'intéresser au sort de son fils. Les dieux se partagent : Pallas, Apollon, Vulcain, Minerve, secondent les vœux de Jupiter; Junon, au contraire, réunit contre lui Mars, l'Hydaspe et la jalouse Cérès, qui doivent traverser ce héros dans ses entreprises.

CHANT XXVIII.

Nonnus nous présente, en commençant le chant suivant, le spectacle des deux armées qui s'avancent en bon ordre, prêtes à se choquer. On distingue parmi les héros de la suite de Bacchus, Faune, Aristée, Œachus, qui marchent les premiers contre les Indiens.

Phalenus se mesure avec Dériade, et tombe mort. Corymbasus, un des plus vaillans capitaines de l'armée des Indiens, se signale par le nombre des victimes qu'il immole, et périt à son tour, percé de mille traits. On remarque surtout un trait de bravoure d'un Athénien, qui, perdant successivement ses bras, se montre encore redoutable à l'ennemi, et finit par être tué.

A la suite des combats de l'infanterie, le poète nous décrit ceux des divers corps de cavalerie : Argilippus s'arme de torches enflammées, tue plusieurs Indiens, et blesse d'un coup de pierre Dériade lui-même. Le reste du chant se passe en divers combats où se distinguent les Corybantes et les Cyclopes.

CHANT XXIX.

Junon, instruite de la fuite de plusieurs bataillons indiens, vient ranimer le courage et la fureur de Dériade, leur chef, qui rallie ses troupes et recommence l'attaque avec une nouvelle ardeur. Morrheus rompt la ligne des Satyres. Hyménée, favori de Bacchus, soutient

un puissant choc, animé par les exhortations de ce dieu ; mais il est blessé à la cuisse. Bientôt guéri par Bacchus, il blesse à son tour son ennemi. Ici est la description des combats que livrent Aristée et les Cabires, ainsi que les Bacchantes. Calicé ou la *coupe* est aux côtés de Bacchus : le combat se ranime. Bacchus provoque Dériade. La nuit qui survient sépare les combattans. Mars s'endort, et pendant son sommeil il est agité par un songe. Il se lève dès la pointe du jour : la terreur et la crainte attellent son char. Il vole à Paphos et à Lemnos, et de là il retourne au ciel.

CHANT XXX.

Bacchus profite de l'absence de Mars pour attaquer les Indiens, et pour faire la guerre au peuple noir. Aristée combat à l'aile gauche. Morrheus blesse Eurymédon, au secours duquel vole Alcon son frère. Eurymédon invoque Vulcain leur père, qui enveloppe Morrheus de ses feux. Mais l'Hydaspe, père de Dériade, les éteint. Vulcain guérit son fils : Morrheus tue Phlogius, et insulte à sa défaite. Le fa-

meux Tectaphus, que sa fille avait nourri de son lait dans sa prison, porte le désordre dans l'armée des Satyres, et périt sous les coups d'Eurymédon. Ici le poète décrit la douleur de sa fille Méroé, et compte les autres victimes qu'immole Morrheus. Junon soutient Dériade, et elle le rend formidable aux yeux de Bacchus, qui prend la fuite. Minerve le rappelle bientôt au combat, en lui reprochant sa lâcheté. Bacchus reprend courage, revient à la charge, et massacre une foule d'Indiens. Il blesse surtout Mélanion ou le Noir, qui, caché derrière un arbre, lui avait tué beaucoup de monde.

CHANT XXXI.

Junon cherche de nouveaux moyens de nuire au fils de sa rivale : elle descend aux enfers pour y trouver Proserpine, qu'elle veut intéresser à sa vengeance, et pour soulever les furies contre Bacchus. Proserpine acquiesce à sa demande, et lui accorde Mégère. Junon part avec elle, fait trois pas, et au quatrième elle arrive sur les bords du Gange. Là elle

montre à Mégère des monceaux de morts, malheureux débris de l'armée des Indiens. La furie se retire dans un antre, où elle se dépouille de sa figure hideuse et de ses serpens, et se change en oiseau de nuit, en attendant que Junon lui fasse annoncer le sommeil de Jupiter.

Iris va trouver Morphée, et engage ce dieu à verser ses pavots sur les yeux du maître du tonnerre, afin de servir la colère de Junon. Le dieu du sommeil obéit; et Iris va dans l'Olympe rendre compte à Junon de son message. Celle-ci prépare déjà d'autres artifices pour s'assurer de Jupiter et le séduire : elle va trouver Vénus sur le Liban, et lui expose le sujet de ses chagrins; elle la prie de lui prêter son secours pour qu'elle puisse réveiller l'amour de Jupiter pour elle, et pendant son sommeil aider les Indiens.

CHANT XXXII.

Vénus se prête aux désirs de Junon, qui aussitôt prend son essor vers l'Olympe, où elle va faire sa toilette. Elle approche ensuite

de Jupiter, qui en devient amoureux. Tandis qu'ils se livrent aux plaisirs de la plus délicieuse jouissance, et qu'ils s'abandonnent ensuite au sommeil, la furie, qui en est instruite, s'arme contre Bacchus; et, sous la forme d'un lion furieux, elle se précipite sur lui, et lui communique sa rage. En vain Diane veut le guérir : Junon s'y oppose. Ici est la description des terribles effets de cette rage qui fait fuir les amis de Bacchus. Dériade profite de cet instant de désordre pour attaquer les Bacchantes. Mars, sous la figure de Morrheus, échauffe le carnage et combat pour les Indiens. Ici est le catalogue des morts. Un grand nombre des compagnons de Bacchus prennent la fuite, et se sauvent dans les forêts et dans les cavernes. Les Naïades se cachent à la source de leurs fontaines, et les Hamadryades dans les arbres de leurs forêts.

CHANT XXXIII.

Tandis que le fils de Sémélé, tel qu'un taureau furieux, se laissait emporter par les accès de la rage, la Grâce, fille de Bacchus et

de Vénus, intéresse sa mère au sort de son malheureux père. Vénus fait venir Cupidon, et lui fait part de ses volontés et de ses alarmes sur Bacchus : elle l'engage à inspirer à Morrheus, chef des Indiens, un violent amour pour la belle Calchomédie, une des Bacchantes qui servaient dans l'armée de Bacchus. L'Amour, docile aux ordres de sa mère, décoche un trait brûlant contre le héros indien, qui devient éperdument amoureux de la belle Bacchante : Morrheus ne pense plus aux combats. Subjugué par l'Amour, il consentirait volontiers à porter les fers de Bacchus. Il poursuit la nymphe, qui se dérobe à ses recherches, et qui veut se précipiter dans la mer plutôt que de l'épouser. Thétis, sous la forme d'une Bacchante, la détourne de ce projet : elle lui conseille de tromper le fier Indien par une condescendance apparente ; elle dit que c'est le seul moyen de sauver l'armée des Bacchantes.

CHANT XXXIV.

Thétis retourne au séjour humide de Nérée,

tandis que Morrheus est agité des inquiétudes les plus vives sur le sort de ses amours Il fait son esclave confident de sa flamme, et lui demande un remède à sa passion, qui lui ôte tout son courage et lui fait tomber les armes des mains à la vue de son amante. Il entre dans son appartement et s'y endort. Un songe trompeur lui présente à ses côtés celle qu'il aime, qui ne refuse rien à ses désirs. Mais le retour de l'aurore fait évanouir son bonheur.

Cependant Mars arme les bataillons des Indiens. Les Bacchantes sont plongées dans le deuil, et toute l'armée de Bacchus reste sans courage. Morrheus fait plusieurs Bacchantes prisonnières, et les donne à Dériade son beau-père, qui les fait servir à son triomphe, et expirer dans divers supplices. Morrheus continuait de poursuivre l'armée de Bacchus, lorsque Calchomédie paraît richement parée : elle feint d'avoir de l'amour pour le chef indien qui se montre moins en guerrier et en ennemi qu'en amant, et qui soupire pour elle plutôt qu'il n'ose la combattre.

CHANT XXXV.

Tandis que plusieurs Bacchantes sont ou tuées ou blessées dans la ville, Calchomédie, sur le rempart, attend Morrheus, qui, de son côté, vole vers elle aussitôt qu'il l'aperçoit.

Elle lui promet ses faveurs pourvu qu'il consente à venir la voir désarmé, et après s'être lavé dans le fleuve. Morrheus consent à tout. Vénus sourit à son triomphe, et plaisante Mars, protecteur des Indiens.

Au moment où Morrheus veut obtenir le prix de sa déférence, un dragon, gardien fidèle de la pudeur de la Bacchante, s'élance de son sein et s'oppose à ses jouissances. L'Indien en est effrayé et pendant ce temps-là les Bacchantes, sous la conduite de Mercure, qui prend la forme de Bacchus, s'échappent de la ville et des mains de Dériade, qui se met à leur poursuite.

Cependant Jupiter, revenu de son sommeil et touché du désordre de l'armée de Bacchus et de la maladie de son fils, gourmande Junon, qu'il force de donner à Bacchus de son

lait, afin qu'il puisse recouvrer la raison et la santé. Bacchus est guéri, et déjà reparaît à la tête de son armée, à qui sa présence présage la victoire. Il plaint le sort des guerriers qui ont été tués pendant son absence, et se dispose à les venger.

CHANT XXXVI.

Les dieux se partagent entre Dériade et Bacchus. Mars combat contre Minerve, Diane contre Junon, qui la blesse et qui insulte à sa défaite. Apollon l'enlève de la mêlée, et se mesure lui-même contre Neptune. Mercure réconcilie les dieux et rétablit la paix dans l'Olympe. Dériade se prépare de nouveau au combat, et, ranimant ses soldats, il les détermine à livrer une bataille décisive. Bacchus se prépare, de son côté, à une nouvelle action, et les Bacchantes font déjà siffler leurs serpens. Le Tartare ouvre ses portes pour recevoir les morts. Ici est la description de la mêlée et du carnage.

Bacchus se mesure contre Dériade, et pour le combattre il prend diverses formes comme

Protée. Il est blessé sous celle de panthère. Il se métamorphose, comme l'âme du monde, en feu, en eau, en plante, en arbre en lion, etc. Dériade combat en vain le fantôme qui lui échappe, et il défie inutilement Bacchus, qui fait naître une vigne dont les branches entrelacent les roues du char de Dériade, et l'entortillent lui-même; il est forcé d'implorer la clémence de Bacchus, qui le débarrasse de ses liens. Mais le fier Indien n'en reste pas plus soumis, et cherche toujours à faire de ce dieu son esclave.

Bacchus, ne pouvant réussir à vaincre les Indiens par terre, fait construire des vaisseaux par les Rhadamanes. Il se rappelle la prédiction de Rhéa, qui lui avait annoncé que la guerre ne finirait que lorsqu'il armerait des vaisseaux contre ses ennemis. Il y avait déjà six ans que cette guerre durait, lorsque Dériade fit assembler ses noirs sujets. Morrheus les harangue, et leur rappelle ses anciens exploits. Il leur apprend que les Rhadamanes construisent des vaisseaux pour Bacchus, et il les rassure sur les suites de ce nouveau genre

d'attaque. En attendant, on fait une trève de trois mois pour enterrer les morts.

CHANT XXXVII.

Cette trève occupe tout le livre suivant, qui contient la description des diverses pompes funèbres. On coupe dans les forêts les arbres qui doivent servir à dresser les bûchers auxquels on va mettre le feu. Bacchus fait célébrer des jeux à l'occasion de ces funérailles, et propose divers prix.

La course des chars, la course à pied, la lutte, le combat du ceste, le disque et différens autres exercices forment cet intéressant spectacle.

CHANT XXXVIII.

La trève expire, et la septième année de la guerre commence. Divers phénomènes en présagent l'issue. On remarque entre autres une éclipse de soleil, dont un astrologue fait l'application aux événemens présens, d'une manière toute favorable à Bacchus. Mercure

vient lui-même confirmer le sens qu'il lui donne, et les pronostics heureux qu'il en tire : il compare l'obscurité momentanée de l'éclipse et le retour de la lumière du soleil, qui finit par en triompher, à ce qui doit arriver à Bacchus dans son combat contre le chef du peuple noir. Mercure est conduit au récit épisodique de l'histoire merveilleuse de la chute de Phaéton, à qui le soleil avait autrefois confié les rênes de son char. Le récit fini, Mercure retourne au ciel.

CHANT XXXIX.

Le commencement du chant suivant nous offre le spectacle de la flotte conduite par les Rhadamanes et par Lycus. Dériade, à cette vue, devient furieux, et prononce un discours où éclate partout son insolent orgueil.

Bacchus, de son côté, encourage ses soldats, et avec sa flotte il enveloppe les Indiens. Il se fait de part et d'autre un affreux carnage : les rivages de la mer sont couverts de morts. Morrheus, blessé par Bacchus, est guéri par les Brachmanes. Enfin Jupiter fait

pencher la balance en faveur de Bacchus. La flotte des Indiens est brûlée ; Dériade se sauve à terre.

CHANT XL.

Minerve, sous la forme de Morrheus, paraît au commencement du livre suivant, et fait à Dériade les plus vifs reproches sur sa lâche fuite. Il retourne au combat et provoque de nouveau Bacchus, qui enfin le tue. Son cadavre est roulé dans les flots de l'Hydaspe. Les Bacchantes applaudissent à la victoire de leur chef, et les dieux, témoins d'une défaite qui termine la guerre de Bacchus contre les Indiens, retournent aux cieux avec Jupiter. Le reste du chant est employé à décrire les suites de ce grand événement, la douleur de toute la famille de Dériade, et les funérailles des morts. Le poète y joint aussi un tableau de la joie des Bacchantes : elles célèbrent par leurs chants et leurs danses la victoire de Bacchus sur le chef du peuple noir, qui avait apporté tant de résistance aux conquêtes du dieu bienfaisant qui parcourait le monde pour

l'enrichir de ses dons. Ici Dériade joue, dans le poème de Bacchus, un rôle d'opposition que Typhon joue dans les fables sacrées sur Osiris. Ce principe de résistance du chef des noirs étant vaincu par le dieu, chef de lumière et source de tous les biens, il ne reste plus à Bacchus qu'à continuer sa route et à regagner le point d'où il était parti. Ce point est l'équinoxe du printemps, ou le signe du taureau, où il va revenir quand il aura dissipé la tristesse que l'hiver a répandue sur le monde, et qui, sous le nom de Penthée ou du deuil, ne peut plus tenir devant le dieu qui nous rapporte la lumière et la joie par son retour vers nos climats. La guerre a fini à la septième année ou au septième signe.

Quatrième saison.

En conséquence, Nonnus suppose que Bacchus quitte l'Asie pour retourner en Grèce ou vers le nord du monde. Il lui fait prendre sa route par l'Arabie et la Phénicie; ce qui lui fournit plusieurs chants épisodiques qui ont trait aux pays à travers lesquels il le fait pas-

ser. Il fixe principalement ses regards sur Tyr et sur Béryte, dont il raconte l'origine ; ce qui comprend la fin de ce chant et les trois chants suivans, qu'on peut regarder comme absolument épisodiques.

CHANT XLI.

On voit ici Bacchus parcourant la Phénicie et tous les lieux voisins du Liban, où il plante sa vigne sur les coteaux fameux par les amours de Vénus et d'Adonis. Là était la superbe ville de Béryte, dont le poète fait l'éloge, et dont il nous donne une pompeuse description.

Elle est la ville la plus ancienne qui ait existé. C'est cette première terre où aborda Vénus au sortir des eaux de la mer, au moment de sa naissance. Bacchus et Neptune se disputent la main de la nymphe qui doit lui donner son nom.

CHANT XLII.

Ce chant contient un tableau des effets qu'a produits sur le cœur de Bacchus la vue de la

jeune nymphe dont il brigue la main. Il lui découvre sa flamme, et cherche à la dégoûter du dieu des eaux; mais la nymphe ferme l'oreille à ses discours séducteurs. Neptune paraît à son tour sur la scène, et n'est pas accueilli plus favorablement. Vénus déclare que le sort d'un combat décidera qui des deux rivaux aura la préférence.

CHANT XLIII.

Le poète nous décrit l'armure des deux concurrens, ainsi que la disposition de leurs troupes. Parmi les chefs de l'armée de Bacchus, on distingue le Vineux, le Buveur de vin, la Grappe et autres personnages allégoriques. Ce dieu encourage ses guerriers, et propose un défi plein de mépris aux soldats de Neptune, qui pareillement anime son armée par un discours dans lequel Bacchus n'est pas ménagé davantage. Un Triton sonne la charge d'un côté, et Pan de l'autre. On voit paraître le fameux Protée, suivi du vieux Nérée et de la foule des divinités marines. L'armée des Bacchantes marche à leur rencontre en bon ordre.

L'action s'engage : Silène combat contre Palémon, Pan contre Nérée; les éléphans sont opposés aux veaux marins. La nymphe Psammathé, placée sur le sable du rivage, prie Jupiter en faveur de Neptune, à qui le maître des dieux finit par accorder la nymphe Béroé. L'Amour console Bacchus en lui promettant la main de la belle Ariadne.

CHANT XLIV.

Le long épisode qui a pour objet la fondation de Tyr et de Béryte étant terminé, le poète nous présente Bacchus qui repasse en Grèce. Son arrivée est marquée par des fêtes de joie : toute la nature applaudit à son tour. Penthée, ou le deuil personnifié est le seul qui s'en afflige.

Pour comprendre le sens de l'allégorie qui règne dans le chant du poème, il faut se rappeler que nous sommes ici au solstice d'hiver, époque à laquelle le soleil, qui s'était éloigné de nous, reprend sa route vers nos climats, et nous rapporte la lumière qui avait semblé nous abandonner. C'était à cette même époque

que les anciens Égyptiens célébraient des fêtes de joie qui avaient pour objet ce retour, et qui annonçaient qu'ils n'avaient plus à redouter le deuil dont était menacée la nature par l'absence du soleil, qu'ils avaient craint de voir fuir loin d'eux pour toujours. Ainsi le deuil va cesser aux premiers rayons d'espérance que les hommes de nos climats auront de voir le soleil revenir vers eux, et leur rendre, avec la lumière et la chaleur, tous les biens dont l'astre du jour est la source féconde.

Le deuil ou Penthée, effrayé de ce retour, arme contre Bacchus ses soldats, et lui ferme l'entrée de la ville de Cadmus. Mais d'affreux prodiges présagent déjà son sort et les désastres de toute sa maison. Il persiste néanmoins à vouloir perdre Bacchus.

Ce dieu invoque la lune, qui lui promet son appui. Elle lui donne pour garant de ses succès futurs, les victoires qu'il a déjà remportées, et entre autres la défaite des pirates toscans qui avaient voulu l'enchaîner. Cette dernière aventure trouve naturellement ici sa place ; car c'est celle du solstice d'hiver. Nous

en donnons une explication détaillée dans notre grand ouvrage.

Cependant les furies, soulevées par Proserpine, mère du premier Bacchus, se préparaient à porter le désordre dans le palais de Penthée et à répandre leurs noirs poisons dans la maison d'Agave. Bacchus, sous la forme du taureau, adresse un discours à Antonoë, femme d'Aristée, et lui annonce que son fils Actéon n'est pas mort, et qu'il chasse avec Diane et Bacchus.

CHANT XLV.

Trompés par ce faux avis, la malheureuse Antonoë court aussitôt dans les forêts, suivie d'Agave, mère de Penthée, qui déjà était remplie de toute la fureur des Bacchantes.

Tirésias fait un sacrifice pour Penthée, qu'il engage à ne pas tenter contre Bacchus un combat dont le sort ne serait pas égal. Mais rien n'intimide Penthée; il fait chercher Bacchus dans les forêts, et veut le faire charger de fers. Les Bacchantes sont emprisonnées, et bientôt elles sortent de la prison en opérant

des prodiges. Bacchus met le feu au palais de Penthée, qui inutilement s'efforce de l'éteindre. On remarque, parmi les différens miracles de Bacchus et de ses Bacchantes, des prodiges assez semblables à ceux qu'on attribue à Moïse et à Christ : tel est celui des sources d'eau que le premier fait jaillir du sein des rochers, et celui des langues de feu qui, dit-on, remplirent l'appartement où les disciples de Christ se trouvaient rassemblés.

CHANT XLVI.

Le chant quarante-sixième commence par un discours de Penthée contre Bacchus, à qui il conteste son origine divine. Bacchus le réfute, et l'invite ensuite à se déguiser en femme pour être témoin par lui-même de ce qui se passe dans ses orgies. Penthée se laisse persuader, et sous ce déguisement il s'approche des Bacchantes, dont il imite le délire et les mouvemens. Il paraît aux yeux de sa mère sous les formes d'un lion furieux qui voulait attaquer Bacchus. Elle s'unit aux Bacchantes pour le tuer, et, près d'expirer, il tâche de

disiper l'erreur de sa mère, en disant que celui qu'elle croit un lion est son fils. Mais rien ne peut détromper Agave et ses compagnes : elles mettent en pièces le malheureux Penthée ou le prince Deuil. La mère infortunée fait couper la tête à son fils, et veut la faire attacher au palais de Cadmus, toujours persuadée que c'est un lion qu'elles ont tué.

Cadmus la tire de son erreur et lui reproche les cruels effets de son délire. Alors elle reconnaît son crime ; elle tombe évanouie, et, revenue à elle-même, elle se répand en imprécations contre Bacchus. Ce dieu assoupit sa douleur par un breuvage, et la console.

CHANT XLVII.

Pour bien entendre les chants suivans, il faut se souvenir qu'il reste encore trois mois au soleil pour arriver au point d'où il est primitivement parti. A ces trois mois répondent une suite de constellations, qui montent successivement le soir sur l'horizon, et qui se développent chaque mois au levant, au commencement de la nuit, à mesure que le soleil

gagne les signes du verseau, des poissons et du bélier, auxquels ces constellations sont opposées. Parmi les plus remarquables, on distingue le bouvier et la vierge céleste, suivis de la couronne d'Ariadne et du dragon du pôle, qui fournit ses attributs aux géans. Le bouvier est connu sous le nom d'Icare, cultivateur de l'Attique, qui avait pour fille Érigone, nom de la vierge céleste. Ce sont là les aspects célestes qui traçaient la marche du temps et la succession des mois, depuis le solstice d'hiver où Bacchus tue le deuil ou Penthée, jusqu'à son retour au premier des signes. Ce sera aussi la base des fictions du poème dans les chants suivans.

Bacchus quitte Thèbes et s'avance vers Athènes, où son arrivée répand la joie. Il va loger chez Icare, qui l'accueille avec transport, ainsi qu'Érigone sa fille, qui lui prodigue tous ses soins. Bacchus, en reconnaissance de ce service, leur fait présent d'une coupe pleine de vin, liqueur jusqu'alors inconnue. Icare en boit et finit par s'enivrer. On remarquera que le bouvier ou Icare est

l'astre des vendanges, ainsi que la vierge, dont une des étoiles porte le nom de vendangeuse. Elle a au-dessous d'elle la coupe céleste, qu'on nomme en astronomie la coupe de *Bacchus* et d'*Icare*. Voilà tout le fondement de cette allégorie.

Bacchus enseigne à Icare l'art de cultiver l'arbuste qui donne ce jus délicieux. Celui-ci communique à d'autres cette découverte. Bientôt tous les paysans du voisinage sont enivrés. Dans leur délire, ils tournent leurs mains contre celui qui leur a donné ce breuvage si étonnant dans ses effets. Ils le tuent, et ils enterrent son corps dans un lieu écarté. Son ombre apparaît en songe à Érigone et lui demande vengeance. Celle-ci, tout effrayée, court sur les montagnes et dans les forêts pour chercher le cadavre de son père. Elle le trouve, et son chien fidèle expire de douleur sur le tombeau de son maître. Érigone elle-même finit par se pendre de désespoir. Jupiter, touché de leurs malheurs, les place dans les cieux. Icare devient le bouvier céleste, Érigone la vierge des signes, et leur chien devient

le chien céleste, qui se lève devant eux. A la suite de cet événement, Bacchus passe dans l'île de Naxe, où il aperçoit Ariadne que Thésée venait d'abandonner pendant son sommeil. Bacchus la trouve encore endormie ; il admire ses charmes et en devient amoureux.

L'infortunée princesse se réveille, et reconnaît qu'elle est délaissée. Elle prononce en pleurant le nom de Thésée, et regrette les illusions du sommeil, qui lui avait fait voir son amant en songe. Elle fait retentir l'île de ses plaintes et de ses douloureux regrets. Bacchus l'écoute avec intérêt ; il reconnaît bientôt l'amante de Thésée. Il s'approche d'elle et cherche à la consoler. Il lui offre sa foi, et lui promet de la placer aux cieux avec une superbe couronne d'étoiles, qui perpétuera le souvenir de ses amours avec Bacchus. On remarquera que cette constellation se lève le matin avec le soleil, au temps des vendanges, et que c'est là ce qui a donné lieu d'en faire une des amantes de Bacchus.

Ce discours et les promesses du dieu calment la douleur d'Ariadne, et lui font oublier son

lâche ravisseur. Toutes les nymphes s'empressent de célébrer son union avec le dieu des raisins.

Bacchus quitte cette île pour se rendre à Argos. Les Argiens se disposaient à repousser les deux époux loin d'une terre consacrée à Junon, ennemie de Bacchus. Mais les femmes argiennes, pressées des fureurs de Bacchus, se portent à tuer leurs propres enfans. Le motif de leur refus était qu'ayant déjà Persée pour dieu, ils n'avaient pas besoin de Bacchus. On remarquera ici que c'est à cette époque où le soleil est près d'atteindre les signes du printemps, que Persée paraît le matin avec le soleil. C'est ce qui donne ici lieu à un combat entre Persée et Bacchus, qui finit par une réconciliation entre ces deux héros. Ce chant finit par la description des fêtes que célèbrent les Argiens en honneur du nouveau dieu.

CHANT XLVIII ET DERNIER.

Bacchus quitte Argos et s'avance vers la Thrace. Là, Junon, toujours implacable, suscite contre lui les géans que nous avons vus

emprunter leurs formes du serpent ou du dragon céleste, qui se lève à la suite de la couronne d'Ariadne. Ici le poète décrit les diverses armes dont les monstres se saisissent pour combattre Bacchus qui finit par les terrasser. Ce sont ces mêmes serpens qui ont fourni à Typhon ses attributs, et qui formaient son cortège dans le premier chant du poème. Ceci prouve évidemment que la révolution annuelle est achevée, puisque les mêmes aspects célestes se reproduisent. Voilà donc une nouvelle confirmation de notre théorie, et une preuve que la course de Bacchus est circulaire, comme celle du soleil, puisqu'en suivant la marche de cet astre aux cieux, et en la comparant à celle du héros du poème, nous sommes ramenés au point équinoxial d'où nous étions partis.

C'est alors que souffle le Zéphire ou le vent doux qui annonce le retour du printemps. Le poète le personnifie ici sous le nom de la nymphe *Aura*, dont Bacchus devient amoureux, ce qui lui fournit une charmante allégorie, par laquelle finit son poème.

Il suppose que Bacchus trouve dans les montagnes de Phrygie, où il avait été élevé, une jeune chasseresse appelée *Aura*, petite-fille de l'Océan. Elle était aussi légère à la course que le vent.

Fatiguée, elle s'était endormie vers le milieu du jour, et elle avait eu un songe qui lui présageait qu'elle serait aimée de Bacchus. Elle crut voir l'Amour chasser, et présenter à sa mère les animaux qu'il avait tués; Aura elle-même paraissait soulever son carquois. L'amour plaisante son goût pour la virginité. Elle se réveille, et elle s'irrite contre l'Amour et contre le sommeil. Elle s'enorgueillit de sa virginité, et prétend qu'elle ne le cède en rien à Diane. La déesse l'entend : et, irritée de cette comparaison, elle s'en plaint à Némésis, qui lui promet de punir la nymphe orgueilleuse par la perte de sa virginité. Aussitôt elle arme contre elle l'Amour, qui inspire à Bacchus de la passion pour elle. Ce dieu soupire long-temps et sans espoir. Il n'ose avouer sa flamme à cette nymphe farouche. Ici est un discours plein de passion, que tient cet amant

infortuné, qui se plaint des rigueurs de celle qu'il aime. Tandis que Bacchus, au milieu des prairies émaillées de fleurs, exprimait ses regrets amoureux, une nymphe Hamadryade lui conseille de surprendre Aura, et de lui dérober le dépôt qu'elle garde si soigneusement.

Bacchus se rappelle la ruse dont il a usé pour jouir des faveurs de Nicê, près des bords de l'Astacus. Le hasard conduit aussi dans ces lieux Aura, qui, dévorée par la soif, cherchait une fontaine pour s'y désaltérer. Le dieu saisit cette occasion, et, frappant de son thyrse un rocher, il fait jaillir une source de vin qui coule au milieu des fleurs que font naître les saisons. Les zéphyrs planent mollement au-dessus, et agitent l'air, que le rossignol et les autres oiseaux font retentir de leurs concerts harmonieux.

C'est dans ces lieux charmans qu'arrive la jeune nymphe pour se désaltérer. Elle boit, sans s'en douter, la liqueur délicieuse que Bacchus fait couler pour elle. Sa douceur la charme, et bientôt elle en ressent les étonnans

effets. Elle s'aperçoit que ses yeux s'appesantissent, que sa tête tourne, que ses pas chancellent. Elle se couche et s'endort. L'Amour la voit, avertit Bacchus, et revole aussitôt dans l'Olympe, après avoir écrit sur les feuilles du printemps : « Amant, couronne ton ouvrage » tandis qu'elle dort. Point de bruit, de peur » qu'elle ne s'éveille ».

Bacchus, fidèle à cet avis, s'approche très-doucement du lit de gazon où la nymphe dormait. Il lui ôte son carquois sans qu'elle le sente, et le cache dans la grotte voisine. Il l'enchaîne, et cueille la première fleur de sa virginité. Il laisse un doux baiser sur ses lèvres vermeilles; il la dégage de ses liens, et rapporte près d'elle son carquois.

A peine le dieu s'est éloigné, que la nymphe sort des bras du sommeil, qui avait si bien servi son amant; elle s'étonne du désordre dans lequel elle se trouve, et dont le poète nous fait une délicieuse peinture. Elle s'aperçoit qu'un larçin amoureux lui a ravi son plus précieux trésor. Elle entre en fureur; elle s'en prend à tout ce qu'elle rencontre; elle

frappe les statues de Vénus et de Cupidon. Elle ignore quel est le ravisseur audacieux qui a profité de son sommeil; mais bientôt elle s'aperçoit qu'elle est mère, et dans son désespoir elle veut détruire le fruit qu'elle porte dans son sein, et se détruire elle-même.

C'est alors que Diane insulte à son orgueil humilié, en lui rappelant les circonstances d'une aventure dont les signes non équivoques trahissent déjà le mystère. Elle lui fait plusieurs questions malignes, et finit par lui découvrir que Bacchus est l'auteur du larcin.

Après avoir goûté le plaisir de la vengeance, Diane se retire, et laisse la malheureuse Aura errante sur les rochers et dans la solitude, qui retentit de ses douloureux gémissemens. Enfin elle accouche, et devient mère de deux enfans qu'elle expose sur un rocher, afin qu'ils deviennent la proie des animaux féroces. Une panthère survient qui les allaite. La mère, furieuse de ce qu'ils peuvent être conservés, en tue un. Diane soustrait l'autre à sa rage, et le remet à Minerve, qui le fait élever

à Athènes. C'est le nouveau Bacchus ou l'enfant des mystères.

Après avoir achevé ses travaux et fourni sa carrière mortelle, Bacchus est reçu dans l'Olympe, et va s'asseoir près du fils de Maïa ou de la pléïade qui ouvre la nouvelle révolution.

On voit que Nonnus, en finissant son poème, ramène son héros au point équinoxial du printemps, d'où il l'avait fait partir, c'est-à-dire que le poème finit avec la révolution annuelle. Le poète a mis en allégorie les tableaux divers que présente le ciel, et personnifié les êtres physiques qui, dans les élémens et sur la terre, se lient à la marche périodique du temps et à la force céleste qui entretient la végétation.

Les quarante-huit chants du poème comprennent le cercle entier de l'année, et celui des effets qu'elle produit sur la terre. C'est un chant sur la nature et sur la force bienfaisante du soleil.

L'Héracléïde et les Dionysiaques ont donc pour objet le même héros. Ces deux poèmes supposent la même position dans les équi-

noxes et les solstices, ou se rapportent aux mêmes siècles. Dans l'un, ou dans le poème sur Hercule, le soleil est censé partir du solstice d'été; et dans l'autre, de l'équinoxe du printemps. Dans l'un, c'est la force; dans l'autre, la bienfaisance de cet astre qui est chantée : dans tous les deux, c'est le bon principe qui triomphe, en dernier résultat, de tous les obstacles que ses ennemis lui opposent. Nous verrons également, dans la fable sacrée des chrétiens, le dieu soleil aux formes d'agneau, et peint avec les attributs du signe qui remplaça le taureau à l'équinoxe du printemps, triompher à Pâques de l'opposition que ses ennemis mettent à l'exercice de sa bienfaisance, et aller, à l'Ascension, reprendre sa place aux cieux comme Bacchus.

Il serait difficile de se persuader que le héros des Dionysiaques fût un mortel que ses conquêtes et la reconnaissance des hommes aient élevé au rang des immortels, quoique beaucoup de personnes l'aient prétendu. Les traits de l'allégorie percent de toutes parts dans ce poème. Sa marche correspond exacte-

ment à celle du soleil dans le ciel, et à celle des saisons, de manière qu'il est évident pour tout homme qui veut faire la plus légère attention, que Bacchus n'est que l'astre du jour, et que cette force solaire qui, suivant Eusèbe, se développe dans la végétation des fruits que nous offre l'automne. Tous ces caractères ont été conservés dans les divers hymnes qu'Orphée adresse à Bacchus.

Il y est peint, tantôt comme un dieu qui habite l'obscur Tartare, tantôt comme une divinité qui règne dans l'Olympe, et qui de là préside à la maturité des fruits que la terre fait éclore de son sein. Il prend toutes sortes de formes; il alimente tout; il fait croître la verdure, comme fait le taureau sacré que les Perses invoquent dans leurs hymnes.

Il voit tour-à-tour s'allumer et s'éteindre son flambeau dans le cercle périodique des saisons. C'est lui qui fait croître les fruits. Il n'est aucun de ces traits qui ne convienne au soleil, et l'analyse que nous avons faite du poème dont il est le héros, prouve, par une comparaison suivie avec la marche de l'année,

comme nous l'avons déjà dit, que Bacchus n'est que l'astre bienfaisant qui vivifie tout sur la terre à chaque révolution annuelle.

Voilà donc encore un héros fameux dans toute l'antiquité, par ses voyages et ses conquêtes en Orient, qui se trouve n'avoir jamais existé comme homme, quoiqu'en ait dit Cicéron, et qui n'existe que dans le soleil, comme Hercule et Osiris. Son histoire se réduit à un poème allégorique sur l'année, sur la végétation et sur l'astre qui en est l'âme, et dont l'action féconde commence à se développer à l'équinoxe du printemps. Le roi Raisin, la reine Ivresse, le prince la Grappe, le vieux Pithos, ou Tonneau, ne sont que des êtres secondaires, personnifiés dans une allégorie qui a pour objet le dieu des vendanges. Il en est de même du jeune *Ampelus* ou vigne, ami de Bacchus; de la nymphe *Vent doux* ou *Aura*, dont il est amoureux, et de tous les autres êtres physiques ou moraux qui figurent dans ce poème, dont le fonds, comme les accessoires, appartient à l'allégorie, et où rien n'est du domaine de l'histoire. Mais si l'histoire y

perd un héros, l'antiquité poétique y gagne de son côté, et recouvre un de plus beaux monumens de son génie. Ce nouveau poème nous apprend à juger de son caractère original, et nous donne la mesure des élans de la poésie. On voit encore ici comment, sur un canevas aussi simple qu'un calendrier, on a su broder les fictions les plus ingénieuses, dans lesquelles tout est personnifié, et où tout prend de l'âme, de la vie et du sentiment. C'est aux poètes de nos jours à voir par ces exemples, de quelle hauteur ils sont tombés, et à nous à juger de la certitude des anciennes histoires, surtout de celles dont les personnages figurent dans les siècles héroïques et dans les légendes religieuses.

CHAPITRE VIII.

La fable de Jason, vainqueur du bélier à toison d'or, ou du signe céleste qui, par son dégagement des rayons solaires le matin, annonçait l'arrivée de l'astre du jour au taureau équinoxial du printemps, est aussi fameuse dans la mythologie que la fiction des douze travaux du soleil sous le nom d'Hercule, et que celle de ses voyages sous celui de Bacchus. C'est encore un poème allégorique qui appartient à un autre peuple, et qui a été composé par d'autres prêtres, dont le soleil était la grande divinité. Celui-ci nous semble être l'ouvrage des Pélasges de Thessalie, comme le poème sur Bacchus était celui des peuples de Béotie. Chaque nation, en rendant un culte au même dieu Soleil sous divers noms, eut ses prêtres et ses poètes, qui ne voulurent

pas se copier dans leurs chants sacrés. Les Juifs célébraient cette même époque équinoxiale, sous le nom de fête de l'agneau et de triomphe du peuple chéri de Dieu sur le peuple ennemi. C'était alors que, délivrés de l'oppression, les Hébreux passaient dans la terre promise, dans le séjour des délices, dont l'immolation de l'agneau leur ouvrait l'entrée. Les adorateurs de Bacchus disaient de ce bélier ou de cet agneau équinoxial, que c'était lui qui, dans le désert et au milieu des sables, avait fait trouver des sources d'eau pour désaltérer l'armée de Bacchus, comme Moïse en fit aussi jaillir, d'un coup de baguette, dans le désert, pour apaiser la soif de son armée. Toutes ces fables astronomiques ont un point de contact dans la sphère céleste, et les cornes de Moïse ressemblent beaucoup à celles d'Ammon et de Bacchus.

Dans l'explication que nous avons donnée du poème fait sur Hercule, nous avons déjà observé que ce prétendu héros, dont l'histoire s'explique tout entière par le ciel, était aussi de l'expédition des Argonautes, ce qui déjà

nous indique le caractère de cette dernière fable : donc c'est encore dans le ciel que nous devons suivre les acteurs de ce nouveau poème, puisqu'un des héros les plus distingués d'entre eux est au ciel, et que là est la scène de toutes ses aventures; que son image y est placée, ainsi que celle de Jason, chef de cette expédition tout astronomique. On retrouve également au nombre des constellations le navire que montaient les Argonautes, et qui est encore appelé *navire Argo ;* on y voit aussi le fameux bélier à toison d'or, qui est le premier des signes; le dragon et le taureau, qui gardaient sa toison; les gémeaux Castor et Pollux, qui étaient les principaux héros de cette expédition, ainsi que le Céphée et le centaure Chiron. Les images du ciel et les personnages du poème ont tant de correspondance entre eux, que le célèbre Newton a cru pouvoir en tirer un argument pour prouver que la sphère avait été composée depuis l'expédition des Argonautes, parce que la plupart des héros qui y sont chantés se trouvent placés aux cieux. Nous ne nierons point cette

correspondance parfaite non plus que celle qui se trouve entre le ciel et les tableaux du poème sur Hercule et sur Bacchus ; mais nous n'en tirerons qu'une conséquence, c'est que les figures célestes furent le fonds commun sur lequel travaillèrent les poètes, qui leur donnèrent différens noms, sous lesquels ils les firent entrer dans leurs poèmes.

Il n'y a pas plus de raison de dire que ces images furent consacrées aux cieux, à l'occasion de l'expédition des Argonautes, que de dire qu'elles le furent à l'occasion des travaux d'Hercule, puisque les sujets des deux poèmes s'y retrouvent également, et que, si elles y ont été mises pour l'une de ces fables, elles n'ont pu l'être pour l'autre, la place étant déjà occupée; car ce sont les mêmes groupes d'étoiles, mais chacun les a chantées à sa manière; de là vient qu'elles cadrent avec tous ces poèmes.

La conclusion de Newton ne pourrait avoir de force qu'autant qu'il serait certain que l'expédition des Argonautes serait un fait historique, et non pas une fiction de la nature

de celles faites sur Hercule, sur Bacchus, sur Osiris et Isis, et sur leurs voyages, et nous sommes bien loin d'avoir cette certitude. Tout concourt au contraire à la ranger dans la classe de ces fictions sacrées, puisqu'elle se trouve confondue avec elles dans le dépôt de l'antique mythologie des Grecs, et qu'elle a des héros et des caractères communs avec ceux de ces poèmes que nous avons expliqués par l'astronomie. Nous allons donc faire usage de la même clef pour analyser ce poème solaire.

Le poème sur Jason n'embrasse pas toute la révolution annuelle du soleil, comme ceux de l'Héracléide et des Dionysiaques, que nous avons expliqués; mais il n'a pour objet qu'une de ces époques, à la vérité très-fameuse, celle où cet astre, vainqueur de l'hiver, atteint le point équinoxial du printemps, et enrichit notre hémisphère de tous les bienfaits de la végétation périodique. C'est alors que Jupiter métamorphosé en pluie d'or, donne naissance à Persée, dont l'image est placée sur le bélier céleste, appelé bélier à toison d'or dont la

riche conquête est attribuée au soleil, vainqueur des ténèbres et réparateur de la nature.

C'est ce fait astronomique, cet unique phénomène annuel qui a été chanté dans le poème appelé Argonautiques. Aussi ce fait n'entre-t-il que partiellement dans le poème solaire sur Hercule, et forme-t-il un morceau épisodique du neuvième travail, ou de celui qui répond au bélier céleste. Dans les Argonautiques, au contraire, il est un poème entier qui a un sujet unique. C'est ce poème que nous allons analyser, et dont nous ferons voir les rapports avec le ciel, sinon dans les détails, au moins pour le fonds principal que le génie de chaque poète a brodé à sa manière. La fable de Jason et des Argonautes a été traitée par plusieurs poètes, par Épiménide, Orphée, Apollonius de Rhodes et Valérius Flaccus. Nous n'avons les poèmes que des trois derniers, et nous n'analyserons ici que celui d'Apollonius, qui est écrit en quatre chants. Tous portent sur la même base astronomique, qui se réduit à très-peu d'élémens.

Nous nous rappelons qu'Hercule, dans le

travail qui répond au bélier avant d'arriver au taureau équinoxial, est censé s'embarquer pour aller en Colchide conquérir la toison d'or. C'est à cette même époque qu'il délivra une fille exposée à un monstre marin, comme Andromède placée près du même bélier. Il montait alors le navire Argo, une des constellations, qui fixe ce même passage du soleil au bélier des signes. Voilà donc la position du ciel, qui nous est donnée pour l'époque de cette expédition astronomique. Tel est l'état de la sphère que nous devons supposer au moment où le poète chante le soleil sous le nom de Jason, et la conquête qu'il fait du fameux bélier. Cette supposition est confirmée par ce que nous dit Théocrite : que ce fut au lever des pléïades et au printemps que les Argonautes s'embarquèrent. Or, les pléïades se lèvent lorsque le soleil arrive vers la fin des étoiles du bélier, et qu'il entre au taureau, signe qui, dans ces temps éloignés, répondait à l'équinoxe. Cela posé, examinons quelles constellations, le soir et le matin, fixaient cette époque importante.

Nous trouvons le soir, au bord oriental, le vaisseau céleste, appelé vaisseau des Argonautes par tous les anciens. Il est suivi, dans son lever, du serpentaire appelé Jason : entre eux est le centaure Chiron, qui éleva Jason; et au-dessus de Jason la lyre d'Orphée, précédée de l'Hercule céleste, un des Argonautes.

Au couchant, nous voyons les dioscures Castor et Pollux, chefs de cette expédition avec Jason. Le lendemain au matin, nous apercevons, au bord oriental de l'horizon, le bélier céleste, qui se dégage des rayons du soleil avec les pléïades, Persée, Méduse, et le cocher ou Absyrthe; tandis qu'au couchant le serpentaire Jason et son serpent descendent au sein des flots, à la suite de la vierge céleste. A l'orient, monte Méduse, qui joue ici le rôle de Médée, et qui, placée sur le bélier, semble livrer à Jason sa riche dépouille; tandis que le soleil éclipse de ses feux le taureau qui suit le bélier, et le dragon marin placé dessous, et qui paraît garder ce dépôt précieux. Voilà à-peu-près quels sont les principaux aspects célestes qui s'offrent à notre vue : nous les

avons projetés sur un des planisphères de notre grand ouvrage, destinés à faciliter l'intelligence de nos explications. Le lecteur doit surtout se rappeler ces divers aspects, afin de les reconnaître sous le voile allégorique dont le poète va les couvrir, en mêlant sans cesse des descriptions géographiques et des positions astronomiques, qui ont un fond de vérité, à des récits qui sont tout entiers feints. Presque tous les détails du poème sont le fruit de l'imagination du poète.

ARGONAUTIQUES.

CHANT PREMIER.

Apollonius commence par une invocation au dieu même qu'il va chanter, ou au soleil, chef des muses, et divinité tutélaire des poètes. Il fixe, dès les premiers vers ou dans la proposition, le but de l'action unique de son poème; il va, dit-il, célébrer la gloire d'anciens héros qui, par ordre du roi Pélias, se sont embarqués sur le vaisseau Argo, celui-là même dont l'image est au cieux, et qui ont été conquérir la toison d'or d'un bélier, qui est également parmi les constellations. C'est à travers les roches Cyanées et par l'entrée du Pont qu'il trace la route de ces intrépides voyageurs.

Un oracle avait appris à Pélias qu'il péri-

rait de la main d'un homme qu'il reconnut depuis être Jason. Ce fut pour détourner les effets de cette triste prédiction, qu'il proposa à celui-ci une expédition périlleuse, dont il espérait qu'il ne reviendrait jamais. Il s'agissait d'aller en Colchide conquérir une toison d'or, dont Aëtès, fils du Soleil et roi du pays, était possesseur. Le poète entre en matière par l'énumération des noms des différens héros qui suivirent Jason dans cette conquête. On distingue entre autres Orphée, que Chiron, instituteur de Jason, lui conseilla de s'associer. L'harmonie de ses chants devait servir à adoucir l'ennui de ses pénibles travaux. On observera que la lyre d'Orphée est aux cieux sur le serpentaire Jason, près d'une constellation appelée aussi Orphée. Ces trois figures célestes, Jason, Orphée et la Lyre, montent ensemble à l'entrée de la nuit ou au départ de Jason pour sa conquête. Tel est le fond de l'allégorie qui associe Orphée à Jason.

Après Orphée, viennent Astérion, Typhys, fils de Phorbas, pilote du vaisseau; Herculē, Castor et Pollux, Céphée, Augias, fils du So-

leil, et une foule d'autres héros dont nous supprimerons ici les noms. Plusieurs sont ceux des constellations.

On voit ces braves guerriers s'avancer vers le rivage, au milieu d'une foule immense qui forme des vœux au ciel pour le succès de leur voyage, et qui déjà présage la chute d'Aëtès, s'il s'obstine à leur refuser la riche toison qu'ils vont chercher sur ces rives éloignées. Les femmes surtout versent des larmes à leur départ, et s'affligent sur le sort du vieil Éson, père de Jason, et sur celui d'Alcimède, sa mère.

Le poète s'arrête à nous peindre le tableau attendrissant de cette séparation, et la fermeté de Jason, qui cherche à consoler les personnes qui lui sont chères. On voit sa mère qui lui exprime ses regrets et ses craintes, en même temps qu'elle le serre entre ses bras et le baigne de ses larmes. Les femmes de sa suite partagent sa douleur ; et les esclaves chargés d'apporter les armes de son fils gardent un morne silence et n'osent lever les yeux. On sent que tous ces tableaux et ceux qui suivent ont pour base une idée simple :

le départ de Jason qui se sépare de sa famille. Dès que le génie, chargé de conduire le char du Soleil, a été personnifié, tous les détails de l'action sont sortis de l'imagination du poète, excepté ceux qui ont pour base quelques positions astronomiques en petit nombre, et que le poète a su revêtir des charmes de la poésie et du merveilleux de la fiction.

Jason, toujours ferme dans sa résolution, rappelle à sa mère les flatteuses espérances que l'oracle lui a données, et celles qu'il a mises lui-même dans la force et le courage des héros qui l'accompagnent. Il la prie de sécher ses larmes, qui pourraient être prises pour un augure sinistre par ses guerriers. En achevant ces mots il échappe à ses embrassemens, et il paraît déjà au milieu d'une foule nombreuse de peuples, tel qu'Apollon lorsqu'il marche le long des rives du Xanthe, au milieu des chœurs sacrés qui l'entourent. La multitude fait retentir l'air des cris de joie qui présagent d'avance son succès. La vieille prêtresse de Diane conservatrice, Iphis, lui prend la main et la baise, et ne peut jouir

du bonheur de lui parler, tant la foule se presse autour de lui.

Déjà ce héros a gagné le port de Pagase, où mouillait le vaisseau Argo, et où ses compagnons l'attendaient. Il les assemble et les harangue; il leur propose, avant toutes choses, de se nommer un chef. Tout le monde jette les yeux sur Hercule, qui s'en défend, et qui déclare qu'il ne souffrira pas que personne accepte le commandement, que celui qui les a réunis; qu'à lui seul est dû cet honneur. Hercule joue ici un rôle secondaire, parce qu'il s'agit, non pas du soleil, mais de l'Hercule constellation, qui est son image, placée aux cieux près du pôle.

Tout le monde approuve ce conseil généreux, et Jason se lève pour témoigner à l'assemblée sa reconnaissance; il annonce que rien ne retardera plus leur départ. Il les invite à faire un sacrifice à la divinité du Soleil ou à Apollon, sous les auspices duquel ils vont s'embarquer, et à qui il fait dresser un autel.

Le poète entre ensuite dans quelques dé-

tails sur les préparatifs de l'embarquement. On tire au sort la place des rameurs. Hercule a celle du milieu, et Typhis prend sa place au gouvernail.

On fait le sacrifice, dans lequel Jason adresse une prière au Soleil son aïeul, divinité adorée dans le port d'où il part. On lui immole deux taureaux, qui tombent sous les coups d'Hercule et d'Ancée.

Cependant l'astre du jour penchait vers le terme de sa carrière, et touchait au moment où la nuit allait étendre ses sombres voiles sur les campagnes. Les navigateurs s'asseyent sur le rivage, où l'on sert à boire et à manger : ils égaient leur festin par des propos enjoués. Jason seul paraît rêveur et profondément occupé des soins importans dont il est chargé. Idas lui adresse un discours outrageant, qui a l'approbation de toute la troupe. La dispute allait s'engager lorsqu'Orphée calme les esprits par ses chants harmonieux sur la nature et sur le débrouillement du chaos. On fait des libations aux dieux, puis on se livre au sommeil.

A peine les premiers rayons du jour avaient doré le sommet du mont Pélion, à peine le vent frais du matin agitait la surface des eaux, que Typhis, pilote du vaisseau, éveille l'équipage et le presse de se rembarquer : on obéit. Chacun prend le poste que le sort lui a marqué. Hercule est au milieu : le poids de son corps, en entrant, fait enfoncer plus profondément le vaisseau. On lève l'ancre, et Jason tourne encore ses regards vers sa patrie. Les rameurs manœuvrent en mesure au son de la lyre d'Orphée, qui soutient par ses chants leurs efforts. L'onde, blanche d'écume, murmure sous le tranchant de l'aviron, et bouillonne sous la quille du vaisseau, qui laisse après lui de longs sillons. Jusqu'ici on ne voit qu'un départ décrit avec les circonstances qui ordinairement l'accompagnent, et qui dépendent de l'imagination du poète.

Cependant les dieux avaient, ce jour-là, les yeux attachés sur la mer et sur le vaisseau qui portait l'élite des héros de leur siècle, qui s'étaient associés aux travaux et à la gloire de Jason. Les nymphes du Pélion, du haut de

leurs montagnes, contemplaient avec étonnement le navire qu'avait construit la sage Minerve. Chiron, dont l'image est aux cieux près du serpentaire Jason, descend au rivage, où se brise l'onde écumante qui vient mouiller ses pieds. Il encourage les navigateurs et fait des vœux pour leur heureux retour.

Cependant les Argonautes avaient dépassé le cap Tissée, et les côtes de Thessalie se perdaient derrière eux, dans un obscur lointain. Le poète décrit les îles et les caps près desquels ils passent ou qu'ils découvrent jusqu'à ce qu'ils aient gagné l'île de Lemnos, où régnait la pléïade Hypsipile. Il prend de là occasion de raconter la célèbre aventure des Lemniades, qui avaient égorgé tous les hommes de leur île, à l'exception du vieux Thoas, qui fut épargné par Hypsipile sa fille, laquelle devint reine de tout le pays. Forcées de cultiver elles-mêmes leurs champs et de se défendre par leurs propres armes, ces femmes se livraient à l'agriculture et aux pénibles travaux de la guerre; elles pouvaient repousser l'attaque de leurs voisins, elles se tenaient

surtout en garde contre les Thraces, dont elles redoutaient la vengeance.

Lorsqu'elles aperçurent le vaisseau Argo approcher de leur île, elles se précipitèrent hors de la ville vers le rivage, pour écarter par la force des armes ces étrangers, qu'elles prirent d'abord pour des Thraces : à leur tête marchait la fille de Thoas, couverte de l'armure de son père. Les Argonautes leur envoient un héraut, afin de les engager à les recevoir dans leur île. Elles délibèrent dans une assemblée convoquée par la reine. Celle-ci leur conseille d'envoyer à ces étrangers tous les secours en subsistances dont ils peuvent avoir besoin, mais de ne pas les recevoir dans leur ville. Polyxo, autre pléïade, et dont le poète fait ici la nourrice d'Hypsipile, combat en partie l'opinion de la reine. Elle veut aussi que l'on accorde à ces navigateurs des rafraîchissemens; mais elle demande de plus, contre l'avis de la reine, qu'on les reçoive dans la ville. Elle se fonde principalement sur ce qu'elles ne peuvent long-temps se passer d'hommes; elle dit qu'elles en ont besoin

pour leur propre défense, et pour réparer les pertes que fait chaque jour leur population. Ce discours est accueilli par les plus vifs applaudissemens, et par un assentiment si général, qu'on ne pouvait guère douter qu'il n'eût été goûté par toutes les femmes. On peut remarquer ici que l'intervention de deux pléïades, dans ce premier moment du départ de Jason, contient une allusion aux astres du printemps, auxquels s'unit le soleil, et qui sont en aspect avec le serpentaire Jason, qui se lève à leur couchant et se couche à leur lever.

Hypsipile, ne pouvant plus ignorer l'intention de l'assemblée, dépêche Iphinoë vers les Argonautes, pour inviter de sa part leur chef à se rendre à son palais, et engager tous ses compagnons à accepter des terres et des établissemens dans son île. Jason se rend à l'invitation, et pour paraître devant la princesse, il se couvre d'un magnifique manteau que Minerve lui avait donné, et qu'elle avait brodé elle-même. Elle y avait tracé une longue suite de sujets mythologiques, entre au-

tres l'aventure de Phryxus et de son bélier. Ce héros prend aussi en main la lance dont Atalante lui avait fait présent lorsqu'elle le reçut sur le mont Ménale.

Jason ainsi armé s'avance vers la ville où la pléïade tenait sa cour. Arrivé aux portes, il trouve une foule de femmes des plus distinguées qui l'attendaient, et au milieu desquelles il s'avance les yeux modestement baissés, jusqu'à ce qu'il fût introduit dans le palais de la princesse. On le place sur un siége vis-à-vis de la reine, qui le regarde en rougissant, et lui adresse un discours affectueux. Elle lui cache la véritable raison du dénuement d'hommes dans lequel se trouve son île; elle feint qu'ils étaient passés en Thrace pour une expédition, et que, s'étant attachés à leurs captives, ils avaient fini par se dégoûter de leurs épouses; qu'alors elles leur avaient fermé leurs ports; qu'elles s'en étaient séparées pour toujours; ainsi, ajouta-t-elle, rien ne s'oppose à ce que vous et vos compagnons vous vous établissiez parmi nous, et que vous succédiez aux états de Thoas mon père. Allez

reporter mes offres aux héros de votre suite, et qu'ils entrent dans nos murs.

Jason remercie la princesse, et accepte une partie de ses propositions, c'est-à-dire, les secours et les approvisionnemens qu'elle leur promet : quant au sceptre de Thoas, il l'invite à le garder, non pas qu'il le dédaigne, mais parce qu'une expédition importante l'appelle ailleurs.

Cependant des voitures chargées portent au vaisseau les présens de la reine, dont les bonnes dispositions pour les Argonautes sont déjà connues de ceux-ci par le récit que leur a fait Jason. L'attrait du plaisir retient les Argonautes dans l'île, et les attache à cette terre enchanteresse ; mais le sévère Hercule, qui était resté à son bord avec l'élite de ses amis, les rappelle à leur devoir et à la gloire qui les attend sur les rivages de la Colchide. Les reproches qu'il fait à la troupe sont écoutés sans murmure, et l'on se prépare à partir. Ici le poète nous fait le tableau de la douleur des femmes au moment de cette séparation, et les vœux qu'elles forment pour le succès

et le retour de ces hardis voyageurs. Hypsipile baigne de ses larmes les mains de Jason, et lui fait de tendres adieux. Quelque part que tu sois, lui dit-elle, souviens-toi d'Hypsipile, et avant de partir prescris-moi ce que je dois faire s'il me naît un enfant, fruit chéri de nos trop courts amours.

Jason la prie, si elle met au monde un fils, de l'envoyer à Jolcos, près de son père et de sa mère, afin qu'il soit pour eux une consolation durant son absence. Il dit, et aussitôt il s'élance sur son vaisseau à la tête de tous ses compagnons, qui s'empressent de prendre en main la rame. On coupe le câble, et déjà le vaisseau s'est éloigné de l'île de Lemnos. Les Argonautes arrivent à Samothrace, aux mêmes lieux où avait débarqué Cadmus, le même que le serpentaire, sous un autre nom : c'est celui qu'il prend dans les Dionysiaques. Là régnait Électre, autre pléïade : ainsi voilà déjà trois pléïades que le poète met sur la scène. Jason se fait initier aux mystères de cette île et continue sa route. C'est moins dans le ciel que sur la terre qu'il faut maintenant

suivre les Argonautes. Le poète ayant supposé que c'était dans les contrées orientales et à l'extrémité de la mer Noire que montait le bélier céleste au moment où le soleil se levait le jour de l'équinoxe, il nous trace la route que tous les vaisseaux étaient censés tenir pour arriver sur ces plages éloignées. C'est donc une carte géographique, plutôt qu'une carte astronomique, qui doit nous servir ici de guide.

En conséquence, on voit les Argonautes qui passent entre la Thrace et l'île d'Imbros, en cinglant vers le golfe Noir ou le golfe Mélas. Ils entrent dans l'Hellespont, laissant à leur droite le mont Ida et les champs de la Troade; ils côtoient les rivages d'Abydos, de Percota, d'Abarnis et de Lampsaque.

La plaine voisine de l'isthme était habitée par les Dolions, qui avaient pour chef Cysique, fondateur de leur ville. Il était Thessalien d'origine; aussi il accueille favorablement les Argonautes, qui étaient Grecs, et dont le chef était Thessalien. Cet hôte malheureux périt ensuite dans un combat nocturne qui, par

erreur, s'était engagé entre les Argonautes et les Dolions, lorsque les premiers, après avoir quitté ce pays, y furent reportés par les vents. On fit de superbes funérailles à ce prince infortuné, et on lui éleva un tombeau.

Les Argonautes quittent de nouveau ces ports après avoir fait des sacrifices à Cybèle. Ils approchent du golfe Cyanée et du mont Arganthon.

Les Mysiens, qui habitaient ces rivages, pleins de confiance dans la bonne conduite des Argonautes, les reçurent avec amitié, et leur fournirent tout ce dont ils avaient besoin. Tandis que tout l'équipage se livre à la joie du festin, Hercule s'éloigne du vaisseau, et va dans la forêt voisine pour y couper une rame qui soit propre à sa main, car la sienne avait été cassée par la violence des flots. Après avoir cherché quelque temps, il découvre un sapin qu'il ébranle à coups de massue; il l'arrache et s'en fait une rame.

Pendant ce temps, le jeune Hylas, qui l'avait accompagné, s'était avancé assez loin dans la forêt pour y chercher une fontaine, afin de



procurer au héros l'eau dont il aurait besoin à son retour.

Le poète raconte à cette occasion l'histoire si connue de ce jeune enfant qui se noie dans la fontaine, où une nymphe amoureuse de lui le précipita; il nous peint aussi les regrets d'Hercule, qui, dès ce moment, ne songea plus à remonter sur le vaisseau.

Cependant l'étoile du matin paraissait sur le sommet des montagnes voisines, et un vent frais commençait à s'élever, lorsque Typhis avertit les Argonautes de se rembarquer, et de profiter du vent. On lève l'ancre, et déjà on côtoyait le cap Posidéon lorsqu'on s'aperçut de l'absence d'Hercule.

On parlait de retourner en Mysie, quand Glaucus, divinité marine, éleva sa tête limoneuse hors des eaux, et adressa un discours aux Argonautes pour les tranquilliser. Il leur dit que c'est en vain que, contre la volonté de Jupiter, ils veulent conduire en Colchide Hercule, à qui il reste à achever la carrière pénible de ses douze travaux; qu'ainsi ils doivent cesser de s'en occuper plus long-temps.

Il leur apprend le sort du jeune Hylas, qui a épousé une nymphe des eaux. Ce discours achevé, le dieu marin se replonge au fond des mers, et laisse les Argonautes continuer leur route. Ils abordent sur la rive voisine le lendemain. Ici finit le premier chant.

CHANT II.

Les navigateurs avaient pris terre dans le pays des Bébryciens, où régnait Amycus, fils de Neptune. Ce prince féroce défiait tous les étrangers au combat du ceste, et avait déjà tué beaucoup de ses voisins. On remarquera que le poète, à mesure qu'il fait arriver les Argonautes dans un pays, ne manque pas de rappeler toutes les traditions mythologiques qui appartiennent aux villes et aux peuples dont il a occasion de parler, ce qui forme une suite d'actions particulières qui se lient à l'action principale, ou plutôt à l'action unique du poème, qui est l'arrivée en Colchide et la conquête de la fameuse toison d'or.

Amycus vient à la rencontre des compa-

gnons de Jason ; il s'informe du sujet de leur voyage, et leur tient un discours menaçant. Il leur propose le combat du ceste, dans lequel il s'était rendu si redoutable. Il leur dit qu'ils aient à choisir celui d'entre eux qu'ils croiront le plus brave, afin de le lui opposer. Pollux, un des dioscures, accepte son insolent défi. Le poète nous donne une description assez intéressante de ce combat, dans lequel le roi des Bébryciens succombe. Les Bébryciens veulent venger sa mort et sont mis en fuite.

Déjà le soleil brillait aux portes de l'orient, et semblait appeler aux champs le pasteur et ses troupeaux, lorsque les Argonautes ayant chargé sur le vaisseau le butin qu'ils avaient fait sur les Bébryciens, se rembarquent, et font voile vers le Bosphore. La mer devient grosse ; les flots s'accumulent en forme d'énormes montagnes qui menacent de retomber sur le vaisseau ; mais l'art du pilote en détourne l'effet. Après quelques dangers, ils abordent sur la côte où régnait Phinée, célèbre par ses malheurs.

Ici le poète raconte les aventures fameuses

de Phinée, qui avait été frappé d'aveuglement, et que les Harpies tourmentaient. Apollon lui avait accordé l'art de la divination. Lorsque le malheureux Phinée est averti de l'arrivée de ces voyageurs, il sort de chez lui, guidant et assurant ses pas chancelans à l'aide d'un bâton. Il leur parle comme étant déjà instruit du sujet de leur voyage ; il leur fait le tableau de ses malheurs, et sollicite leur secours contre les oiseaux dévorans qui troublent son repos, et qu'il est réservé aux seuls fils de Borée de détruire. Ces fils de Borée faisaient partie des héros qui montaient le vaisseau de Jason. Un d'eux, Zéthus, les yeux mouillés de larmes, prend les mains du vieillard, et lui adresse un discours dans lequel il cherche à le consoler en lui donnant les plus flatteuses espérances. En conséquence l'on sert à Phinée un repas que les Harpies se préparent, comme d'ordinaire, à lui enlever. Elles salissent les tables, mais pour la dernière fois, et, laissant après elles une odeur infecte, elles s'envolent. Mais les fils de Borée les poursuivent l'épée à la main, et ils les au-

raient tuées si les dieux n'eussent dépêché Iris à travers les airs pour les en empêcher. Ils tirent au moins d'elles la promesse qu'elles ne troubleront plus le repos de Phinée, et les fils de Borée retournent à leur vaisseau.

Cependant les Argonautes font servir un repas auquel assiste Phinée, et où il mange du meilleur appétit. Assis devant son foyer, ce vieillard leur trace la route qu'il ont à suivre, et leur découvre les obstacles qu'ils auront à surmonter. En qualité de devin, il leur découvre tous les secrets qu'il est en son pouvoir de révéler sans déplaire aux dieux qui l'ont déjà puni de son indiscrétion. Il les avertit qu'en quittant ses états, ils vont être obligés de passer à travers les roches Cyanées, dont on n'approche guère impunément. Il leur fait une courte description de ces écueils, et leur donne des avis utiles pour échapper aux dangers. Il leur conseille de consulter les dispositions des dieux à leur égard, en lâchant une colombe. « Si elle fait le trajet sans danger, » leur dit-il, ne balancez pas à la suivre et » à franchir ce terrible passage en forçant de

» rames, car les efforts que l'on fait pour son
» salut valent bien au moins les vœux que l'on
» adresse aux dieux. Mais si l'oiseau périt,
» revenez : ce sera une preuve que les dieux
» s'opposent à votre passage. » Il trace ensuite la carte de toute la côte qu'ils auront à parcourir ; il leur révèle surtout le terrible secret des dangers auxquels Jason sera exposé sur les rives du Phase, s'il veut enlever le dépôt précieux que garde un dragon redoutable couché au pied du hêtre sacré où est suspendue la toison d'or. La peinture qu'il leur en fait effraie les Argonautes ; mais Jason invite le vieillard à poursuivre, et surtout à lui dire s'ils peuvent se flatter de retourner sains et saufs en Grèce.

Le vieux Phinée lui répond qu'il trouvera des guides qui le conduiront au but où il veut arriver ; que Vénus favorisera son entreprise, mais qu'il ne lui est pas permis d'en dire davantage. Il achevait ces mots lorsqu'on voit arriver les fils de Borée qui annoncent qu'ils ont donné pour toujours la chasse aux Harpies, et qu'elles sont reléguées en Crète, d'où elles ne sortiront plus.

Cette heureuse nouvelle comble de joie toute l'assemblée.

Les Argonautes, après avoir élevé douze autels aux douze grands dieux, se rembarquent, emportant avec eux une colombe qui devait leur servir de guide. Déjà Minerve, qui s'intéressait au succès de leur entreprise, s'était placée près des roches redoutables pour faciliter leur passage. On voit ici que c'est la sagesse qui, personnifiée sous le nom de Minerve, va leur faire éviter les écueils dangereux qui bordent de toutes parts ce détroit. Tel était le langage de la poésie ancienne.

Le poète nous décrit l'étonnement et la frayeur des Argonautes à l'instant où ils approchent de ces terribles écueils, au milieu desquels bouillonne l'onde écumante. Leurs oreilles sont étourdies du bruit affreux des roches qui s'entre-choquent, et du mugissement des vagues qui vont se briser sur le rivage. Le pilote Typhis manœuvre avec son gouvernail, tandis que les rameurs le secondent de toutes leurs forces.

Euphémus, placé sur la proue, lâche la

colombe, dont chacun suit des yeux le vol : elle file à travers les roches qui se heurtent et se froissent entr'elles, et néanmoins sans les toucher. Elle n'y perd que l'extrémité de sa queue. Cependant l'onde agitée fait pirouetter le vaisseau ; les rameurs poussent des cris aigus ; mais le pilote les réprimande, et leur ordonne de forcer de rames pour échapper au torrent qui les entraîne ; le flot les reporte encore au milieu des rochers. Leur frayeur est extrême ; et la mort paraît suspendue sur leurs têtes. Le vaisseau, porté sur la cime des vagues, s'élève au-dessus des roches elles-mêmes, et, un moment après, est précipité dans l'abîme des eaux. C'est alors que Minerve, appuyant sa main gauche sur une des roches, pousse le navire avec la droite, et le fait voler avec la rapidité du trait : à peine a-t-il souffert un très-léger dommage.

La déesse, satisfaite d'avoir sauvé le vaisseau, retourne dans l'Olympe, et les rochers se raffermissent, conformément aux ordres du destin. Les Argonautes, rendus à une mer libre, se croient, pour ainsi dire, arrachés

aux gouffres de l'enfer. C'est alors que Typhis leur adresse un discours, dans lequel il leur fait sentir tout ce qu'ils doivent à la sagesse de leurs manœuvres, ou figurément à la protection de Minerve, et il leur rappelle que c'est cette même déesse qui a pris soin de construire leur vaisseau, qui par cela même est impérissable. Le passage des roches Cyanées était fort redouté des navigateurs; il l'est encore aujourd'hui. Il fallait beaucoup d'art et de prudence pour le franchir. Voilà le fond de ces récits effrayans que tous les poètes ont répétés. Il en était de même du détroit de Sicile. C'est ainsi que la poésie a semé partout le merveilleux, et couvert du voile de l'allégorie les phénomènes de la nature.

Cependant les Argonautes, ramant sans relâche, avaient déjà dépassé l'embouchure de l'impétueux Rhébas; celle du Phyllis, où Phryxus avait autrefois immolé son bélier. Ils arrivent, au crépuscule, près d'une île déserte appelée Thynias, où ils débarquent. Là ils eurent une apparition d'Apollon. Ce dieu avait quitté la Lycie, et s'avançait vers le

nord, ce qui arrive au passage du soleil à l'équinoxe du printemps, ou lorsque le soleil va conquérir le fameux bélier des constellations.

Après avoir sacrifié à Apollon, les Argonautes quittent cette île et passent à la vue de l'embouchure du fleuve Sagaris, du Lycus et du lac Anthémoïs. Ils arrivent à la presqu'île Achérusie, qui se prolonge dans la mer de Bithynie. Là est une vallée où l'on trouve, au milieu d'une forêt, l'antre de Pluton et l'embouchure de l'Achéron.

Ils sont favorablement accueillis par le roi du pays, ennemi d'Amycus, roi des Bébryciens, qu'ils avaient tué. Ce prince et les Maryandiniens, ses sujets, croyaient voir dans Pollux un génie bienfaisant et un dieu. Lycus, c'était le nom de ce prince, écoute avec plaisir le récit qu'ils lui font de leurs aventures; il fait porter sur leur vaisseau toutes sortes de rafraîchissemens, et leur donne son fils pour les accompagner dans leur expédition. Le devin Idmon et le pilote Typhis moururent dans ces lieux. Ancée remplace ce dernier, et prend la conduite du vaisseau.

On se rembarque, et l'on profite d'un vent favorable, qui porte bientôt les navigateurs à l'embouchure du fleuve Callirohé, où Bacchus autrefois, à son retour de l'Inde, célébra des fêtes accompagnées de danses. On fit, en ce lieu, des libations sur le tombeau de Sthénéléus, puis on se rembarqua. Les Argonautes arrivent, au bout de peu de jours, à Synope, où ils trouvent quelques compagnons d'Hercule qui s'étaient fixés dans ce pays. Ils doublent ensuite le cap des Amazones, et passent vis-à-vis l'embouchure du Thermodon. Enfin ils arrivent près de l'île Aërtiade, où ils sont attaqués par des oiseaux redoutables qui infestaient cette île. Ils leur donnent la chasse, et les mettent en fuite.

C'est là qu'ils trouvent les fils de Phryxus, qui avaient quitté la Colchide pour venir en Grèce, et qu'un naufrage avait poussés sur cette île déserte. Ces infortunés réclament le secours de Jason, à qui ils découvrent leur naissance et le sujet de leur voyage en Grèce.

Les Argonautes, transportés de joie, ne peuvent se lasser de les regarder, et se féli-

citent d'une aussi heureuse rencontre. En effet, ils étaient les petit-fils d'Aëtès, possesseur de la riche toison, et fils de Phryxus, qui avait été porté sur le dos du fameux bélier. Jason se fait reconnaître pour leur parent, comme étant petit-fils de Créthéus, frère d'Athamas leur grand-père. Il leur dit qu'il va lui-même en Colchide trouver Aëtès, sans leur découvrir encore le motif de son voyage. Mais bientôt il les en instruit, et les invite à s'embarquer sur son vaisseau, et à lui servir de guides.

Les fils de Phryxus ne lui dissimulent pas les dangers d'une telle entreprise, et surtout ils lui peignent cet affreux dragon qui ne dort ni jour ni nuit; et qui garde le riche dépôt qu'ils veulent enlever. Ce discours fait pâlir les Argonautes, excepté le brave Pélée, qui menace de sa vengeance et de celle de ses compagnons, Aëtès, s'il se refuse à leur demande. Les fils de Phryxus sont reçus dans le vaisseau, qui, poussé par un bon vent, arrive, au bout de quelques jours, à l'embouchure du Phase, fleuve qui traverse la Colchide. Ils calent les voiles, et, à l'aide de la rame, ils

remontent le fleuve. Le fils d'Éson, tenant une coupe d'or, fait des libations de vin dans les eaux du Phase ; il invoque la terre, les divinités tutélaires de la Colchide, et les mânes des héros qui l'ont autrefois habitée. Après cette cérémonie, Jason, ranimé par les conseils d'Argus, un des fils de Phryxus, fait jeter l'ancre en attendant le retour du jour. Ainsi finit le second chant.

CHANT III.

Jusqu'ici tout s'est passé en préparatifs qui étaient nécessaires pour amener l'action principale du poème. Le dépôt qu'il s'agissait de conquérir était aux extrémités de l'Orient. Il fallait y arriver avant de tenter d'obtenir par la douceur ou d'enlever par la ruse ou la force la précieuse toison. Le poète a donc dû décrire un aussi long voyage, avec toutes les circonstances qui sont supposées l'avoir accompagné. Ainsi Virgile fait voyager son héros pendant sept années avant d'arriver dans le Latium, et d'y former l'établissement qu'il projette,

et qui est l'unique but de tout le poème. Ce n'est qu'au septième livre que l'action principale commence : aussi est-ce là qu'il invoque de nouveau Érato ou la Muse qui lui fera obtenir la main de Lavinie, fille du roi des Latins, chez qui il doit se fixer. Pareillement ici Apollonius, après avoir conduit son héros sur les rives du Phase, comme Virgile conduit Énée sur celles du Tibre, invoque Érato ou la Muse qui préside à l'amour. Il l'invite à raconter comment Jason vint à bout de s'emparer de cette riche toison par le secours de Médée, fille d'Aëtès, qui devint amoureuse de lui. Il nous présente d'abord le spectacle de trois déesses, Junon, Minerve et Vénus, qui s'intéressent au succès du fils d'Éson. Les deux premières se transportent au palais de Vénus, dont le poète nous fait la description. Junon fait part à Vénus de ses alarmes sur le sort de Jason, qu'elle protège contre le perfide Pélias, qui l'a outragée elle-même. Elle fait l'éloge de Jason, de qui elle n'a qu'à se louer. Vénus lui répond qu'elle est prête à faire tout ce qu'exigera l'épouse du grand Jupiter. Celle-ci invite

Vénus à charger son fils du soin d'inspirer à la fille d'Aëtès un violent amour pour Jason, parceque si ce héros peut mettre dans ses intérêts la jeune princesse, il est sûr du succès de son entreprise. La déesse de Cythère promet d'engager son fils à se prêter aux désirs des deux déesses ; et aussitôt elle parcourt l'Olympe pour chercher Cupidon : elle le trouve dans un verger, qui s'amusait à jouer avec le jeune Ganymède, nouvellement placé aux cieux. Sa mère le surprend et lui donne un tendre baiser ; en même temps elle lui fait part des désirs des déesses, et lui expose les services qu'on attend de lui.

Le jeune enfant, gagné par les caresses de Vénus, et séduit par les promesses qu'elle lui fait, laisse son jeu, prend son carquois qui reposait au pied d'un arbre, et s'arme de son arc. Il sort des portes de l'Olympe, quitte les cieux, traverse les airs et descend sur la terre.

Cependant les Argonautes étaient encore cachés dans l'ombre des épais roseaux qui bordaient le fleuve. Jason les haranguait. Il leur

communique ses projets, en même temps qu'il invite chacun d'eux à lui faire part de ses réflexions. Il les exhorte à rester sur leur bord pendant qu'il ira au palais d'Aëtès, accompagné seulement des fils de Phryxus et de Chalciopé, et de deux autres de ses compagnons. Il leur dit que son dessein est d'employer d'abord la douceur et les sollicitations pour obtenir du roi la fameuse toison. Il part, tenant en main le caducée; il s'avance vers la ville d'Aëtès, et arrive au palais de ce prince. Le poète fait ici la description de ce magnifique édifice, près duquel on remarque deux tours élevées. Dans l'une habitait le roi avec son épouse; dans l'autre, son fils Absyrthe, que les Colchidiens nommaient Phaéton. On observera ici que Phaéton est le nom du cocher céleste, placé sur le point équinoxial du printemps, et qui éprouva le sort tragique d'Absyrthe, sous les noms de Phaéton, de Myrthile, d'Hippolyte, etc.; il suit Persée et Méduse aux cieux.

Dans les autres appartemens logeaient Chalciopé, épouse de Phryxus et mère des deux

nouveaux compagnons de Jason, et sa sœur Médée. Celle-ci faisait les fonctions de prêtresse d'Hécate, à qui l'on donnait Persée pour père. Chalciopé apercevant ses fils, vole au-devant d'eux et les reçoit dans ses bras. Médée pousse un cri à la vue des Argonautes. Aëtès sort de son palais, accompagné de son épouse. Toute la cour est en mouvement. Cependant l'Amour, sans être aperçu, avait traversé les airs : il s'était arrêté dans le vestibule pour tendre son arc ; puis franchissant le seuil de la porte, il s'était caché derrière Jason. C'est de là qu'il décoche une flèche dans le sein de Médée : celle-ci reste muette et interdite. Bientôt le feu qui est allumé dans son cœur fait des progrès et brûle dans toutes ses veines; ses yeux brillent d'une flamme vive et sont fixés sur Jason. Son cœur soupire ; un léger battement agite son sein, sa respiration est pressée ; la pâleur et la rougeur se peignent successivement sur ses joues. Le poète passe ensuite au récit de l'accueil qu'Aëtès fait à ses petits-fils, dont le retour inattendu le surprend. Ce prince rappelle aux fils de Phryxus

les avis qu'il leur avait donnés avant leur départ, pour les détourner d'une entreprise dont il connaissait tous les dangers. Il les interroge sur ces étrangers qui les accompagnent. Argus, répondant au nom d'eux tous, fait le récit de la tempête qui les a jetés dans une île déserte consacrée à Mars, et d'où ils n'ont été tirés que par le secours de ces navigateurs. Il découvre en même temps à son aïeul l'objet de leur voyage et les terribles ordres de Pélias. Il ne lui dissimule pas tout l'intérêt que Minerve prend au succès de leur entreprise : c'est elle qui a pris soin de construire leur vaisseau dont il vante l'excellente construction, et qui est monté par l'élite des héros de la Grèce. Il lui présente Jason, qui, avec ses compagnons, vient lui demander la fameuse toison.

Ce discours met le roi en fureur : il s'indigne contre les fils de Phryxus, qui se sont chargés d'un tel message. Pendant qu'il s'emportait en menaces contre ses petits-fils et contre les Argonautes, le bouillant Télamon voulait lui répondre avec la même violence.

Mais Jason le retient, et, prenant un ton modeste et doux, il expose au roi les motifs de son voyage, dont l'ambition n'a jamais été le but, et qu'il n'a entrepris que pour obéir aux volontés de Pélias. Il lui promet, s'il veut leur être favorable, de publier sa gloire à son retour en Grèce, et même de le soutenir dans les guerres qu'il pourrait avoir à faire contre les Sarmates et les autres peuples voisins.

Aëtès, d'abord incertain du parti qu'il doit prendre à leur égard, se détermine à leur promettre ce qu'ils demandent, mais sous une condition qu'il leur impose, et dont l'exécution sera pour lui un sûr garant de leur courage. Il dit à Jason qu'il a deux taureaux qui ont des pieds d'airain, et qui soufflent des feux de leurs naseaux; qu'il les attelle à une charrue, et qu'il trace des sillons dans un champ consacré à Mars, et qu'au lieu de blé il y sème des dents de serpent, d'où naissent tout-à-coup des guerriers, qu'il moissonne ensuite avec le fer de sa lance, et que tout cela s'exécute dans l'intervalle du lever au coucher du soleil. Il propose à Jason d'en

faire autant, et il lui promet, s'il réussit, de lui livrer le riche dépôt qu'il demande. Sans cela il n'a rien à espérer; car, ajoute-t-il, il serait indigne de moi de céder un tel trésor à quelqu'un moins brave que je ne le suis.

A cette proposition, Jason reste muet et interdit, ne sachant que répondre, tant cette proposition lui semble hardie. Cependant il finit par accepter la condition.

Les Argonautes sortent du palais, suivis du seul Argus, qui fait signe à ses frères de rester. Médée, qui les a aperçus, remarque surtout Jason, que sa jeunesse et ses grâces distinguent de tous ses compagnons. Chalciopé, dans la crainte de déplaire à son père, rentre dans son appartement avec ses enfans, tandis que sa sœur suit toujours des yeux le héros dont la vue l'a séduite. Lorsqu'elle ne le voit plus, son image reste encore gravée dans son souvenir. Ses discours, ses gestes, sa démarche et surtout son air inquiet sont toujours présens à son esprit agité. Elle craint pour ses jours; il lui semble déjà victime d'une entreprise

aussi hardie. Des larmes coulent de ses beaux yeux; elle se répand en plaintes et fait des vœux pour le succès de ce jeune héros. Elle invoque pour lui les secours de la déesse dont elle est prêtresse.

Les Argonautes traversent la ville et reprennent la route qu'ils avaient déjà tenue. Alors Argus adresse un discours à Jason, dans lequel il lui rappelle ce qu'il avait déjà dit de l'art magique de Médée, et de l'importance qu'il y avait pour lui de la mettre dans ses intérêts. Il se charge de faire les démarches nécessaires pour cela, et de sonder les dispositions de sa mère. Jason le remercie de ses offres qu'il consent à accepter, et il retourne vers sa flotte. Sa vue y répand l'allégresse, à laquelle succède bientôt la tristesse, lorsqu'il a informé ses compagnons des conditions qui lui sont imposées. Cependant Argus cherche à les tranquilliser. Il leur parle de Médée et de son art puissant dont il leur raconte des effets merveilleux. Il se charge d'obtenir ses secours.

Jason, après avoir pris l'avis de ses com-

pagnons, envoie Argus au palais de sa mère, tandis que les Argonautes débarquent sur la rive du fleuve, où ils se disposent à combattre s'il est nécessaire.

Cependant Aëtès avait rassemblé ses Colchidiens pour préparer quelque entreprise perfide contre Jason et ses soldats, qu'il peint à ses sujets comme une horde de brigands qui viennent se répandre dans leur pays. En conséquence il ordonne à ses troupes d'aller attaquer les Argonautes et de brûler leur vaisseau.

Argus, arrivé dans l'appartement de sa mère, la priait de solliciter les secours de Médée en faveur de Jason et de ses compagnons. Déjà celle-ci s'était intéressée d'elle-même au sort de ces héros; mais elle craignait le courroux de son père. Un songe, dont le poète nous décrit tous les détails, la force à rompre le silence. Elle a déjà fait quelques pas pour aller trouver sa sœur, lorsque tout-à-coup elle rentre chez elle, se jette sur son lit, où elle s'abandonne aux transports de sa douleur et pousse de longs gémissemens. C'est

alors que Chalciopé, qui en est instruite, vole au secours de sa sœur. Elle la trouve les yeux baignés de larmes, et se meurtrissant la figure dans son désespoir. Elle lui demande les motifs de son agitation violente; et, supposant que c'est l'effet des reproches de son père dont elle se plaint elle-même, elle annonce le désir qu'elle a de fuir loin de ce palais avec ses enfans.

Médée rougit, et la pudeur l'empêche d'abord de répondre; enfin elle rompt le silence, et, cédant à l'empire de l'amour qui la subjugue, elle lui témoigne ses inquiétudes sur le sort des fils de Phryxus, que leur aïeul Aëtès menace de faire périr avec ces étrangers. Elle lui fait part du songe qui semble présager ce malheur. Médée parlait ainsi pour sonder les dispositions de sa sœur, et pour voir si elle ne lui demanderait pas son appui pour son fils. Chalciopé effectivement s'ouvre à elle; mais avant de lui confier son secret, elle lui fait jurer qu'elle le gardera fidèlement, et qu'elle fera tout ce qui dépendra d'elle pour la servir et protéger ses enfans. En disant ces mots,

elle fond en larmes, et elle presse les genoux de Médée dans l'attitude de suppliante. Ici le poète nous fait le tableau de la douleur de ces deux princesses. Médée, élevant la voix, atteste tous les dieux qu'elle est disposée à faire tout ce que sa sœur exigera d'elle. Chalciopé alors se hasarde à lui parler de ces étrangers, et surtout de Jason, à qui ses enfans prennent un vif intérêt. Elle lui avoue qu'Argus son fils est venu l'engager à solliciter près d'elle des secours pour eux dans cette périlleuse entreprise. A ces mots, la joie pénètre le cœur de Médée; une modeste rougeur colore ses belles joues. Elle consent à faire pour eux tout ce que demandera une sœur à qui elle n'a rien à refuser, et qui lui a servi presque de mère. Elle lui recommande le plus profond secret. Elle lui annonce qu'elle fera porter dès le point du jour, dans le temple d'Hécate, les drogues nécessaires pour assoupir les redoutables taureaux. Chalciopé sort aussitôt, et court informer son fils des promesses de sa sœur. Pendant ce temps-là, Médée, restée seule dans son appartement, se livrait aux ré-

flexions qui devaient être naturellement la suite d'un tel projet.

Il était déjà tard, et la nuit étendait son ombre épaisse sur la terre et sur la mer. Un silence profond régnait dans toute la nature; le cœur seul de Médée n'était pas tranquille, et le sommeil ne fermait pas ses paupières. Inquiète sur le sort de Jason, elle redoutait pour lui ces terribles taureaux qu'il devait atteler à la charrue, et avec lesquels on le forçait de sillonner le champ consacré à Mars.

Ces craintes et ces agitations sont assez bien décrites par le poète, qui emploie à-peu-près les mêmes comparaisons que Virgile lorsqu'il peint la perplexité, soit d'Énée, soit de Didon. Il met dans la bouche de la jeune princesse un discours qui nous retrace l'anxiété de son âme et les irrésolutions de son esprit. Elle porte sur ses genoux la précieuse cassette qui contient ses trésors magiques; elle la baigne de ses larmes, et fait les réflexions les plus tristes. Elle attend le retour de l'aurore, qui vient enfin chasser les ombres de la nuit. Argus cependant avait laissé ses frères pour attendre

l'effet des promesses de Médée, et était retourné au vaisseau.

Le jour avait reparu, et la jeune princesse, occupée des soins de sa toilette, avait oublié quelque temps ses chagrins. Elle avait réparé le désordre de ses cheveux, parfumé son corps d'essences et attaché un voile blanc sur sa tête. Elle donne ordre à ses femmes, qui étaient au nombre de douze, et toutes vierges, d'atteler les mules qui devaient conduire son char au temple d'Hécate. Pendant ce temps-là, elle s'occupe à préparer les poisons qu'elle avait extraits des simples du Caucase, nés du sang de Prométhée. Elle y mêle une liqueur noirâtre qu'avait vomie l'aigle qui rongeait le foie de ce fameux coupable. Elle en frotte la ceinture qui entoure son sein. Elle monte sur son char, ayant à ses côtés deux de ses femmes, et elle traverse la ville en tenant les rênes et le fouet qui lui servent à conduire ses mules. Ses femmes la suivent, formant un cortége assez semblable à celui des nymphes de Diane, lorsqu'elles sont rangées autour du char de cette déesse.

Elle était déjà sortie des murs de la ville. Arrivée près du temple, elle met pied à terre. Elle communique son projet à ses femmes, à qui elle demande le plus grand secret; elle les invite à cueillir des fleurs, et leur ordonne de se retirer à l'écart au moment où elles verront paraître cet étranger, dont elle désire servir les desseins.

Cependant le fils d'Éson, conduit par Argus et accompagné du devin Mopsus, s'avançait vers le temple, où il savait que Médée devait se rendre au point du jour. Junon avait pris soin elle-même de l'embellir, et l'avait environné d'un éclat éblouissant. Le succès de sa démarche lui est déjà annoncé par des présages heureux que Mopsus interprète. Il conseille à Jason d'aller seul trouver Médée, et de s'entretenir avec elle, tandis que lui et Argus resteront à attendre. Médée, impatiente de voir arriver le héros, tournait ses regards inquiets du côté que devait venir Jason. Enfin il paraît à ses yeux, tel que l'astre qui annonce les ardeurs de l'été se montre au moment où il sort du sein des flots.

Ici le poète nous décrit l'impression que cette vue produit sur la princesse. Ses yeux se troublent, ses joues se colorent, ses genoux chancellent, et ses femmes, témoins de son embarras, se sont déjà éloignées. Les deux amans restent en présence, muets et interdits pendant quelque temps. Enfin Jason, prenant le premier la parole, cherche à rassurer sa pudeur alarmée, et l'invite à lui ouvrir son cœur, dans un lieu surtout qui lui impose pour elle un respect religieux.

Il lui dit qu'il est déjà informé de ses bonnes dispositions à leur égard, et des secours qu'elle a bien voulu leur promettre. Il la conjure, au nom d'Hécate, et de Jupiter qui protège les étrangers et les supplians, de vouloir bien s'intéresser au sort d'un homme qui paraît devant elle en cette double qualité. Il l'assure d'avance de toute sa reconnaissance et de celle de ses compagnons, qui iront publier en Grèce la gloire de son nom. Il ajoute qu'elle seule peut combler les vœux de leurs mères et de leurs épouses, qui les attendent, et qui ont les yeux fixés sur les mers par où ils doi-

vent retourner dans leur patrie. Il lui cite l'exemple d'Ariadne, qui s'intéressa au succès de Thésée, et qui, après avoir assuré la victoire à ce héros, s'embarqua avec lui et abandonna sa patrie. En reconnaissance de ce service, continue Jason, sa couronne a été placée aux cieux. La gloire qui vous attend n'est pas moindre, si vous rendez cette foule de héros aux vœux de la Grèce.

Médée, qui l'avait écouté les yeux baissés, sourit doucement à ces paroles; elle le regarde, et veut lui répondre sans savoir encore par où commencer son discours, tant ses pensées se pressent et se confondent : elle tire de sa ceinture la drogue puissante qu'elle y a cachée. Jason s'en saisit avec joie; elle lui eût donné son âme tout entière s'il la lui eût demandée, tant elle était éprise de la beauté de ce jeune héros, dont le poète nous fait ici la plus charmante peinture. L'un et l'autre, tantôt baissent les yeux, tantôt se regardent en face. Enfin Médée prend la parole et lui donne des avis utiles pour assurer le succès de son entreprise; elle lui recommande, lorsque son

père Aëtès lui aura remis les dents du dragon, qu'il doit semer dans les sillons, d'attendre l'heure précise de minuit, pour faire un sacrifice seul et en particulier, après s'être lavé dans le fleuve.

Elle lui prescrit toutes les cérémonies requises pour rendre ce sacrifice agréable à la redoutable déesse; elle lui enseigne l'usage qu'il doit faire de la drogue qu'elle lui a remise, et dont il doit frotter ses armes et son corps pour devenir invulnérable; elle lui indique les moyens de détruire les guerriers qui naîtront des dents qu'il aura semées. C'est ainsi, ajoute Médée, que vous réussirez à enlever la riche toison, et que vous la porterez en Grèce, s'il est enfin vrai que votre intention soit de courir encore les dangers de la mer. En achevant ces mots, la princesse arrose ses joues de larmes que lui arrache l'idée que ce héros va se séparer d'elle, et regagner les régions lointaines. Elle baisse les yeux, et garde quelque temps le silence qu'elle rompt bientôt; elle lui presse la main en lui disant : Au moins, lorsque vous serez retourné dans

votre patrie, souvenez-vous de Médée, comme elle se souviendra de Jason, et dites-moi, avant de partir, où vous comptez aller. Jason, touché de ses larmes, et déjà percé des traits de l'amour, lui jure de ne l'oublier jamais s'il est assez heureux pour arriver en Grèce, et si Aëtès ne lui suscite pas de nouveaux obstacles. Il finit par lui donner quelques détails sur la Thessalie, et lui parle d'Ariadne, sur laquelle Médée lui avait fait des questions; il manifeste le désir d'être aussi heureux que Thésée. Il l'invite à l'accompagner en Grèce, où elle jouira de toute la considération qu'elle mérite; il lui offre sa main et lui jure une foi éternelle.

Le discours de Jason flatte le cœur de Médée, lors même qu'elle ne peut se dissimuler les malheurs qui la menacent si elle prend le parti de le suivre.

Cependant ses femmes l'attendaient avec impatience, et l'heure était arrivée où la princesse devait se rendre au palais de sa mère : elle ne s'aperçoit pas des instans qui s'écoulent trop rapidement pour son désir, si Jason

ne l'eût prudemment avertie de se retirer avant que la nuit la surprît, et que quelqu'un pût soupçonner leur entretien.

Ils se donnent un rendez-vous à une autre fois et se séparent. Jason regagne son vaisseau, et Médée rejoint ses femmes, qu'elle n'apercevait pas, tant son esprit était occupé d'autres idées : elle remonte sur son char, et retourne au palais du roi. Chalciopé sa sœur, l'interroge sur le sort de ses enfans : elle n'entend rièn, ne répond rien; elle s'assied sur un siége près du lit, et là, plongée dans la douleur la plus profonde, elle se livre aux plus sombres réflexions.

Jason, retourné à son bord, fait part à ses compagnons du succès de son entrevue, et leur montre l'antidote puissant dont il est muni. La nuit se passe; et le lendemain, dès la pointe du jour, les Argonautes envoient demander au roi les dents du dragon. Elles leur sont remises, et ils les donnent à Jason, qui, dans cette occasion, joue absolument le rôle de Cadmus. Ceci confirme l'identité de ces deux héros, dont le nom est celui du serpen-

taire ou de la constellation qui se lève le soir à l'entrée du soleil au taureau, lorsque le bélier à toison d'or précède son char. Cependant l'astre brillant du jour était descendu au sein des flots, et la nuit avait attelé ses noirs coursiers. Le ciel était pur, l'air calme. Jason fait, dans le silence de la nuit, un sacrifice à la déesse qui y préside. Hécate l'exauce, et lui apparaît sous la forme d'un spectre effrayant. Jason est étonné, mais non pas découragé, et déjà il a rejoint ses compagnons.

Cependant l'aurore montrait les sommets du Caucase, blanchis d'une glace éternelle. Le roi Aëtès, revêtu de la redoutable armure que lui avait donnée le dieu des combats, se préparait à partir pour se rendre au Champ-de-Mars. Sa tête était couverte d'un casque dont l'éclat éblouissant offrait l'image du disque du soleil au moment où il sort du sein de Thétis. Il présentait en avant un énorme bouclier formé de plusieurs cuirs, et balançait une pique redoutable, à laquelle aucun des Argonautes n'aurait pu résister, si ce n'est Hercule; mais ce héros les avait déjà aban-

donnés. Près de lui était Phaéton son fils ; il tenait les coursiers qui étaient attelés au char sur lequel son père allait monter. Déjà il en a pris les rênes, et il s'avance à travers la ville suivi d'un peuple nombreux.

Jason, de son côté, docile aux conseils de Médée, frotte ses armes avec la drogue que Médée lui a donnée, et qui doit en fortifier la trempe. Il en frotte aussi son corps, qui acquiert une nouvelle vigueur et une force à laquelle rien ne peut résister. Il agite avec fierté ses armes, et déploie ses bras nerveux. Il s'avance vers le Champ-de-Mars, où déjà s'était rendu Aëtès avec ses Colchidiens. Jason s'élance le premier de son vaisseau, tout équipé, tout armé, et se présente au combat : on l'eût pris pour le dieu Mars lui-même. Il promène ses regards assurés sur le champ qu'il doit labourer ; il voit le joug d'airain auquel il doit attacher les redoutables taureaux, et le dur soc avec lequel il va sillonner ce champ. Il approche ; il enfonce en terre sa lance, pose son casque, et s'avance armé de son seul bouclier, pour chercher la trace des

taureaux à la brûlante haleine. Ceux-ci s'élancent déjà de leur retraite obscure que couvre une épaisse fumée. Le feu sortait avec bruit et impétuosité de leurs larges naseaux. Cette vue effraie les Argonautes ; mais Jason, toujours intrépide, tient son bouclier en avant, et les attend de pied ferme, comme le rocher immobile qui présente ses flancs à la vague écumante. Les taureaux fougueux le heurtent avec leurs cornes sans pouvoir l'ébranler. L'air retentit de leurs affreux mugissemens. La flamme qui se précipite en bouillonnant de leurs narines, ressemble à ces tourbillons de feu que vomit une fournaise embrasée, et qui successivement rentrent et ressortent avec une nouvelle impétuosité. L'activité de la flamme est bientôt émoussée par la force magique de la drogue dont le corps du héros est frotté. Jason, toujours invulnérable, saisit un des taureaux par la corne, et d'un bras nerveux l'amène près du joug et l'atterre ; il en fait autant au second et il les tient ainsi tous deux abattus.

Tel Thésée, ou le Soleil sous un autre nom,

défait aux champs de Marathon ce même taureau placé ensuite aux cieux, et qui figure ici dans la fable de Jason ou de l'astre vainqueur des hivers, et qui triomphe du taureau équinoxial. C'est le taureau que subjugue aussi Mithra.

Aëtès reste interdit à la vue d'une victoire aussi inattendue. Déjà Jason, après avoir attelé les taureaux, les pressait de l'extrémité de sa lance, et faisait avancer la charrue : déjà il a tracé plusieurs sillons malgré la dureté du terrain, qui cède avec peine et se brise avec bruit. Il sème les dents du dragon, dételle ses taureaux, et retourne à son vaisseau. Mais des géans, nés des sillons qu'il a tracés, couvraient de leurs armes le champ qu'il venait de labourer. Jason retourne, s'élance vers eux, et jette une énorme pierre au milieu de leurs épais bataillons; plusieurs en sont écrasés; les autres s'entretuent en se disputant entre eux le rocher qu'on vient de leur lancer. Jason profite de leur désordre pour les charger l'épée à la main, et le fer de ce héros en fait une ample moisson. Ils tombent les uns

sur les autres, et la terre qui les a produits, reçoit leurs cadavres dans son sein. Ce spectacle étonne et afflige Aëtès, qui retourne vers sa ville, tout rêveur et méditant de nouveaux moyens de perdre Jason et ses compagnons. La nuit qui survient termine ce combat.

CHANT IV.

Aëtès, inquiet et soupçonneux, craint que ses filles ne soient d'intelligence avec les Argonautes. Médée s'en aperçoit, et en est alarmée. Elle allait même se porter aux dernières extrémités dans son désespoir, lorsque Junon lui suggère le dessein de fuir avec les fils de Phryxus. Cette idée relève son courage. Elle cache dans son sein les trésors que contenait sa cassette magique et ses herbes puissantes; elle baise son lit et les portes de son appartement; elle détache une boucle de cheveux qu'elle laisse pour servir de souvenir à sa mère. Elle prononce un discours qui exprime ses regrets et qui contient ses tristes adieux. Elle verse des torrens de larmes, puis elle

s'échappe furtivement du palais, dont ses enchantemens lui ouvrent les portes. Elle était nu-pieds; elle soutenait de la main gauche l'extrémité d'un voile léger qui s'abaissait sur son front, et de la main droite elle relevait le pan de sa robe. Médée traverse ainsi la ville d'un pied agile, en prenant des rues détournées; elle est déjà hors des murs sans que les sentinelles l'aient aperçue. Elle dirige sa fuite vers le temple, dont les routes lui étaient connues, et près desquelles elle avait été cueillir souvent des plantes qui croissaient autour des tombeaux. Son cœur bat dans la crainte qu'elle a d'être surprise. La Lune, qui la voit, se rappelle ses amours avec Endymion, dont ceux de Médée pour Jason lui retracent l'image. Le poète met à cette occasion un discours dans la bouche de cette déesse, qu'elle adresse à Médée, tandis que celle-ci vole à travers la plaine dans les bras de son amant. Elle dirige ses pas le long du rivage, vers les feux qu'elle voit briller dans le camp des Argonautes. Sa voix se fait entendre au milieu des ombres de la nuit. Elle appelait Phrontis,

le plus jeune des fils de Phryxus, qui bientôt, ainsi que ses frères et Jason, reconnurent la voix de la princesse : les autres Argonautes restent surpris. Trois fois elle cria, trois fois Phrontis lui répondit. Les Argonautes rament vers le bord du fleuve, où déjà son amant s'est élancé pour la recevoir. Phrontis et Argus, les deux fils de Phryxus, y sautent aussi. Médée tombe à leurs genoux en leur criant : Amis, sauvez-moi, sauvez-vous vous-mêmes : nous sommes perdus ; tout est découvert. Embarquons-nous avant que le roi ait monté ses coursiers. Je vais vous livrer la toison, après avoir assoupi le terrible dragon qui la garde. Et toi, Jason, souviens-toi des sermens que tu m'as faits ; et si je quitte ma patrie et mes parens, prends soin de ma réputation et de ma gloire. Tu me l'as promis, et les dieux en sont témoins.

Ainsi parlait Médée d'un ton de douleur : la joie au contraire pénétrait le cœur de Jason. Il la relève, l'embrasse et la rassure. Il atteste les dieux, Jupiter et Junon, garans des sermens qu'il lui a faits de la prendre pour épouse

dès l'instant qu'il sera retourné dans sa patrie. En même temps il lui prend la main en signe d'union. Médée conseille aux Argonautes de faire avancer promptement leur vaisseau près du bois sacré qui recèle la riche toison, afin de l'enlever à la faveur des ombres de la nuit et à l'insu d'Aëtès. On exécute ce qu'elle ordonne. Elle monte elle-même à bord du vaisseau, qui déjà s'éloigne de la rive. L'onde écume avec bruit sous le tranchant de la rame. Médée regarde encore la terre, vers laquelle elle étend les bras. Jason la console par ses discours, et relève son courage. C'était l'instant de la nuit qui précède le retour de l'Aurore, et dont profite le chasseur. Jason et Médée débarquent dans une prairie où reposa autrefois le bélier qui porta Phryxus en Colchide. Ils aperçoivent l'autel qu'avait élevé le fils d'Athamas, et sur lequel il avait immolé ce bélier à Jupiter. Les deux amans s'avancent seuls dans la forêt, pour y chercher le hêtre sacré auquel était suspendue la toison. Ils aperçoivent au pied de l'arbre un énorme serpent qui déroule déjà ses replis tortueux, prêt

à s'élancer sur eux, et dont les sifflemens horribles portent au loin l'épouvante. La jeune princesse s'avance vers lui après avoir invoqué le dieu du sommeil et la redoutable Hécate. Jason la suit, quoique saisi de crainte. Déjà le monstre, vaincu par les enchantemens de Médée, développait sur la terre les mille replis de son immense corps : sa tête néanmoins se relevait encore ; il menaçait le héros et la princesse. Médée secoue sur ses yeux une branche trempée dans une eau soporifique. Le dragon, assoupi, retombe et s'endort. Aussitôt Jason saisit la toison, l'enlève, et revole avec Médée vers son vaisseau qui l'attendait. Déjà de son épée il a coupé le cable qui le retient au rivage. Il se place près du pilote Ancée, ayant Médée à ses côtés, tandis que le navire, à l'aide de la rame, s'efforce de gagner le large.

Cependant les Colchidiens, ayant à leur tête leur roi, se précipitaient en foule vers le rivage, qu'ils faisaient retentir de leurs cris menaçans ; mais le vaisseau Argo voguait déjà en pleine mer. Le roi, désespéré, invoque la

vengeance des dieux, et ordonne à ses sujets de poursuivre ces étrangers qui lui ont ravi le précieux dépôt, et qui enlèvent sa fille. Ses ordres sont exécutés : on s'embarque, on se met à la poursuite des Argonautes.

Ceux-ci, poussés par un vent favorable, arrivent au bout de trois jours à l'embouchure du fleuve Halys. Ils débarquent sur la côte, et font un sacrifice à Hécate, par les conseils de Médée. Là ils délibèrent sur la route qu'ils devaient tenir pour retourner dans leur patrie. Le résultat fut qu'ils devaient gagner l'embouchure du Danube, et remonter ce fleuve.

Pendant ce temps-là leurs ennemis s'étaient partagés en deux bandes : les uns avaient pris le chemin du détroit et des roches Cyanées; les autres se portaient aussi vers le Danube. Absyrthe ou Phaéton, frère de Médée, était à la tête de ces derniers. Les Colchidiens entrent par un canal du fleuve; les Argonautes par l'autre. Ils abordent dans une île consacrée à Diane, et là ils délibèrent s'ils ne composeront pas avec leurs ennemis, consentant à ren-

dre Médée, pourvu qu'on leur laisse emporter la toison. C'est là que périt Absyrthe de la main de Jason, attiré dans un piége que lui avait tendu sa sœur. Les Colchidiens sans chef sont défaits. Échappés à ce danger, les Argonautes remontent le fleuve et gagnent l'Illyrie, puis les sources de l'Éridan. Ils entrent ensuite dans la Méditerranée, et, côtoyant l'Étrurie, ils abordent dans l'île de Circé, fille du soleil, pour s'y faire purifier du meurtre d'Absyrthe: de là ils cinglent vers la Sicile. Ils aperçoivent les îles des Sirènes, et les écueils de Carybde et de Scylla, auxquels ils échappent. Enfin ils arrivent dans l'île des Phéaciens, où régnait Alcinoüs, qui les accueille favorablement. Leur bonheur est bientôt troublé par l'arrivée de la flotte des Colchidiens, qui les avait poursuivis par le Bosphore. Alcinoüs les tire de ce nouveau danger; et Jason épouse Médée dans cette île. Au bout de sept jours les Argonautes se rembarquent; mais une violente tempête les jette sur les côtes de Lybie, près des redoutables Syrtes; ils traversent les sables, emportant leur vaisseau sur leurs épaules pen-

dant douze jours ; ils arrivent au jardin des Hespérides, et, se remettant en mer de nouveau, ils abordent en Crète pendant la nuit ; puis ils gagnent l'île d'Égine, et enfin le port de Pagase, d'où ils étaient partis.

Nous avons abrégé le récit de leur retour, comme celui de leur voyage, parce que l'un et l'autre ne sont que des parties accessoires du poème dont l'action unique est la conquête de la toison d'or, après la défaite des taureaux et du redoutable dragon. Voilà la partie véritablement astronomique, et comme le centre auquel toutes les autres fictions du poème aboutissent. Le poète avait à chanter une époque importante de la révolution solaire, celle à laquelle l'astre du jour, vainqueur des hivers et des ténèbres qu'amène le dragon du pôle, arrive au signe céleste du taureau, et conduit le printemps à la suite de son char, que dévance le bélier céleste ou le signe qui précède le taureau.

C'est ce qui avait lieu tous les ans en mars, au lever du soir du serpentaire Jason, et au lever du matin de Méduse et de Phaéton, fils

du soleil. C'était à l'orient que les peuples de la Grèce voyaient se lever ce fameux bélier, qui semblait naître dans les climats où l'on plaçait la Colchide, c'est-à-dire, à l'extrémité orientale de la mer Noire. Le soir on apercevait dans les mêmes lieux le serpentaire, qui, le matin, au lever du bélier, avait paru descendre au sein des flots dans les mers du couchant. Voilà le canevas simple sur lequel toute cette fable a été brodée. C'est ce phénomène unique qui fait la matière des poèmes qui ont porté chez les anciens le nom d'Argonautiques, ou d'expédition de Jason et des Argonautes. Le grand navigateur est le Soléil : son vaisseau est encore une constellation, et le bélier qu'il va conquérir est aussi l'un des douze signes, c'est-à-dire, celui qui, dans ces siècles éloignés, annonçait le retour heureux du printemps.

Nous allons bientôt retrouver le même dragon au pied d'un arbre qui porte des pommes, qu'on ne peut cueillir sans que ceux qui ont l'imprudence d'y toucher ne soient malheureux. Nous verrons également le même bélier,

sous le nom d'agneau, faire l'objet des vœux des initiés, qui sous ses auspices entrent dans la ville sainte, où l'or brille de toutes parts, et cela après la défaite du redoutable dragon. Enfin nous allons voir Jésus, vainqueur du dragon, paré des dépouilles de l'agneau ou du bélier, ramener ses fidèles compagnons dans la céleste patrie, comme Jason : c'est ce que, sous d'autres noms, nous montrent les fables d'Ève et du serpent, celle du triomphe de Christ agneau sur l'ancien dragon, et celle de l'Apocalypse. Le fond astronomique et l'époque du temps sont absolument les mêmes.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES.

Préface . . . . Page 1
Notice sur la vie et les ouvrages de Dupuis 5
Chapitre Ier. De l'Univers-Dieu et de son culte 21
Chapitre II. Universalité du culte rendu à la nature, prouvée par l'histoire et par les monumens politiques et religieux 35
Chapitre III. De l'univers animé et intelligent. 83
Chapitre IV. Des grandes divisions de la nature en causes active et passive, et en principes, lumière et ténèbres. . . 108

Chapitre V. Explication de l'Héracléide ou du poème sacré sur les douze mois et sur le soleil, honoré sous le nom d'Hercule. 149
Chapitre VI. Explication des voyages d'Isis ou de la lune, honorée sous ce nom en Égypte 172
Chapitre VII. Explication des Dionysiaques ou du poème de Nonnus sur le soleil, adoré sous le nom de Bacchus . . 197
Chapitre VIII. Les Argonautiques. . . . 304

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

